

# L'année du serpent d'eau

By Carla Demierre

\*

[www.carlademierre.ch](http://www.carlademierre.ch)

contact <arobase> carlademierre <point> ch

\*

## Note to the readers

This manuscript is written in french. The title can be translate litteraly as *The year of the water snake*. As following you'll find an abstract to give to those who don't read french at least an idea of what it is all about. I hope you'll enjoy reading it. C.D.

## Abstract

This manuscript is a personal story. That is to say, it is based on memories, on family photographs and on conversations over the phone with my grandmother over a few years following her eldest daughter's death. Her narrative was elliptical and sizzling, the family photographs I own are damaged and for most of them, unexplained. Actually, I have no confidence in my memory. Still, I decided to tell a story out of this unreliable and shabby material. Conversations and other events have been recreated by the imagination, speculated on the basis of my questions, crossed over with other stories, trying to reach actual words and facts but I don't pretend this text is an exact representation of them.

Sometimes doing something with your own story is telling another story, more or less related. So, please consider this text as a mock-up that might (you never know) come in handy for ghost hunting, communicating with your mother, organizing a funeral, preparing a family meal, finding an unknown grandfather, learning a foreign language or doing something nice with family photographs.

At the end of the day, there is a story and this is what it tells. A woman (Varvara) brings the ashes of her mother (Belén) to her grandmother (Dora). The action takes place in an apartment in Buenos

Aires. There is a kind of swap between the granddaughter and her grandmother. A story in exchange of ashes. The story is told like a puzzle box through fragments and documents (recordings, photographs, postcards, letters). In this family, everyone suffers from chronic geographical dispersion (exile, separation, abandonment). Constantly interrupted by a memory gap, a domestic imperative, a ghost appearance or an irruption of great History, the conversation between the grandmother and the granddaughter re-enacts behind closed doors the transmission problems that characterize their family. "Faced with the impossibility of transmitting, we must reborn!" This could be the motto of these people who over several generations keep moving, always traveling light and each time leaving behind their belongings minus a few photographs. One story seems to repeat itself endlessly: that of exile and homesickness. The rebirth of oneself, happy or unhappy, on another land and in another language. Born in Argentina, Dora is of Jewish Eastern European heritage, a diaspora that populated the pampas at the turn of the 20th century. A generation later, she left the country for good with her children, fleeing the military dictatorship established in 1976. Raised in a modest environment and quite conservative with her girls education, Dora nonetheless studied medicine. Initially aspiring to become a pediatrician, she became interested in politics and psychoanalysis. At university, she meets Gomez, with whom she will have three children. The "conversation's cactus" like she called him, is an unsolved mystery for all. If we stick to the photographs, we would have to say: he had an American car and a microscope, had very long legs and very long arms. We know, however, that Gomez was indifferent to politics, a great fan of literature and soccer, a man who in peacetime chose to leave Argentina and his children to start a new life in North America. The reason given for his departure is in itself an enigma: Feeling cramped in South America, he hoped to find in North America a country (costumes and shoes) to suit him.

\*

I, Carla Demierre, submit this unpublished manuscript,  
written by me and entitled, *The year of the water snake*.

I assign the following rights for usage of my manuscript by others: None.

I retain all rights as holder of copyright for this manuscript.

Date, 2021 february 24<sup>th</sup>.

Carla Demierre

1

BELÉN

En reposant le combiné du téléphone, Bélen avait dit platement : « Ça y est. Il est mort. »

- Qui ça?
- Mon père.
- Qui?
- Ton grand-père, voyons !

La mort de Gomez était tombée un jour d'hiver particulièrement glacial. Bélen avait passé les quarante-huit premières heures assise sur le plancher du salon, à boire du vin rouge et vider de leur contenu deux grandes boîtes en carton. J'ignorais leur existence. Bélen en sortait des blocs compacts de photographies qu'elle compulsait sans réaction particulière. Il s'agissait pour l'essentiel de photographies de groupes.

- C'est lui ?
- Non.
- Et là, c'est lui ?
- Non.
- Et lui, c'est ton père ?
- Non.
- Et elle, c'est qui ?
- Ma mère.
- Et lui, c'est ton père ?
- Non.
- Et là, c'est qui ?
- Je ne sais plus.
- Et elle ?
- Ma sœur.
- Et là ?
- Ma grand-mère.
- Et elle ?
- Sa soeur.
- Et elle ?

- Une cousine.
- Et à côté ?
- Aucune idée.
- Et là, c'est ton père ?
- Mon frère.
- Alors lui, c'est ton père ?
- Non, l'ex-mari de ma sœur.
- Et là, c'est ta mère ?
- Non, la deuxième femme de mon père.



*Frappé par la maladie sur laquelle portaient ses recherches.*

Un article était paru dans le journal de l'Université. Gomez venait de fêter ses cinquante-sept ans et avait travaillé jusqu'aux derniers jours de sa maladie. Un portrait encastré dans le texte le montrait de profil et penché au-dessus d'un microscope, un stylo dans la main droite, ne voyant pas ce qu'il dessine, portant le masque très immobile de celui qui écoute sans pouvoir se retourner. Avant de trouver la paix, il avait passé des semaines à insulter et à maudire son entourage. La cadette de ses enfants s'était risquée à prendre l'avion pour lui rendre visite. A sa vue, il avait simplement grimacé. Elle était revenue le voir durant plusieurs jours et était repartie avant qu'il meurt. Elle arrivait tôt le matin et restait généralement debout contre le seul pan de mur que n'atteignait pas la lumière du jour.

Gomez avait supporté sa présence dans la pièce. L'ironie de la situation satisfaisait même son sens de l'humour un peu particulier. Lui qui n'avait pas tellement pris de plaisir à contempler les bébés qu'il avait conçu, voilà que l'un d'entre eux le fixait avec une affection inexplicable. Par moments, il la prenait en pitié et l'envoyait chercher un journal. Il lui demandait de sortir quand il recevait un coup de téléphone. Le reste du temps il se comportait comme si elle était un beau cactus inoffensif, un agréable arbuste, un de ses végétaux dépolluants. Il avait craint qu'elle ne réclame une ultime conversation mais elle n'avait rien dit. Elle gardait un silence subtilement teinté d'hospitalité pour celui qui aurait encore quelque chose à raconter. Mais la pensée de Gomez vagabondait ailleurs.

*Frappé par la maladie sur laquelle portait ses recherches.*

Gomez aurait sans doute apprécié l'ironie et trouvé ce titre excellent. Lui et sa seconde femme avaient en commun un sens de l'humour que leurs familles respectives jugeaient *un peu spécial*. Il était aussi grand et tout en longueur, qu'elle était petite et compacte. Il s'amusait de la voir parcourir la chambre à la manière d'une mouche, déplaçant des objets, remettant les choses en place. Puis venait le moment où elle rapprochait un fauteuil du lit et s'installait pour recevoir la dictée du jour. Elle recueillait les corrections à reporter sur les derniers articles, les projets de textes et les brouillons de lettres. Un jour à l'heure de la dictée le téléphone avait sonné. Gomez s'était mis à gesticuler comme un fou. C'était Belén. Et elle avait visiblement des choses à lui dire.

— ...

— Pourquoi toutes ces questions maintenant ?

— ...

— Tu ne peux pas imaginer.

— ...

— Tu ne peux pas l'imaginer. Quelqu'un comme moi court tous les jours ce risque.

— ...

— Communiquer avec quelqu'un. Je pense que le but de l'opération est que chaque individu qui choisit de dire quelque chose, qu'il soit entendu ou pas, le dise.

— ...

— Pour quelqu'un comme moi, dire quelque chose n'a rien à voir avec « dire ». Ça aurait plutôt à voir avec « montrer ». Je te donne un exemple. Tu prends une pierre et un bout de bois. Et tu les poses dans un ruisseau. Tout de suite un tas de questions se posent. Les questions sont du type : qu'est-ce qui se passerait si. Regarde. Tu es ma fille, tu t'assoies et tu te demandes : que se serait-il passé si ta mère et moi n'avions pas eu d'enfants ? A quoi tu ressemblerais ? C'est la même chose. Poses-toi des questions et tu auras des réponses.

— ...

— Devant une forme nouvelle que fais-tu ? Tu énonces ce que tu vois. Tu tentes de répondre aux questions qui se posent.

— ...

— Ecoutes, il n’y a pas de métaphore. Le bois reste du bois. Où que tu ailles. En ce qui me concerne, ça n’est pas un problème. On a toujours le choix de faire les choses soi-même ou de laisser le travail aux autres. Et toutes les choses n’ont pas besoin d’être accomplies. On peut simplement les imaginer. Ou laisser quelqu’un d’autre s’en charger. C’est ce qui s’est passé avec ta mère. J’ai choisi de laisser les choses à l’état de langage si tu veux. Ta mère s’est chargé du reste. Mais au final, tu es la forme inhérente et unique que nous avons fabriqué avec ses mains – si tu me permets – et avec ma pensée.

— ...

— Je suis parti parce qu’il n’y a pas de lieu qui ne soit pas intéressant. Quel qu’il soit, quoi qu’il se passe, c’est intéressant. Il faut y aller. Pour moi ce qui compte c’est la possibilité de se poser une nouvelle question. Il faut y aller. L’amour paternel est une de ces choses qui n’a pas de définition. Ça se met à exister au moment où un enfant se présente et quelqu’un se dit : « je l’aime ». Ça se décrète. Bien sûr que je peux t’aimer. Mais c’est un choix autant qu’une possibilité. Et mon rôle n’est pas de répondre à toutes tes questions.

— ...

— Quand tu fais une erreur, l’erreur est faite. Pas besoin de faire comme si tu ne savais pas. Oh quelle surprise ! Non ! Ça ne veut rien dire. Un chat n’est pas un chien. Ça, ce sont des choses que tout le monde sait. Je préfère consacrer ma vie à ce qu’on ne sait pas encore, ce que personne ne remarque. Je ne sais pas si c’est bien. Mais je ne crois pas que ce soit mal. Si on rend quelques personnes heureuses, parfait, mais ça n’a rien à voir avec le sens de la vie. Rien, en aucun cas, jamais.

— ...

— Quand on n’aime pas la forme que prend telle chose, on la réinvente. C’est ce que les gens font. C’est ce que tu devrais faire. Tu n’aimes pas le goût de ton œuf, tu inventes une autre manière de le cuire. Tu ne changes pas fondamentalement l’œuf, mais tu l’utilises autrement. Tous les jours je me dis que j’en sais assez pour passer la main. Mais je n’en suis pas convaincu. Si j’en étais sûr, je n’aurais pas à penser, je n’aurais pas à travailler. Je n’aurais qu’à prononcer des mots. Heureusement il reste encore assez de malentendus pour trouver des choses à redire !

— ...

— Ecoute-moi. La fin de la vie c'est comme le hockey sur glace. Ça n'a aucune importance que tu soies pour la première fois sur la glace, ou que tous tes os soient déjà brisés par le jeu. Ce qui compte à la fin c'est « ça ».

Avant de boucler théâtralement le téléphone, il avait fait ce geste inaudible : enfiler d'un coup sec le long index de sa main droite dans un cercle formé avec deux doigts de la main gauche. Gomez avait raccroché au nez de Belén. L'autre fille attendait dans le couloir aux côtés de sa petite belle-mère, la dépassant d'une tête. La belle-mère révisant les dernières notes dictées par le malade. C'était le mois de janvier 1985 à Knoxville, Tennessee.

Δ

Une copie de l'article avait été glissée avec d'autres objets dans le cercueil de Belén. Elle avait disparu en plein été. Les neuf semaines passées à l'hôpital nous avaient laissé le temps de prendre quelques habitudes. J'arrivais avec un sandwich extravagant, au poulpe ou au Pastrami. Son regard devenait tendre et attentif. Je mangeais. Sa diète se limitait à une alternance de cafés serrés, framboises et sorbets au citron. On lui avait rasé le crâne. Son apparence se situait à la croisée du bonze tibétain et de l'architecte zurichois.

D'abord sans qu'elle ne change de forme, son corps s'était mis à diminuer imperceptiblement de volume. On aurait dit qu'un lent trou noir l'escamotait. La parole était rentrée en concurrence avec le souffle. Comme elle avait cessé de parler sans avoir évoqué avec personne le sujet de sa mort, les médecins avaient prétendu qu'elle n'avait pas compris. « On s'appelle » est la dernière chose que je l'ai entendue dire. Elle avait chuchoté ces mots alors que mon oreille se trouvait devant sa bouche. Je m'étais avancée près du lit, penchée vers elle j'avais glissé délicatement mes bras dans son dos, et sur sa joue j'avais déposé un baiser qu'elle avait mollement retourné dans le vide.

L'odeur âcre, la tiédeur moite de sa peau et l'incapacité à faire claquer un baiser étaient devenus strictement égaux et insupportables. En l'absence de sa voix et de la terrible énergie qu'elle dépensait à nous embrasser, l'intensité de sa présence se trouvait alors réduite à une sorte de grésillement existentiel.

Souvent, je lui massais les mains. Elle relevait la tête pour me regarder à travers ses paupières à demi fermées. Lunettes en corne de buffle d'eau, chemise d'hôpital *celeste* et crâne rasé. J'enregistrais



soigneusement les dernières apparitions de ma mère, anticipant cette chambre de lenteur dans laquelle nous aurions tout le temps de parler et de nous taire.

En m'appelant *cielito* elle m'envoyait lui chercher des expressos très sucrés. Le temps que je parcoure dans les deux sens le long couloir vert du service d'oncologie, elle progressait dans le Sudoku. Un jour où il faisait chaud, elle avait repoussé les draps sur ses chevilles. En faisant le tour du lit pour déposer la tasse de café brûlant sur la table d'apoint, ses jambes m'avaient paru si maigres que j'avais déclaré, dans l'espoir de la faire sourire, avoir l'intention de conserver ses tibias. Ils feraient de très bons couteaux à pain avais-je poursuivi, même si elle aurait préféré pour ses os le destin de couteaux à huître. Peut-être avait-elle trouvé ça drôle car elle avait, dans les secondes qui avaient suivi ma blague, attrappé mon poignet puis fait rebondir tendrement l'ossature de ma main dans la sienne.

Δ

—Varvara ?

Je répondrai au deuxième appel. Arrivée à Buenos Aires dans la nuit, je me réveille ce matin avec dans la tête la voix de Chico Buarque telle que les murs de l'appartement de Belén avait l'habitude de la réverbérer. Debout dans la cuisine en soufflant sur mon café je fixe, sceptique, le petit sachet transparent qui attend ma grand-mère sur la table. Il contient la portion qui lui revient des cendres de Belén. Comprendre qu'elle se trouve maintenant dans ce sachet demeure une chose impossible.

Au moment de l'incinérer, ma seule inquiétude avait concerné ses vêtements. Allait-on la sortir du cercueil et la déshabiller ? Pourrait-elle garder ses lunettes ? Il revenait aux enfants de choisir sa tenue. Nous avons choisi une chemise blanche, une liquette couleur chair, une jupe aubergine, une paire de ballerines mauves, une culotte classique en dentelle, un foulard blanc. Je ne sais plus quelles boucles d'oreilles. Pas de rouge à lèvres.

— Varvara regarde ça.

— Affreux. C'était où ?

— Juste là.

- Elle l'a porté ?
- Ça ne me dit rien.
- Et ça ?
- Oui, ça c'est vieux.
- Je n'en peux plus de cette odeur.
- C'est « Poison » mélangé à de l'anti-mites.
- Tu aimes ce manteau ?
- Non, prend-le.
- Je te remercie mais ça va.
- On fait quoi des sacs ?
- On les jette.
- On les jette ?
- Pourquoi pas ?
- D'accord, on jette.
- Putain !
- Quoi ?
- Tu vois les boucles de rubans qui servent à suspendre un vêtement sur un cintre ?
- Oui.
- Qu'est-ce que tu en fais toi ? Tu les coupes ?
- Ça dépend.
- Belén les coupait.
- Passionnant.
- Elle les gardait. Regarde le tiroir est plein.
- Je vois.
- Tu as une explication ?
- On fait parfois des choses qui ne prendront jamais vraiment de sens et ça ne nous empêche pas de les faire.
- Comme humer cette écharpe jusqu'à la fin de ta vie.
- Seulement jusqu'à ce que l'odeur ait disparu.
- Qu'est-ce qu'on fait des rubans ?
- Poubelle.
- Poubelle !

Tous nos choix m'avaient paru douteux.

Sous la lèvre supérieure, dépassaient de quelques millimètres deux incisives. Son visage était plus fin, ses traits plus secs. Son expression avait quelque chose d'inquiétant et de ridicule. Le contraste de chaleur était insupportable entre la fournaise estivale et le climat glacial de la morgue. Des gouttelettes se formaient continuellement sur le front de Belén qui, à force d'être épongé, avait franchement changé d'aspect. Je fixais alors mon attention sur des détails : les dessins formés par la condensation sur les surfaces étanches, le parfum inconnu qui émanait du corps, l'aspect inquiétant du visage maquillé d'une manière inhabituelle, la repousse inexorable et inutile des cheveux de Belén.

Le cercueil était taillé dans un bois clair et l'intérieur était recouvert de satin synthétique dont nous avons d'abord tenté d'arracher la dentelle. Un très grand châle en soie plein de significations aux motifs zigzagant ocre, marine et bordeaux, nous avait servi à dissimuler une partie du revêtement satiné. Nous avons simplement imaginé recouvrir les parties moches avec de belles fleurs à longues tiges et quelques feuilles de fougères. Vert et violet sombre, rouge écarlate, jaune pétant et vieux rose. Les fleurs défraîchies étaient systématiquement remplacées. Le plus petit signe de flétrissement nous paraissait intolérable.

Dans un renforcement du mur nous avons improvisé un autel avec des bricoles rapportées de chez elle. Une ceinture menstruelle des indiennes Mapuche, des coquillages, des pierres et du sable, plusieurs petits récipients en céramique, de minuscules cuillères en bois, du café fraîchement moulu, une grosse main en terre cuite, une guirlande de tissus colorés, un bouddha miniature, une photographie, trois roses. La niche était pleine. Une fois renseignées sur la nature et la taille des objets autorisés à accompagner le corps, nous avons déposé dans le cercueil un flacon de parfum, une paire de lunettes, une empreinte dentaire, des Converse, de vieilles babouches, un pantalon de ski, une montre bracelet, un verre, une bouteille de vin blanc, de la coriandre et des framboises, quelques photographies et une copie du fameux article à propos de Gomez.

Δ

Je tenais du cinéma l'essentiel de mes idées sur les cendres. Elles m'étaient livrées dans un emballage de papier kraft. Au moment de les répandre je devais percer un trou. Je redoutais d'avoir à

secouer le sachet. Une mince couche de poussière allait forcément se déposer sur la paroi intérieure. Sans compter que l'abrutissement psychique causé par le deuil favorisait les manœuvres stupides et les accidents improbables. La loi de la vexation universelle avait prévu que le vent tourne et que les cendres nous recouvrent.

Mais tout s'était déroulé autrement. Nous avions prévu de le faire un vendredi matin. Après avoir prélevé une portion pour sa mère, nous allions répandre le reste dans le fleuve pour permettre à Belén de rejoindre la méditerranée cinq cent quarante-cinq kilomètres plus loin. Tous nos choix étaient désormais « exactement ce qu'elle aurait voulu ».

Pendant quelques jours, j'avais douté de la composition des cendres. Dans le cercueil, le corps de Belén se distinguait immédiatement de la matière environnante. A présent elle entrait invisiblement dans la composition d'un tas de poussière. Chaque fois que je tentais d'établir un lien entre Belén et les cendres me venaient à l'esprit l'expression « poudre aux yeux ». La pensée des objets qui s'étaient mélangés à elle, et l'idée qu'il restait toujours sur le filtre des poussières non recueillies, me perturbaient. Il m'était impossible d'imaginer les outils qui servaient à faire un tas autrement que sous la forme d'une pelle et d'une balayette. Leur vision me crispait car elle me laissait percevoir l'impossibilité matérielle de récolter l'inégalité des cendres. Il allait obligatoirement manquer un morceau. Et cela semblait plus grave que la disparition des organes qu'on lui avait enlevés de son vivant. J'espérais que le hasard choisirait parmi les corps étrangers. Un lacet, une perle.

L'opération prenait environ une heure et demie, à une température de plusieurs centaines de degrés Celsius, dans une infrastructure que je ne pouvais m'empêcher d'appeler incinérateur. Visiblement, les os ne brûlaient pas bien. On en retrouvait des restes calcinés dans l'appareil. Pour faciliter la dispersion des cendres, les fragments d'os étaient broyés. Ce qui expliquait le gravier mêlé à la poussière. J'avais retenu que la graisse brûlait mieux que les os et m'interrogeais : au moment de mourir valait-il mieux être gras ou maigre ?

Mais prélever une louche de cendres ce n'était pas comme arracher un bras. On pouvait parler des « restes », mais rarement « du » reste ni du « restant ». On préférait « disperser » à « éparpiller ». « Épandre » à « répandre ». « Corps » à « cadavre ». La « mort de la défunte » était toujours mieux que le « décès de la morte ». Le corps de la défunte reposait dans le silence de la chambre numéro dix. Le cercueil fourni par la municipalité dans le cadre du programme de gratuité des obsèques ne pouvait recevoir qu'un seul corps. On s'était étonné que la couleur de l'urne corresponde tant au goût de Belén. Elle était restituée à la famille dans un emballage en carton discret. Déposant le paquet délicatement entre mes mains, l'employé des pompes funèbres avait marmonné « votre maman ».

Il pleuvait des cordes mais nous avons décidé de faire le trajet à pieds. La peau du crâne de l'employé des pompes funèbres était couverte de tatouages géométriques et de choses écrites. Ça paraissait plutôt inhabituel. Je pensais au musée de la mort que j'avais visité un jour à Kassel. Juste à côté se trouvait un joli parc où des dizaines de lapins blancs émergeaient chaque minute de sous la terre, passant les oreilles puis la tête puis le corps par la porte de leur terrier. Outre l'apparition des lapins, ce séjour avait laissé dans mon esprit une autre image marquante, celle de très anciens crânes bavarois peints à l'encre noire et rouge. Pas grand-chose. Juste un nom, une date et quelques fleurs. On m'avait fait remarquer que, si ma mémoire n'avait conservé de ce voyage que deux souvenirs, chacun avait un rapport avec les chapeaux.

L'employé des pompes funèbres devait avoir mon âge. Les silences qu'il laissait durer lui donnait un air compatissant mais de la musique devait occuper son esprit. Dans ma tête aussi un fragment de chanson tournait en boucle. *Un homme est mort. Un homme est parti.* A cet instant tout paraissait déplacé : les manières délicates, les paroles compatissantes et le crâne tatoué de l'employé des pompes funèbres, les plantes vertes bien alignées, la lueur jaune des ampoules, l'enveloppe en papier incrusté de pétales mauves contenant un récépissé.

J'avais jeté un coup d'œil en direction de l'urne qui semblait impossible à ouvrir. Sur le couvercle figurait un numéro à douze chiffres que nous retrouverions plus tard, gravé sur un rectangle de pierre caché au milieu des cendres. J'espérais que les gestes seraient faciles à accomplir, qu'ils s'enchaîneraient. Lisant dans mes pensées l'employé tatoué avait dit : « Il vous faudra une clé Allen. Vous voyez, une clé Allen ? » J'avais acquiescé machinalement. Dehors il pleuvait toujours. Un jogger couvert de boue courait sur le chemin. Il fallait redescendre jusqu'à la rivière. Nous connaissions un endroit où nous pourrions prendre un café, nous sécher et trouver une clé de ce genre.

Δ

Dans quelques temps on incinérera aussi Dora. Je la vois déjà, dans une robe de chambre repassée, les cheveux à peine décoiffés par la nuit, la peau hydratée, les lèvres rose. Son vieux corps une fois éteint, sous les draps encore humides et frais, elle prendra la température de la pièce, et l'aspect translucide et bleuté de la méduse. Des hommes en uniformes feront sauter les trois verrous. Ils enfonceront la porte. Un photographe réalisera des clichés au flash. Quelque part une radio diffusera

cette chanson d'une tristesse folklorique à propos d'un canoë. C'est une voisine qui répondra aux questions de la police. Elle décrira une personne vivant seule, discrète, pas toujours aimable. Une psychanalyste dont les enfants vivraient quelque part en Europe.

Pour le moment, l'appartement de Dora est plongé dans le noir et je glisse mes mains le long des murs jusqu'à tomber sur une porte. Je m'enfonce alors dans l'obscurité de ce que je crois être la chambre d'amis. Heurtant un meuble, une douleur au tibia confirme mon hypothèse. C'est un lit sur lequel je m'endors sans prendre la peine de me déshabiller. Un sommeil lourd me dispense de rêver. Naturellement, je ne sais plus sur quel continent je me réveille et je garde les yeux fermés en attendant de réintégrer ma pensée lucide. J'écoute les oiseaux. Un moiré de chants simples et de cris complexes. Une trame aléatoire de vocalises. Un grand ensemble de becs, d'ailes et de coffres. Ils sont petits et nombreux à remplir un ciel que j'imagine haut et large. Mes efforts de représentation donnent encore quelques volières, des nuées de points noirs coordonnées et mobiles, des visions rapides de planches ornithologiques et un cardinal rouge tatoué sur une épaule. J'ouvre les yeux et consulte mon téléphone. Oiseau punk, colombe amère, tyran quiquivi, tyran mélancolique, moucherolle cendré, canard des bahamas, géocoucou tacheté, bec-en-ciseaux, albatros hurleur, butor mirasol, picaflor, crécelle d'Amérique, spatule rosée, urubu noir, perruche veuve, bruant chingolo, goglu des prés. Peut-être. En me renseignant sur les oiseaux d'Amérique du Sud, je passe le temps jusqu'au lever du jour.

*Pica, pica, picaflor, vole, vole.*

*Pica, pica, picaflor. Moi,*

*Je reste, et toi,*

*Tu t'en vas.*

Cette fois j'étais de retour. La veille j'avais regardé aperçu Buenos Aires par la fenêtre du taxi où elle se réduisait à de petites brisures lumineuses incrustées dans un épais rideau de pluie. Un grand volume d'eau brassée, croisillon de rayons difformes, amorces de cercles colorés, formes ondulantes, axes contrariés et approximatifs. Absolument rien de conforme au souvenir sauf peut-être cette façon de pleuvoir invariable et indifférente à la géographie qu'elle détrempe. L'ironie météo avait quelque chose de vexant. Les parois se relayaient pour produire autour de moi un petit périmètre respirable. Prise d'une panique légère, je m'étais interrogée. Le retour concernerait-il aussi ce qui se trouvait à l'extérieur du véhicule ? Car dans la forme la plus commune de transe automobile, j'avais

échangé toutes mes pensées contre une odeur de vieux cuir imprégné de tabac froid. Après un moment le chauffeur avait engagé la conversation et immédiatement j'avais eu trop chaud, prenant conscience que je risquais d'aimer sans nuance quiconque me parlerait dans cette langue. Mais heureusement très vite le chauffeur m'avait agacé en s'amusant de mon accent *différent*. La météo avait ensuite occupé la conversation. Les voyages en avion. Puis nous avons parlé de l'Europe qu'il connaissait pour y avoir séjourné *à l'époque*. Dans le rétroviseur j'avais suivi sur son visage, la formation d'une expression familière, pendant qu'il m'administrait le genre de discours qu'on réserve aux enfants du pays nés à l'extérieur.



En soufflant une seconde fois sur mon café, je traduis pour moi-même ce qui passe à la radio.

*Ma Buenos Aires chérie.*

*Quand je te reverrai.*

*Il n'y aura plus ni chagrin ni oubli.*

Je lève les yeux vers le plafond. « Si tu aimes le folklore ne bouge pas d'ici ! » dit la radio. La peinture craquelle un peu. On a emporté le lustre en rotin compliqué qui avait toujours pendu à cet endroit. Abat-jour beige et cordon rouge. Je m'assieds sur une chaise construite dans le même bois que la table plutôt massive sur laquelle j'ai posé mes coudes et poussé avec le dos de ma main droite le petit sachet de cendres tout près du bord. A la place je dépose un pan important de l'Histoire de la Viennoiserie emballé dans une grande feuille de papier pliée en quatre. Toute une géométrie couleur beurre de pâte sucrée, cuite ou frite, séparément saturée de confiture de lait et de pâte de coing, recouverte d'un film de sucre glace ou d'une croûte de sucre noir, caractérisée par la coexistence du spongieux et du croustillant. Je déballe mon petit déjeuner et termine mon café en contemplant le Rorschach grasseyé qui s'est imprimé sur l'emballage.



L'appartement de Dora est sombre et humide à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. De la vapeur circule entre les persiennes et les tranches de livres. L'air ondule derrière les tableaux. Des courants tièdes passent sous les tables. Et des raies de lumières fondent comme de la crème glacée au contact des objets. Une fois franchit le seuil de la maison de Dora, le réel abandonne, gentiment il s'affaisse, devient plus souple et se trouble.

De l'eau coule dans la salle de bain depuis plusieurs heures. J'ai tapé à la porte pour m'assurer que tout allait bien.

— Tout va bien ?

— ...

— Dora, ta consommation d'eau attire l'attention.

— ...

— As-tu besoin de quelque chose ?

Dora marche. Je sais exactement à quoi ressemble le bruit de ses pas. Les talons légers se soulèvent brièvement, permettant à la plante des pieds de glisser librement sur le carrelage. L'unique signe tangible d'un déplacement consiste en un alourdissement de l'air alentour. A son passage les choses se distendent et c'est sans aucun doute ce qui à cet instant fait légèrement gonfler le bois de la porte.

Elle n'a pas l'air pressée de me voir. Je ne sais plus pourquoi je suis là. Nos retrouvailles hier l'ont fait fondre en larmes. Sans trouver comment poser la tête sur mon épaule, ses doigts accrochés dans mes cheveux, elle a reniflé entre chaque mot.

— Comme / je / suis / heureuse / de / te / voir / alors / que / tout / est / si / triste !

Ici, les couleurs sont délavées. Les rouges s'assombrissent, la sensibilité se décale et je retrouve la teinte bleue des ombres si caractéristique de ce lieu. Habituellement les rideaux sont tirés et les persiennes closes, que Dora sorte ou ne sorte pas un appareil de sa poche pour capturer un instantané familial sur le divan. Ma grand-mère à la passion des appareils à flash. C'est à la fois comique et irritant de la laisser vous photographier, parce qu'immanquablement, quand s'allume la lampe à éclair, Dora lâche un petit rire aigu et quelques postillons. Ebloui pendant quelques secondes, on se sent ensuite comme du papier de tirage Polacolor, le grain de peau humide. La force



que Dora met pour appuyer sur le déclencheur fait souvent basculer l'appareil vers l'avant. Comme le petit cri qui imprime sur nos faces des contorsions de surprise, ce mouvement a produit des quantités d'images au cadre bancal, répertoriant nos bustes, nos cuisses et nos genoux.

Ce qu'elle met dans ses poches est mystérieux. En plus du bracelet de prière bouddhique en perle de bois de genévrier qui parfume tout ses pantalons, on peut la voir en extraire une grande variété d'objets : dictaphone, appareil photo, carnet, crayon, mouchoir en tissu, pommade nasale, ficelle, cartes à jouer, sixtus, trousseau de clés, morceaux de sucre, cure-dents, casse-tête de poche, couteau suisse, lampe de poche, livre de poche, pièces de monnaie, prospectus, tickets de métro, cartes de visite, ruban adhésif et sparadraps. Au restaurant, il lui arrive de voler une fourchette ou une salière. Subtiliser de petits objets est grisant mais sentir ces poches remplies, c'est autre chose.

Chaque pièce de son appartement offre la possibilité de vider ses poches dans un récipient en osier ou en céramique dans lequel il y a toujours déjà de la crème pour les mains. Dora déteste laisser la lumière allumée dans les pièces où elle ne se trouve pas. Si vous protestez parce qu'elle éteint la lumière du bureau pendant votre lecture, Dora vous rappelle que la confiture de myrtille améliore efficacement la vision nocturne.

L'eau n'a pas cessé de couler. Je retourne au lit. Les pièces ont chacune dans leur genre un aspect caverneux. Sous mes yeux la lueur du jour est emportée plus loin par une obscurité qui se déplace franchement.

Les oreillers de Dora sont affreux. Enfilés par deux dans de longues taies râpeuses, ils sont taillés dans une matière qui vous chauffe la tête et vous empêche de dormir. Parfois les fenêtres tremblent et on croirait entendre l'électricité traverser les murs. J'aurais préféré une autre chambre. Celle-ci sent un mélange de poussière et de javel. On ne peut poser les yeux nulle part sans tomber sur un portrait de Belén. Et Dora ne s'est pas contentée d'en recouvrir les murs, elle en a glissé un peu partout. Dans un tiroir, entre les plis d'une chemise de nuit, Belén soupèse fièrement un pot de pétunias pourpres. Entre les pages d'un livre, rigolarde, nonchalante et éblouie, Belén ôte son imperméable anglais couleur sapin devant une demie douzaine de flamants rose. Parmi les bocaux d'épices, Belén a dix ans, cheveux coupés au carré, mèches avant retenues par les oreilles (elles sont grandes), avec blouse blanche d'écolière et tableau noir. Sous un napperon en crochet, hippie, enceinte et hilare, un sèche-cheveux dans la main. La photographie qui montre Belén plongée avec d'autres dans la lecture d'un plan d'Amsterdam est coincée dans un coin de cadre mural.

Certaines sont simplement posées à plat sur les meubles. Dora en a scotché sur les miroirs et punaisé contre les portes. Belén enlace comme elle peut sa mère par les genoux, au pied d'un divan

chargé du reste de la famille. Sa sœur, les pieds appuyés contre son dos, ne tenant que par une fesse sur l'accoudoir, est puérilement agrippée à Dora. Dans les profondeurs du divan en velours marron quadrillé par une fine ligne beige, la sœur et la mère s'enfoncent. La famille emploie ses extrémités à s'emmêler, si bien qu'il devient impossible d'en séparer les membres sans couper ici un bras, là une tête.

Belén a été quelques temps modèle pour des magazines de tricot. Debout au milieu d'une foule elle arbore tranquillement une combinaison tricotée jusqu'à la cravate que tient dans sa main admirative une jeune fille du même âge couverte de polyester. Sur des chaises à l'arrière-plan de grosses femmes s'ennuient qui figurent sûrement les mères. Sur l'autre grande image encadrée, elle fait plus vieille, avec une coupe au bol, sur une chaise à bascule, dans la pénombre, absorbée par ses mailles. Entourée d'images de ma mère, je pense aux chalets de location rempli de crucifix qu'il faut décrocher pour pouvoir dormir mais dont la marque reste visible sur le mur.

Hormis les oreillers, les odeurs et les images, il y a dans cette chambre un tissage mural dont la vue m'est particulièrement pénible. Je ne tiens pas à explorer l'embarras atroce que cet objet suscite, comme d'ailleurs je me méfie de tout ce qui me rendrait accessibles les pensées dans lesquelles je voyait Belén perdue. L'objet en question représenterait un vagin. Et naturellement on attribue ce tissage à ma mère.



Quelque chose nous interdit de jeter les photographies aux ordures. Leur conservation soignée semble aller de soi. Elles sont là pour nous rappeler que Belén avait l'art d'arranger ses cheveux. Mais en examinant de plus près les images de son existence accomplie et achevée, me sautent aussi aux yeux l'attention de Bélen pour des lieux inconnus, des rues, des façades d'immeubles, des portes d'entrée, des racines soulevant les dalles d'un trottoir, des palissades et des appartements vides, photographiés avec précision.

1. Un couloir sombre. Des planches contre les murs. A gauche un sac de ciment et dans le fond, en contre-jour, une silhouette, petite.

2. Une enfilade de cours intérieures séparées par des arches formant un long couloir soumis à des variations brutales de luminosité. Tout ça forme un plafond varié, qui ombre comme un nuage le carrelage en faïence orné d'une géométrie florale dont on a repris les losanges, pour les graver sur des coursives vert-de-gris, tout juste visibles grâce à une prise de vue diagonale.
3. A l'arrière d'un premier plan complètement flou, se dresse un métier à tisser vertical, dont chaque fil de trame a été enfilé par elle, avec la navette en bois plate, puis tassé par elle avec le lourd peigne en fonte. L'ouvrage en cours reproduit entièrement en angora – une laine moelleuse en poil de lapin – une peinture expressionniste abstraite.
4. Sur l'image, ils se suivent : le fauteuil-futon, la petite table en bois d'iroko, le téléviseur, le yucca à feuilles palmées, le piano, la divan-futon, la caisse en bois, le métier à tisser, le papyrus, la porte-fenêtre, le balcon, les plantes, la lumière du jour.
5. Sur les hauteurs de la grande bibliothèque, entre deux enceintes, trône un plat à Tajine. Dessous, une rangée compacte de trente-trois tours est brisée deux fois par une ouverture en V. Dessous, un tourne-disque et un magnétophone. A côté, des piles de cassettes. Dessous, des livres en désordre. Dessous, un téléviseur. Devant, un yucca dans un pot caché par un panier ligné en osier souple.

J'aime passer du temps à regarder ces images pour la seule raison que son absence partout me donne l'impression paradoxale que nous les regardons ensemble.

6. Quatre images pour une cuisine. La table se déplace. La nappe disparaît. La lampe change de forme. Un renforcement décoré s'avère être une porte qui communique avec le salon. A chaque fois un vase et des fleurs, des bouteilles en verre d'eau Galloise et des collections de bols en céramique.
7. Comme un alignement de planètes, le flash, le lustre de l'entrée et deux fois la même ampoule, se reflètent dans la porte-vitrée de la cuisine.
8. Les larges pieds du métier à tisser gardent le meuble à distance du mur laissant libre une portion d'espace considérable où sont empilés des livres.

9. Au bout d'un couloir, deux portes ouvertes forment un angle droit. Le sujet de la photographie ne semble pas être autre chose qu'un morceau de guirlande en papier crépon qui, venant de longer le couloir, forme un U mou dans l'encadrement de la porte d'une chambre à coucher.

Même déception pour chaque photographie retournée de trouver comme seul commentaire : « This paper manufactured by Kodak. »



Les boîtes à chaussures pleines de photographies qui ne me parlent pas, je les conserve dans l'éventualité où elles auraient un jour quelque chose à dire à quelqu'un. Mais ce que je conserve a peut-être déjà délivré son message et le destinataire a peut-être déjà disparu. Cherchant des réponses, il m'arrive parfois de compulsiver ces images. Elles m'évoquent si peu de choses. Je relie des visages et des noms, des intérieurs et des événements, des meubles et des époques, des lieux et des années. Il ne s'agit parfois que de répéter ce que j'ai appris en interrogeant d'autres scrutateurs de photographies. Quand tout m'est complètement inconnu je les fixe bêtement et je me répète « cette vie a précédé la tienne », « sans cette vie tu ne serais pas là », « fais quelque chose », « dis merci ». Les photographies que je garde et que je sors de temps à autres, sont presque des reliques, des petits espaces de restitution du passé. Les saisir, les regarder, c'est matérialiser ce qui me lie à leur histoire. Ça se fait la tête vide. En se sentant bête. Les trous n'en deviennent pas des nœuds, et les nœuds des trous. Les ancêtres imprimés vous fixent : vous qui êtes le seul à pouvoir encore bouger, penser, agir. Et vous restez figé sur place à vous dire « voici donc mes ancêtres. »

Certaines images manquent parce qu'elles sont impossibles. Sur les quelques photographies où il apparaît, Gomez est seul. La famille se concentre sur un canapé, forme une grappe autour d'une table ou une chaînette le long d'un mur. Gomez lui se tient debout au milieu du monde. Son corps, grand et conceptuel, solidement installé dans le paysage. Ma hantise de la photographie me rapproche de mon grand-père. Ceux qui laisse filer les images seront sauvés. Nos visages ne se retourneront pas sur eux-même. Parce que les photographies sont pleines de morts, j'ai tendance à penser que vie et photographie s'opposent.

A l'adolescence, luttant contre le désir parental de conserver des images de ma mutation, je signalais la soustraction de mon visage au regard, en traçant dessus, littéralement, un X avec mes avants-bras. Cette période a été bien documentée, la plupart des images montrant un membre de ma famille hilare qui tente de me déverrouiller les coudes. A quatorze ans mes joues faisaient penser à de grandes cloques et un duvet sombre voilait désormais ma peau d'enfant. Je portais plus souvent deux couches de vêtements qu'une seule. Je découpais aux ciseaux les cols de mes pulls. Pour accélérer l'usure de mes pantalons, je frottait les genoux avec du papier de verre. Je limais doucement l'ourlet. Devant un miroir, je m'entraînais à regarder derrière mon reflet.

Gomez non plus ne se trouvait pas beau. Les rares images de lui suffisaient à le prouver. Pourtant la beauté est la seule chose que Dora lui concède. « Je ne pouvais pas faire autrement, il avait un charme fou » a-t-elle l'habitude de dire pour s'excuser d'avoir épousé un « psychopathe ». Si on s'en tenait aux images, il faudrait dire : il a possédé une voiture américaine, a travaillé assis, a porté parfois ses chemises ouvertes sur la poitrine. Le problème de Gomez, n'était pas la beauté mais la photogénie. Quelque chose se passait avec ses traits, une petite crispation faciale, comme un rôle visuel, au moment de se faire tirer le portrait. Ça lui donnait un aspect robuste et poupon. Un air d'animal à sang froid, avec la peau glabre et le teint humide. Mais en mouvement Gomez avait la beauté ténébreuse des hommes du sud. Ses traits s'organisaient et donnaient enfin quelque chose.



Les photographies de ma collection qui ont été prises à Buenos Aires, laissent penser qu'il ne s'agit pas d'une ville à ciel ouvert mais d'un vaste territoire sous cloche, une succession de living rooms contigus à travers lesquels passe un courant alternatif de cousins. Les gens d'ici apparaissent *phono icono* comme si quelque part des écoutes téléphoniques avaient sonorisé des albums familiaux pour reconstituer physiquement de la parenté devant mes yeux.

El Coco, la Chuchi, Pablo, Juancito, Adela, Marisa y Pedro, Telma y Ernesto, Gabriel, Mariano y Berta, Juana y los chicos, la Kiki, Mercedes, Sara, Laurita, Pepa, Luly, Sergio y Amanda, Daniela, Sofi, Luciano, Marlene, Inés, Leandro, Mauro, la Chiqui, Ramiro y Lucas, Ignacio, Walter, Victor, Sebas, Jorge, Quique, Ruben, Paco, los chicos, Raul, Carlos y Nestor, Ale y Romi, Lito, Pepi, Nacho, Paco,

Pancho, Betty, Moncho, Luci, Susy, Rafa, Vivi, Rica, Poncho, Sol, Juanca, Javi, Tere, Sil, Alejo, Tita, Emilio.

Tout le monde est impatient de me voir. Dora organise un dîner. C'est ma famille après tout et je suis disposée à les aimer. Mais je connais mal la plupart d'entre eux et leurs marques d'affection m'ont toujours paru suspectes. On qualifie d'historiques mes visites en me serrant longuement dans les bras. On me frotte le dos. Je reçois d'énergiques baisers sur les joues qui sont ensuite pincées avec émotion. J'ai chaud. Je deviens rouge. Que je suis grande ! Que je suis belle ! Comme je parle bien ! Quelle fluidité ! Varvi. Ma jolie. Mon trésor. Soleil-petit. Cœur-petit. Chérie-grosse. Chérie-brune. Fille-fille mienne.

Quand j'avais demandé à Dora si Catalina serait présente, elle avait paru agacée avant de se radoucir.

— De qui tu parles ? Tu dois confondre.

— Mais non.

— Ça ne me dit rien.

— C'était quelqu'un d'important, Belén invoquait son nom.

— Ah attend, attend, je sais de quoi il s'agit. La Catalina dont tu parles est une jeune trapéziste qui a donné son prénom à une expression que Belén utilisait beaucoup, c'est vrai. C'était au début du siècle passé. Le cirque qui l'employait se déplaçait d'un quartier à l'autre de Buenos Aires. Son arrière-grand-mère, sa grand-mère et sa mère étaient mortes en exerçant le même métier. Et contre l'avis général Catalina avait choisi de suivre leurs traces. Pour conjurer le sort pendant qu'elle s'installait sur son appareil de voltige les gens criaient « Accroche-toi, Catalina ! » L'expression est restée mais Catalina est morte à vingt-cinq ans. On raconte qu'elle a été percutée par un homme-canon.

— Mais c'est nous!

— Si on veut.

— Moi qui prenait Catalina pour une amie d'enfance ou quelque chose comme ça.

— Comme je suis heureuse de te voir alors que tout est si triste !

— Je suis heureuse de te voir aussi.

— Il aura fallu attendre que ta mère meure pour que tu remues tes fesses et que tu viennes me rendre visite. Je sais ce que tu vas me dire. Mais c'est bien insuffisant. Racontes-moi

plutôt comment tu vas? Moi, je suis effondrée je ne vais pas te mentir. La disparition de Belén me révolte. C'est une ironie du sort détestable, voilà ce que c'est.

- C'est ton avis.
- Et je suppose que tu vois les choses autrement.
- Je ne crois pas qu'il soit possible de l'expliquer.
- Comme tu veux.
- Je ne suis pas pour donner un sens à la mort.
- Attend un peu, tu verras.



J'attends toujours que Dora libère la salle de bain. Devant la porte fermée, j'écoute. L'écoulement de l'eau s'interrompt comme un rideau qui se lève et j'entends des voix. Elle a allumé le petit poste de télévision d'appoint qui lui sert à regarder les programmes de Aime-toi TV, depuis sa baignoire.

J'attends mon tour l'esprit vide, éprouvant le glissement progressif de ma pensée vers une autre langue, comme si un grand déménagement était en cours, l'intégralité de mes pensées relancées ailleurs. J'en suis au stade où tous les objets ont été dispersés et rien n'est encore à sa place. Mon esprit embrumé flotte quelque part à côté du langage, dans un endroit tranquille. Quand Dora me pose des questions, c'est la panique. Ses phrases sont des feuilletés indéchiffrables. En général, cet état ne se prolonge jamais au-delà de quelques jours. J'en suis là, au début du passage, éprouvant un certain trac à l'idée de me retrouver coincée entre les deux langues sans pouvoir en rejoindre aucune, devant la porte de la salle de bain.

Ici, je ne fais plus la différence entre la joie et la rage, la tendresse et la brusquerie. Tout me semble à la fois moins sérieux et plus grave. Mon assimilation se mesure à la crispation qui progressivement disparaît du visage de mes interlocuteurs. Ou à leurs exclamations. Leur débit de parole ultra accéléré indique aussi qu'ils ont oublié que mon espagnol est une forme élaborée de déguisement. Je guette l'instant où ils décident de partager leur langue avec moi. Il me la donne. Elle cède. Je suis dedans et j'abandonne l'étrangère sur l'autre rive.

« Compris ? »

« Compris. »

« Ecoute... »

« Entendu ! »

« Tu m'entends ? »

« Je ne t'entends plus ! »

Mais notre milieu naturel, notre lieu de prédilection, c'est le téléphone. L'endroit exact où les choses paraissent être où elles doivent être. Dans cette distance grésillante et réverbérante, Dora et moi avons tissé un lien qu'il nous est impossible de reproduire quand nous nous trouvons toutes les deux dans la même pièce. Ce qui explique que je me sente à mon aise devant cette porte fermée et qui justifie peut-être que je m'y installe pour écouter ce qui se passe de l'autre côté.

Bonjour et merci d'être là — Buenas tardes y gracias por haber venido  
Pour entendre quelque chose — Para escuchar algo  
Qui peut paraître révolutionnaire — Que puede parecer revolucionario  
Qui pourtant est tout à fait naturel — Y que sin embargo es totalmente natural  
Et connu depuis très longtemps — Y es conocido desde hace muchissimo tiempo  
Mais totalement oublié — Pero totalmente olvidado  
C'est la théorie du dédoublement — Es la teoría del desdoblamiento  
De l'espace et du temps — Del espacio y del tiempo  
Rassure-toi — Tranquilo  
Ce sera très simple — Sera muy simple  
De quoi s'agit-il ? — De que se trata ?  
Vivre dans plusieurs temps à la fois — Vivir en varios tiempos a la vez  
Dans un temps où il y a le temps — En un tiempo en el que hay tiempo  
Alors qu'est-ce que c'est que cette histoire ? — Entonces de qué se trata?  
C'est la vie — Es la vida  
Un autre rythme — Otro ritmo  
On a le temps de réfléchir — Hay tiempo de pensar  
De prendre des notes — De tomar apuntes



De trouver des réponses — De encontrar respuestas  
Et nous mémorisons les réponses — Y memorizamos las respuestas  
Mais la réponse qui nous arrive — Pero la respuesta que nos llega  
Arrive en même temps que la question — Llega al mismo tiempo que la pregunta  
Dans un temps élastique — En un tiempo elástico  
Comment ça marche ? — Como funciona ?  
Ta pensée se décale — Tu pensamiento se desplaza  
Dans le temps — En el tiempo  
Tu l'enregistres — La grabás  
Mais tu l'enregistres par-dessus — Pero la grabás por encima.  
En même temps — Al mismo tiempo  
Tu reçois la réponse avec la question — Recibís la respuesta junto a la pregunta

Dora a coupé le son du téléviseur. J'entends la baignoire qui se vide. Il me semble que ce serait mieux d'attendre ailleurs. Et quand elle me rejoindra, de ne pas avoir l'air d'attendre du tout.

Δ

DEVORAH

Elle apparaît, un linge sur la tête, et entre dans la chambre sans m'adresser un regard. Son dos me pose une question. C'est sa voix du téléphone. Elle branche son appareil sur une prise murale située à une hauteur incongrue mais de toute évidence utile, et entreprend de se sécher les cheveux en me parlant. Sa dégaine en maillot de bain m'est familière mais je la vois pour la première fois en sous-vêtements. Elle coupe opportunément le sèche-cheveux, attrape dans le placard un épais peignoir en éponge et enfle tout son corps dans le vêtement d'un seul mouvement ample et souple. Je n'ai rien dit.

Avec l'appareil dont la forme rappelle un revolver, elle me fait signe de prendre le coffre en bois qui se trouve dans le fond du placard. Le bruit de souffleuse couvre une bonne partie de ses explications. Sa mère peignait des œufs dans le style ukrainien. Le gros c'est une autruche. Les autres, de plus petits oiseaux. C'est bien plus délicat que le batik. On laisse couler la cire d'abeille fondue avec un instrument spécial. C'est comme ça qu'on dessine sur un œuf. On le trempe dans la couleur. La cire protège la coquille. C'est comme ça qu'on décide où la teinture prend et où elle ne prend pas. On avance une couleur après l'autre. Du clair vers le foncé. On fait fondre la cire contre une flamme. On l'enlève. On pose une couche de vernis. C'est seulement après qu'on vide l'œuf en perçant un petit trou au sommet. Enfant, ce travail lui était confié, sa mère lui sacrifiant même la partie du bricolage qu'elle préférait. Mais gober des œufs rendait Dora malade et sa mère n'en avait jamais rien su.

L'histoire terminée et les cheveux secs, avec sa brusquerie habituelle, Dora débranche la prise et lâche l'appareil qui tombe à ses pieds. « Chérie ne hausse pas les sourcils, cesse de critiquer ta famille et rend-toi utile. Et fais attention où tu mets les pieds. »



Autant qu'elle se souvienne, Dora n'a rien laissé derrière elle. Elle ne connaît pas le désordre des cartons et n'emporte jamais plus que la capacité de la même grande malle qui se transforme, une fois arrivée à destination, en un beau meuble décoratif et pratique. Le peignoir a échoué sur le meuble en question, formant une boule au tombé vivant.

Dora n'est pas loin d'avoir cent ans. Une foule de gens semble la connaître et lui rendre constamment visite. On aime s'allonger sur son divan sous prétexte qu'il serait particulièrement

attractif ou confortable. Quand personne ne vient, Dora écoute la radio pour entendre des voix. Elle fait de la poterie, étudie l'anglais, pratique la méditation.

A Buenos Aires, les psychanalystes prennent leurs vacances en février et se rendent tous dans la même station balnéaire qu'enfant j'appelais « Château de vaisselle ».

Le meilleur yaourt que Dora a jamais mangé est un Silivri et pour cette raison elle nomme Silivri toute chose qui lui fait plaisir.

Elle aime tremper ses bras dans l'eau froide.

A tout moment de la journée, on la trouve dans un petit bureau sobrement meublé, donnant l'impression d'avoir été composé entièrement en italiques. L'attraction principale de la pièce est un grand divan sombre dont le cuir épais évoque la peau d'un animal coriace et sauvage. Le seul moyen d'éviter de le voir étant de s'asseoir dessus.

Un peu partout dans son appartement, Dora abandonne des petits mots qu'elle destine à son moi futur comme à ceux qui sont de passage chez elle. La première nuit, ma visite est récompensée par un bout de papier que je trouve en glissant ma main sous l'oreiller. D'un côté, je lis « télépathie », et de l'autre, il faut lire « hypocrisie ».

Dora n'est pas laide, au contraire, c'est une vraie beauté. Pourtant elle a tendance à se poster dans l'ombre. Elle se trouve des cachettes, exploitant les rideaux et les paravents. Dora est le diminutif de Devorah mais personne n'utilise ce prénom. Et la plupart des gens l'appellent Docteur.

Tous les jours, Dora change de chemise à lavallière et de pantalon à poches. Son allure est sportive en bas, élégante en haut. Dans les deux cas classique, mais la combinaison lui donne un air fantasque et capricieux.

Derrière un bureau ou tranquilles sous une couverture, sous un bloc de papier A4, sous un chat ronronnant, ses belles jambes passent inaperçues.

L'été du premier pantalon à poches, Dora avait acheté un ensemble gilet-pantalon. Elle portait le haut sur des t-shirts de festivals et rangeait ses pièces de monnaies dans de petits étuis cylindriques noirs servant habituellement à conserver les rouleaux de pellicule photographique.

L'architecture d'un sac à main se compose d'une grande poche parfois compartimentée aussi bien dedans que dehors, d'un système de fermeture rapide à bouton ou à glissière, et de lanières plus ou moins longues et larges. Le tout se porte du bout des doigts, dans le pli du coude ou sur l'épaule. Dora déteste intensément cet accessoire de mode dont le but véritable serait d'empêcher une femme de courir en l'alourdissant. Pour cette raison, le gilet multi-poches s'est imposé à elle. Et comme Dora n'a pas ce qu'on peut appeler un esprit pratique et sans chichis, cette tenue passe sur elle pour

une marque d'ironie. L'hiver suivant, le gilet a perdu tout intérêt et a été remplacé par des pochettes ethniques à fines bandoulières. Mais le pantalon a survécu.

Poire, vanille, vinaigre, agrumes, raisins, aubergines, avocats, épinards ou bananes. La plupart des aliments l'indiffèrent. Bouillon, pain grillé, jambon de Parme et sodas. Hormis les quatre ingrédients de ce régime élémentaire, j'avais trouvé dans un placard de la cuisine un pot de café en grains qui datait de la dernière visite de Bélen.

Δ

Depuis le couloir, Dora tente de soulever mon corps par la pensée. Elle me fixe calmement. Quand je me lève enfin, son visage exprime une satisfaction comique. Son regard me lâche et elle s'engage dans le couloir. En marche, elle attrape une poignée de porte et impulse un mouvement d'ouverture qu'elle accompagne d'une phrase à mon intention tout en poursuivant sa course vers la cuisine.

— Les crackers sont dans le buffet !

La pièce est pour ainsi dire insonorisée. Rideaux, moquette, tentures et tapis s'entre-recouvrent. Au plafond tournent deux grands ventilateurs à larges pales de bois qui produisent un son caressant d'air brassé.

— Le buffet est dans l'alcove !

Dora passe le plus clair de son temps dans cette pièce. J'en fais le tour. Alors que le reste de l'appartement à l'air tout juste aménagé, elle a quelque chose du sanctuaire. Chaque objet semble avoir été posé délicatement là où il est. L'épais silence qu'elle dégage lui donne un air vivant.

Il n'y a que quelques meubles. Un bureau, une chaise, un divan. Dans l'alcôve un fauteuil de lecture, le buffet et une petite bibliothèque. Entre les deux, un grand rideau. Au pied du divan est posée une boîte dont on sort les mouchoirs avec le geste d'un magicien qui sortirait des foulards de sa manche. Une housse en tissu recouvre la boîte. Le divan est tapissé de couvertures dont l'association aboutit à

une saturation de motifs géométriques paradoxalement apaisante. Sur la moquette couleur beige faon traînent des coussins de toutes les tailles.

Des objets intéressants parsèment le bureau : une réplique de vase mycénien à multiples anses orné de poulpes entrelaçant leurs tentacules. Une vasque en bois fossilisé remplie d'élastiques couleur gelée. Quelques bonbons en verre de Murano. Un sous-main gris, un magnétophone à cassette et un mug à message rempli de crayons. Une collection de gommes fantaisie (cœur, bouche, smiley, doghnut, piano, pince à linge, tranche de pizza, pastèque, pyramide, tour de Pise). Une loupe, une règle en métal doré, une pyramide de verre à facettes, un cube puzzlé en plots d'érable, une pelote de triangles imbriqués, un morceau de corde noué en huit et une tranche de pierre minérale tachetée de volutes fuchsia à côté d'une agate couleur pâte de coing.

Couché sur le divan, on a le choix entre des vues partielles de ventilateur, de cadre au mur et de porte. En basculant la tête à droite, on peut s'amuser à compter les plis du rideau qui sépare la pièce de l'alcôve. Il fait l'effet d'une barre oblique entre deux mots. Sur la gauche, le mur est assez large pour y accrocher quelque chose. C'est encore un tissage d'ornement mais il évoque cette fois un bouquet de tuyaux d'orgue. De l'autre côté du mur, l'affiche d'une exposition sur l'Antiquité égyptienne est illustrée par une perruque en crin tressé.

A part une quantité invraisemblable de cartes postales piquées comme des papillons au-dessus du bureau, des cadres sont accorchés en quinconce. Au centre une petite gravure montrant une grosse masse échouée sur le sol. « Le monstre de Floride, vue latérale, d'après photographie » dit la légende. En hauteur, deux affiches abstraites, reproduisant de vieilles images obtenues à la chambre noire et au microscope solaire. « Volvox » et « Verveine » : de minuscules algues vertes et une tige de verveine en coupe. Une page de livre a été arrachée et mise sous verre. C'est une planche anatomique du poulpe commun tête en bas. Ses huit tentacules s'étalent symétriquement autour d'un petit trou banal et chacun forme trois boucles parfaites.

Dans le coin gauche, à hauteur d'épaule si on est assis, une planche contact. Le petit théâtre de vignette commence par une porte qui s'ouvre. Un homme entre. Il salue. Tripote ses manches. La scène n'est pas grande. Il se tourne vers la porte, fait entrer une dame. Elle salue. Se place à gauche. L'homme déplie une feuille de papier journal qu'il dépose par terre. La femme observe. D'une main il attrape une chaise, elle pivote et atterrit sur la feuille. La femme priée de s'asseoir s'exécute. Elle ouvre et ferme un éventail. L'homme déploie sur la femme une toile rayée. Elle disparaît. L'homme reste une seconde immobile. La forme que la femme imprime est sans équivoque. L'homme défait les plis. Il glisse une main sous la toile et il palpe. Le tissu se relâche, il n'y a plus rien à palper. Il le

retire d'un grand geste, la femme n'est plus là. Il désigne la chaise comme pour dire voyez elle n'est plus là. Cette chaise il la soulève, la retourne et la repose. Il regarde le plafond, l'objectif, le plafond, l'objectif. Avec un mouvement des bras qui signifie « ça n'est pas possible ! » Puis ses mains dessinent trois vrilles en l'air avant de se rabattre sur la chaise. Un squelette apparaît. C'est une erreur. Embarrassé il redéploie la toile. Un petit geste de soucoupe qui plane, il ôte la toile – pince le tissu au sommet de la forme, tire vers le haut, on aperçoit la base d'une jupe – et la femme est là.

— Et ces crackers ?

Dora fait claquer les portes du buffet. Elle a dû se faufiler jusqu'à l'alcôve alors que j'examinais les cartes postales.

— Le divan ne te paraît pas trop petit ?

— Trop étroit peut-être.

— Après tout le cadre n'a pas tant d'importance.

— Je ne sais pas.

— Mais il vaut mieux ne rien mettre au-dessus.

— Que dis-tu à la fin pour qu'ils comprennent qu'il faut partir ?

— Je crois que je dis toujours « bien » ou « bon ».

— Et ça suffit ?

— J'ajoute parfois autre chose.

— Elle venait te voir ici ?

— Quand elle avait du chagrin, ta mère se roulait par terre, à l'endroit exacte où tu te trouves maintenant. L'heure pouvait bien tourner, je ne me voyais pas dire « on va s'arrêter là ».

— Je vois.

— Tu trouves des choses intéressantes ?

— Oui, écoute ça.

Je retourne la carte postale entre mes mains et lui en fait la lecture : « L'été est fini et retour au combat. Pourquoi ce ne serait pas toujours l'été bordel ? Baisers, X. »

Quand je lève les yeux, Dora est partie. Elle n'est pas loin et la paroi est assez fine pour l'entendre râler « 1978! » Je me décide à la rejoindre. Ce décor me fatigue. Elle me crie encore « Réduit de l'entrée ! » Je dois mettre des bouteilles au frais et me dépêcher un peu. Nous allons préparer la *picadita* de toute à l'heure. Dora m'a laissé un couteau, une planche à découper et des instructions. On est à court de Fernet-Branca, elle n'en a pas pour longtemps. La radio est réglée sur une station communautaire de quartier. Passe une émission dont le principe est de donner la parole à des gens qui s'expriment par tranche de trois minutes sur le sujet de leur choix en laissant un message sur un répondeur. Quand je franchis la porte de la cuisine, nous en sommes là :

« Pensez aux femmes que vous convoitez comme à des assiettes chinoises. Certaines tombent et se brisent, d'autres ne tournent pas assez vite pour vous. Quand un homme a plusieurs assiettes en rotation, que des choix se présentent à lui qui valent la peine d'être explorés, il sait quelles sont ses chances. Ce savoir transpire dans tout son comportement et les femmes s'en aperçoivent. Mais cette théorie n'est certainement pas une autorisation pour agir sans discernement avec les femmes ! Ce n'est pas parce que vous pouvez faire tourner telle assiette que vous devrez nécessairement la faire tourner ! Certaines n'en valent tout simplement pas la peine et un homme qui a le choix ne devrait pas faire de réserves gratuites. En fait, les hommes devraient faire leur autocritique. Pour commencer vous n'avez pas besoin de coucher avec toutes les assiettes que vous faites tourner. Savoir que vous pourriez le faire suffit à provoquer une anxiété de compétition utile chez les femmes. Le type qui arrive honnêtement et sans peur à dissimuler ses intentions sera celui qui fera tourner le plus d'assiettes. Mais la plupart d'entre nous craignent de passer à côté de la fille de leur rêve et c'est exactement le piège à éviter. Voilà un domaine où les femmes sont meilleures : rester intentionnellement ambiguës. Les femmes communiquent de manière indirecte avec un langage "womanesque" essentiellement dissimulant. Vous devrez communiquer de la même manière. Bien sûr ne parlez pas ouvertement des autres assiettes en rotation mais laissez toujours un léger doute planer. »

J'ai réparti dans des plats la charcuterie italienne, les olives, les pickles, les grissini et les poivrons au four. Il y a du *pionono* dans le frigo. Ce ruban de génoise sucrée spiralant autour d'une farce de thon, œuf, cœur de palmier et sauce Golf (Cocktail ou Marie Rose), Dora sait que j'en raffole. Comme de sa tarte au coing et des alfajores de Sara. En écoutant distraitement le programme radio, j'écale les



œufs durs que Dora a laissé en évidence sur la table. Je hache les tomates, les oignons et les poivrons. J'ai déjà mis à tremper les raisins secs pour qu'ils se gorgent d'eau. Je fais revenir de l'ail dans un peu d'huile d'olive et j'ajoute la viande hachée une ou deux minutes avant d'éteindre le feu. J'égoutte les raisins gonflés. Je mélange tout. J'émiette les œufs au-dessus du plat et je saupoudre de poivre, de sel et d'origan.

Il faut ensuite laisser refroidir. Dans l'intervalle, je pouvais continuer de suivre les instructions de Dora à l'encre orange sanguine. Cette couleur est la marque de Belén. Elle a peut-être oublié une boîte de cartouches lors de sa dernière visite ou, comme elle en avait l'habitude pour faire de la place dans sa valise, a laissé ses réserves d'encre à sa mère. Mais étant donné la taille d'une cartouche l'effort paraît ridicule. D'autant qu'elle repartait souvent avec une seconde valise bourrée de nourriture, d'artéfact artisanaux, de vêtements, de livres et d'objets lui appartenant qu'elle rapatriait chez elle un voyage après l'autre.

La nappe gonfle avant de se rabattre sur la table. Les mains à plat, je la réajuste en la faisant glisser sur le plateau. Ma dernière action contre les plis consiste à pincer et tirer la nappe sur tout le pourtour. La *picadita* oblige à sortir toute la vaisselle, ce qui implique de mélanger les pois et les poulpes. D'un côté de la porcelaine anglaise, et de l'autre le témoignage d'une année particulièrement mélancolique durant laquelle Dora avait suivi des cours de peinture sur assiette, et consacré un jeu de vaisselle complet à son animal fétiche.

Il est près de midi quand Dora réapparaît. Après avoir vérifié et complimenté mon travail, elle me fait remarquer que je porte mon t-shirt à l'envers mais estime que j'ai mérité de traîner un peu en pyjama. La chaudière met de toutes façons quelques heures à se remplir. Nous faisons du café et je m'installe dans le salon pendant qu'elle fouille les placards du buffet dont elle extrait victorieuse, des serviettes en papier décorées de cloches et un grand paquet de chips mexicaines.

Le café bout. Dora se précipite à la cuisine tandis que je rassemble les journaux qui dessinent une petite méditerranée sur la table basse, et revient presque aussitôt en brandissant la cafetière fumante. Elle jette plusieurs gros sucres dans sa tasse en éclaboussant la table, et comme je la regarde avec une mine écoeurée, elle m'envoie un baiser claquant, manière de me dire « laisse-moi vivre ». Accrochée à mon goût pour le café noir et fumant comme s'il s'agissait de mon ADN, j'observe ma grand-mère tout en m'interrogeant sur ce que nous avons en commun.

Après quelques secondes de silence, c'est elle qui engage la conversation.

- Avais-tu remarqué que 1953 et 2013 sont, en astrologie chinoise, des années du Serpent d'eau ?
- Hmm.
- C'est très intéressant, regarde : je suis née une année Lièvre de feu. Ta mère est entrée et sortie une année Serpent d'eau.
- Entrée et sortie ?
- On a dû quitter le pays une année Dragon de feu et vous êtes revenues la première fois une année Rat de bois, comme cette année, à nouveau Rat de bois. Et lors de la dernière visite de Belén nous étions en Dragon d'eau.
- Que s'est-il passé ?
- Ce n'était pas l'année de la délicatesse et de la diplomatie. Et on sortait tout juste d'une année Lapin de métal.
- C'est mauvais ?
- Pas forcément. L'année des procès et de la justice.
- Et le Dragon d'eau ?
- L'année des succès faciles et des incendies. Tu ne te souviens pas des terribles feux de forêt dans le Colorado et en Catalogne.
- Deux mots qui commencent par un « C ».
- Tu te moques mais ce genre de détail a son importance.
- Raconte-moi plutôt la visite de l'année du Dragon d'eau.
- Nous avons parlé du passé comme à chaque fois. Belén se sentait coupée en deux, avec ses racines ici et sa vie ailleurs.
- Je sais.
- Tu ne peux pas savoir. Le temps ne change rien en réalité. C'est un sentiment irréconciliable lié aux circonstances de notre départ. Ça avait été comme tenter d'échapper à un tremblement de terre. Monter sur ce bateau sans savoir ce qui nous attendait était aussi courageux que stupide. Mon frère a refusé de partir mais il a envoyé ses enfants dans un kibboutz, tu imagines ? Tout ça a constitué pour nos enfants une occasion de quitter la maison et partir à l'aventure. Ça aurait été déplacé de s'en plaindre mais ça faisait aussi partie de la réalité à ce moment-là. Nous avons complètement perdu le contrôle sur nos vies et si nous avions des projets, ils sont tous tombés à l'eau. L'armée était là, dans la rue, en bas de chez nous. Alors tout le monde a commencé à se fixer des

règles de conduite et à dissimuler certaines activités. Et la plupart des gens que nous connaissions se sont mis à utiliser plusieurs noms. Beaucoup d'entre nous ont gardé des habitudes de cette époque. Nous sommes peut-être les seuls à le savoir mais ces habitudes sont des agents de conservation de cette période noire en nous. Il suffisait de peu de choses. Le moindre détail pouvait être un signe. Et je ne parle même pas des livres et des disques qu'il fallait cacher. Ils prenaient simplement les carnets d'adresses des personnes qu'ils arrêtaient et allaient rendre visite à leurs amis. Alors nous sommes partis. As-tu déjà entendu ta mère parler d'une valise déposée dans la salle d'attente de mon cabinet?

— Non ça ne me dit rien.

— Tu sais, un jour un magazine a fait paraître la photographie d'une famille, ça aurait pu être nous, avec cette légende : « Les terroristes disent du mal de notre pays à l'étranger. » Ils essayaient de faire passer les exilés pour des menteurs et les histoires de terreur que nous rapportions, pour les symptômes d'un délire paranoïaque.

— Et la valise ?

— Pardon, je me perds dans le feuillage.

— Comment ?

— Je me perds dans le feuillage, tu ne connais pas cette expression ?

— Non, je ne la connais pas. Raconte-moi cette histoire de valise.

— Très bien. Un jour on a trouvé une valise abandonnée dans la salle d'attente de mon cabinet. Le soir, comme personne n'était venu la reprendre nous l'avons ouverte. Elle contenait des livres qui pour la plupart avait été interdits par la censure. Il y avait ce livre pour enfant intitulé « Cinq doigts ». C'est l'histoire d'une main verte qui pourchasse une main rouge. La main rouge serre le poing et écrase la main verte. On m'a raconté que le livre avait été interdit parce qu'une femme d'officier s'était inquiétée de l'association possible entre la main et l'uniforme de son mari, à cause de la couleur verte. Tu imagines ! Bref, il y avait d'autres livres. J'en possédais certains moi-même.

— Qu'avez-vous fait ?

— Nous avons pris la voiture et nous nous en sommes débarrassé. Nous n'avons jamais su si la personne qui avait déposé la valise avait voulu se protéger ou nous compromettre. Mais pendant peut-être une semaine, un homme que personne n'avait jamais vu est venu chaque jour passer plusieurs heures assis sur une chaise de la salle d'attente.

- Tu lui as parlé ?
- Non, mais je le surveillais et un jour il a cessé de venir. Tu dois en avoir marre d'entendre toutes ces affreuses histoires!
- Enfant, la plupart de vos histoires me terrorisaient.
- Je veux bien te croire.
- Je peux t'en raconter une ?
- Je t'en prie mon cœur.
- En pleine nuit, un groupe d'hommes, des paramilitaires, fait irruption dans un appartement. Il est trois heures du matin, toute la famille est là. Le père, la mère, les sœurs et le frère. C'est une camarade de classe de l'aînée qui sonne à la porte. Elle dort souvent chez eux. Les parents sont amis. Le père demande qui est là, vérifie par le juda et ouvre la porte. Après cette nuit plus personne ne reverra cette fille. Des types sortent de nulle part et entrent dans l'appartement avec leurs mitraillettes et leurs cagoules. Une sœur se réveille avec un canon sur la tempe. Croyant d'abord à une mauvaise blague de son frère elle écarte le canon avec la main. Ils se mettent à la frapper en lui demandant si elle connaît tel ou telle. Ils vont ensuite dans la chambre du frère. Ils lui collent le canon d'une arme contre la tempe et font mine de tirer. Les armes ne sont peut-être pas chargées. Avant de partir ils promettent qu'ils appelleront tous les jours et que si personne ne décroche, ils reviendront.
- Où as-tu entendu ça ?
- A la maison.
- Je comprends que tu aies eu peur.
- Je chantais une chanson, tu te souviens ? Elle avait un titre ridicule : « Je pensais qu'il s'agissait de petits aveugles ». Le groupe s'appelait Los Twist et j'avais reçu une cassette. J'ai toujours associé cette histoire et cette chanson. C'était comme une conjuration de la chanter.
- Je ne peux pas croire ce que j'entends !
- Je m'en souviens très bien, écoute : « C'était samedi soir / j'avais de l'argent et il faisait chaud / Je me suis dit : mon vieux profite tu es jeune / et je suis allé au ciné voir un film d'horreur / Dans la rue j'ai hélé un taxi et je me suis mis en route (par là !) / Je suis descendu au croisement de Sarmiento et Esmeralda / J'ai acheté un paquet de bonbons Renomé / Sur ce j'entends que quelqu'un m'appelle / En me retournant je m'aperçois

qu'ils sont six / Très bien coiffés, très bien habillés et avec une Ford (verte !) / J'ai pensé qu'il s'agissait de petits aveugles / Les six portaient des lunettes noires / Arrivés à ma hauteur ils me disent Bonsoir / Où travaillez-vous ? Où vivez-vous ? Qui êtes-vous ? / L'instant d'après ils m'invitent à monter (dans la Ford !) / Nous arrivons devant un immeuble / Et avec les meilleures manières / Ils me soumettent à un petit interrogatoire / qui a duré quatre heures et des poussières / Ils ont dit : Il est tard ! Il n'y a plus de bus, restez ici ! (S'il-vous-plâit !) / Après trois jours passés avec eux / Gentiment ils m'ont dit : partez ! / Ils m'ont rendu mes lacets et ma ceinture / Qu'ils avaient gardé je n'ai pas demandé pourquoi / Au moment de sortir ... ils m'ont promis / M'ont assuré / M'ont répété / Nous nous reverrons !

— Quelle mémoire ! C'est effrayant. Qui t'a offert cette cassette ?

— Je ne m'en souviens plus.

— Nous étions sans doute trop traumatisés nous-mêmes... et tout ça paraissait tellement impensable qu'ils nous semblaient que vous ne pouviez pas être atteint d'une quelconque façon par ces histoires. Elle est petite cette cafetière finalement, je refais du café ?

— Avec plaisir. Il y a peut-être des histoires moins graves qui mériteraient d'être racontées ?

— Attends, je ne t'entends plus !

Dora a disparu dans la cuisine me laissant l'esprit flottant et le corps fatigué, calée dans un fauteuil en velours, les pieds ramenés sous les fesses, regardant autour de moi, reconnaissant les murs et les meubles comme s'il s'agissait de l'aménagement intérieur de mon cerveau. Un espace familier et étranger, renfermant un temps propre, abritant des voix et des odeurs hallucinées, des images floues et lointaines, des constructions en perpétuelle dématérialisation. Je me demande où trouver *l'air libre* en regardant les persiennes entreouvertes, formant avec le ciel de belles rayures bleues. Il faudrait sortir de l'appartement.

Dora entre dans la pièce précédée par cette odeur unique annonciatrice d'une joie tendue et claire.

— Alors quelles sont les histoires que tu supposes sans gravité qui mériteraient d'être entendues ?

— Il y a forcément des choses drôles qui se sont produites.

— Comme les réincarnations de Belén ?

- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Ta mère croyait en la réincarnation, ou plutôt elle y a cru pendant une période. Elle pensait avoir vécu au Moyen Âge et espérait résoudre ses conflits intérieurs en se réconciliant avec « ses » passés. Belén a toujours un peu exagéré. Elle estimait que le passé de sa vie en cours ne pouvait pas être à lui seul responsable de tous ses problèmes. Je me doutais que ces idées lui venaient d'un nouveau gourou mais je ne m'inquiétais pas, elle en changeait souvent. Tu vois de quoi je parle. Régulièrement elle avait besoin de mettre les choses à plat, de repartir de zéro.
- Elle changeait souvent les meubles de place.
- C'est important les meubles, c'est même crucial pour quelqu'un comme elle.
- Un jour, je suis rentrée de l'école et les meubles de la cuisine avait été repeint en vert. Un vert pomme acide, presque fluorescent. Belén était complètement électrisée par sa journée de peinture.
- Je ne m'en souviens pas.
- Elle a tout poncé peu de temps après.
- Belén allait au bout des choses.
- Hmm.
- Allez, laissons ta mère où elle est, tu veux bien ? et allons faire un tour.



Dehors nous avons été surprises par l'épaisseur de l'air, et la vitesse à laquelle nos corps plongés dans cette chaleur étaient devenu moites. Nous avons marché les douze blocs jusqu'à l'entrée du Jardin Botanique. Douze blocs sans rien se dire, communicant par contact, sa main agrippée à mon bras, ses yeux m'indiquant des directions dans lesquelles regarder. Une librairie, une façade, un arbre, un guitariste installé sur le trottoir portant autour du cou un écriteau disant : « Vamos a vencer a toda esa mierda ! » Dora me sourit. Elle semble croire que c'est possible.

Une fois dans le parc la ville bascule à l'arrière-plan pour se concentrer en une nappe sonore compacte. L'endroit paraît désert, nous sommes sorties aux heures les plus chaudes. Dora nous choisit un banc situé entre le jardin des papillons et la serre des cactus dans laquelle nous nous

glissons pendant quelques minutes suffocantes pour admirer les spécimens poilus des échinocactus à fleurs rouges et les délires cactéens des spécimens de cardon aux formes rappelant le concombre et le corail. Par contraste, la petite excursion dans la serre fait brièvement passer l'extérieur pour un espace aéré et frais.

- J'ignorais que tu t'intéressais à l'astrologie.
- Tu te souviens de Maria Mar ?
- Il fallait un mental de brise-glace, ce que je n'avais pas.
- A ta naissance elle avait fait ton thème astral et enregistré une cassette.
- Tu parles de Belén ?
- Ces cactus nous survivrons et cette idée m'enchanté.
- C'est quelque chose la distance !
- Le papyrus
- Comment s'appelait cette plante dont Belén s'était entichée ?
- Voilà.
- Une vraie plante de magazine de décoration.
- C'était très courant tu sais.
- Où est cette cassette ?
- Les tiges ont poussé jusqu'à toucher le plafond.
- Envoyer des messages enregistrés ça ne doit plus exister.
- Tu ne te souviens pas de Maria Mar ?
- Quelle cassette ? Regardez-moi cette fétichiste !
- Dans le fond que signifiait cet intérêt pour les plantes vertes ?
- Ça existe ?
- On écoutait une fois, deux fois et on réutilisait la bande.
- Belén m'a raconté qu'avec Gomez aussi.
- Tu enregistras simplement autre chose par-dessus.
- Le papyrus symbolise ... Rappelle-moi ce qu'il symbolise ?
- Ton grand-père est un peu le cactus de notre conversation.
- Il ferait mieux de symboliser le papier.
- C'est sûr, ça doit être ça.
- La renaissance il me semble.

- Tu insinues qu'il lui enregistrerait des cassettes ?
- Pourquoi l'inventer ?
- La voix de celui qui a disparu peut devenir l'objet d'une vraie fixation pathologique.
- Il ne prenait même pas la peine de téléphoner, alors tu comprends que ça m'étonne beaucoup ton histoire.
- Un jour le papyrus a disparu et a été remplacé par un petit arbre à feuilles vernies.
- Joli nom.
- Regarde comment ils communiquaient de leur vivant alors que peut-on attendre de leur mort ?
- *Ficus elastica*.
- Comment s'appelait cet arbre ?

Le temps de se sentir à nouveau écrasées par la chaleur et étourdies par des réseaux de conversations insolubles, nous décidons de nous extirper de cette situation par la marche et de nous mettre à la recherche d'une salle climatisée. Découragées d'avance à l'idée de remonter les quinze blocs du boulevard par cette chaleur, nous sortons du jardin par un portail latéral et prenons le métro pour descendre à la station suivante. La sortie du métro débouche sur une enseigne de la vieille chaîne de fast-food qui a répandu partout la culture du sandwich. Deux rues plus loin nous trouvons un endroit qui convient malgré un nom bizarre qui lui donne un côté anormal, presque inquiétant. Le café s'appelle Toulon.

Dora commande les cannelonnis aux épinards et à la ricotta, et je demande la salade *poulet régime* sans prononcer le mot *régime*. Je suis sûre de voir passer sur le visage du serveur un rictus et je me demande s'il a repéré mon accent ou s'il se moque de ma façon dédaigneuse de ne pas prononcer en entier le titre du plat. Pendant ce temps Dora m'observe : sa petite-fille miraculeusement installée sur la chaise en face d'elle. « C'est un peu cher mais c'est toi qui m'invite. » me lance-t-elle avec une sorte de clin d'œil, mais son battement de paupière a raté la signification qui normalement l'accompagne. Ne la connaissant pas assez pour savoir si elle plaisante et ne sachant pas encore si j'aime son humour piquant, je ne dis rien.

« Qu'est-ce que c'est que cette femme ? » Il paraissait presque anormal que ce soit une personne en chair et en os, plutôt qu'une accumulation de coups de fil et de colis postaux. Notre relation est toute entière construite sur la télécommunication. Se retrouver maintenant les yeux dans les yeux au milieu



de toute cette matière est une situation insoutenable à certains égards. Ses mains sont glacées, ce qui me surprend moins que le fait qu'à cet instant on se touche.

Les plats arrivent, nous mangeons, elle me parle et je n'écoute pas sa voix mais le bruit que font ses couverts contre son assiette, le pied du verre qu'elle cogne en reposant sur la table, ses mandibules qui craquent quand elle écrase des morceaux de canellonis, sa respiration qui se faufile dans les interstices de toute cette activité. A mesure que le temps passe, à l'observer comme si je visitais un centre de production, une usine de quelque chose, je m'habitue à sa présence, mon corps capte quelque chose du sien, j'emmagasine des traces de sa présence physique, je l'adopte.

C'est dans la boîte ! La scène du repas pourrait se conclure avec une phrase de ce genre, mais nous n'avons pas terminé nos assiettes. Dora a encore commandé un café *coupé* (un café court avec un peu plus qu'un nuage de lait chaud) et l'addition, qu'elle a réglée en ne ratant pas son clin d'œil cette fois. Le café se trouve à moins de quatre blocs de distance de l'appartement et nous les parcourons en marchant sur le trottoir ombragé. J'adapte mon rythme à celui de Dora. Elle me serre le bras un peu trop fort et je ne sais pas comment lui suggérer de relâcher sa prise mais nous arrivons déjà devant l'immeuble.

Il nous reste quelques heures avant l'arrivée des premiers cousins. Dora entreprend de me montrer comment se réalise la bordure ouvragée d'une empanada. Je dois déposer au centre du disque de pâte une cuillère de farce à la viande refroidie. Elle peut être tiède. Elle ne doit pas être chaude. Je dois replier le disque sur le monticule de farce et le refermer en rabattant soigneusement un bord sur l'autre. Je dois pincer le bord pour le sceller. Je peux utiliser un peu d'eau pour que ça colle. Je ne dois pas forcer car je risque de déchirer la pâte. Je dois reposer l'empanada en formation sur le plan de travail. Je dois la positionner correctement, le côté plat à gauche ou le côté bombé à droite, comme je veux c'est pareil. Je dois comprendre que c'est ici que ça se complique. Je dois partir du bas de l'arc de cercle et remonter vers la pointe supérieure en formant des plis de la largeur d'une phalange. C'est les index qui travaillent. Les plis doivent être réguliers pour que la bordure soit bien dessinée. On doit compter au moins trois ou quatre empanadas par personnes. Dora pense qu'avec ce que nous avons, nous pouvons facilement en réaliser soixante.

Ça nous prend tout le reste de l'après-midi. Quand on a pris le coup de main, faire des plis dans de la pâte devient un agent efficace de fluidification de la pensée. Avant de me perdre dans un état de conscience modifié par le blé et la répétition, je formule pour moi-même cette hypothèse : le monde des morts pourrait bien ressembler à ça. Un grand atelier de confection d'empanadas avec des morts

paisibles couverts de farine, les mains énergiques et le restes du corps détendu, l'esprit absorbé par leur tâche, traçant hors du temps des courbes plissées, comme des lignes de paupières closes.



Dans le fond du couloir Dora accueille les invités. Ils sont nombreux. Entassés, ils se bousculent et s'embrassent. Quand ils m'aperçoivent, ils agitent leurs mains dans ma direction. Un instant je les imagine avec des bras télescopiques qui remonteraient le couloir pour me saisir par les épaules et m'entraîner vers eux.

— le 31 tombe un samedi mais bonjour  
je ne peux pas le croire ça n'est pas  
viens par ici embrasse-moi incroyable  
et vous avancez avancez incroyable  
tu te souviens de untel untel untel  
de tel autre et de tel autre incroyable  
mais comme tu es  
mais comme tu as  
tiens-moi ça  
viens par ici  
c'est si vieux  
viens par ici  
quel trafic impossible  
quel trafic impossible  
mais quel plaisir  
quel trafic  
quel plaisir  
non ?

Mon esprit barbotte, je me sens déjà ivre. Nous passons au salon. Dora m’envoie chercher du soda et de la glace. Je reçois des cadeaux parce que c’est Noël, on a raté mon dernier anniversaire, et je suis enfin venue. En me regardant ils prennent de profondes inspirations. Comme si la raison secrète de ma présence parmi eux était de leur apporter la preuve de la disparition réelle de Belén.

— Chérie, chérie.

Alors, alors.

Raconte, raconte.

Allez, allez,

On t’écoute.

Ce qui suit est délicat. Ma parenté penche la tête et prend un air douloureux. Ne sachant pas par où commencer, je tente une métaphore.

— Avez-vous déjà rêvé que vous marchiez dans du porridge ? Avoine, sel et eau chaude, mais jusqu’aux genoux ?

Ma parenté n’a pas le temps de répondre. Dora entre les bras chargés de bouteilles. Tout le monde se lève pour l’aider. Un cousin qui propose de la débarrasser se blesse avec le faisceau de tires-bouchon qu’elle transporte. Sa main droite saigne beaucoup et tout le monde s’agite. Un homme plus âgé s’empare des bouteilles. Deux groupes se forment. Le premier autour du cousin blessé et le second autour de la table. Une petite tante me tape deux coups sur la cuisse en balayant la pièce d’un regard appuyé pour annoncer la reprise de la conversation.

Ne sachant pas quoi leur dire sur la mort qui ne soit ni pathétique ni anxiogène, je reprends la métaphore du porridge mais l’abandonne aussitôt, déconcentrée par le parfum agréable d’un plat qu’on vient de déposer sur la table.

Ce qui me vient alors à l’esprit ce sont des épisodes d’hallucinations olfactives que je me décide à leur raconter. Il m’arrive de sentir soudainement le parfum de Belén. L’air autour de moi devient chaud et velouté. Un nuage parfumé m’enveloppe et je peux vaquer tranquillement à mes occupations jusqu’à ce que l’illusion se dissipe. D’autres fois, c’est le parfum qui s’impose brutalement à mon esprit, comme si on m’enfonçait dans les narines des boules de coton trempées

dans le parfum de ma mère. Je dois parfois me laver le nez avec du savon pour me débarrasser de cette odeur.

Dora réapparaît sur le seuil, tenant un plateau de coupettes en cristal. Derrière elle, un neveu se tient tranquille. Elle abaisse en douceur son plateau sous les regards indulgents et inquiets de l'assemblée. A quelques centimètres de la table, elle lâche le plateau en ricanant. Parmi les verres se trouve le sachet de cendres. Belén tenait son caractère lunatique et imprévisible de sa mère. Le neveu verse des pistaches dans une jatte. Le bouchon saute et Dora demande qu'on lève nos verres.

— Je tenais à ce que Belén soit avec nous. C'est décidé, je vais en faire un joli bol pincé. Il suffit de prendre une balle de terre, de faire un trou au centre avec le pouce. Puis on pince, on creuse et on tourne pendant un moment. Et on obtient un joli bol pincé. Vous me suivez ? Maintenant, buvons à la mémoire de ma fille.

Elle a porté son toast debout dans mon dos en pianotant des doigts sur mon épaule pour m'inciter à lui prendre la main. Le sachet s'est affaissé au centre du plateau. Les cousins penchés en avant se redressent en décrivant une petite *ola* de salon et je fais mine de vouloir me décontracter la nuque pour délivrer un instant mes yeux de cette vision qui me renvoie encore avec trop de souplesse à d'autres images. L'urne secouée au-dessus de l'eau, le poudroisement mat, le mélange précipité des cendres et de la pluie, la mousse grise qui s'était formée la surface du fleuve.

Tous semblent penser que c'est à mon tour de prendre la parole.

Je sais déjà ce que je vais leur dire. Les circonstances de la fin de sa vie ont été aussi tristes qu'elles peuvent l'être. Belén n'a pas laissé de message à transmettre. La veille de sa mort elle s'est assise sur son lit. On avait pensé qu'elle reprenait du poil de la bête. La fenêtre était ouverte sur un grand parc, il faisait chaud et la situation de Belén nous paraissait prendre un tour plus doux. Mais à mon réveil le lendemain matin, j'avais trouvé sur mon répondeur plusieurs messages d'une médecin prénommée Vanessa. Quand je l'avais rappelée, sa voix qui paraissait familière m'avait donné l'impression étrange de provenir d'un lieu mouvant à l'intérieur de ma tête. Ses phrases étaient précises et mesurées, à l'exception de celle-ci : « Votre maman n'a pas souffert ». Les chances pour que ce soit vrai étaient minces, et son insistance à la répéter me conduisait à entendre le contraire. La première chose que j'avais remarquée en entrant dans la chambre d'hôpital était une serviette ou un torchon roulé en boudin servant à maintenir la mâchoire de Belén fermée. Sa peau était très légèrement jaune. Son

immobilité semblait supérieure à celle des objets. Sa main était fraîche. Son poignet était souple. Elle était encore là. « Quel est donc ce froid que l'on sent en toi ? » Comme le bruit de la résistance électrique qu'on déclenche en ouvrant la porte du frigo, des paroles de chanson avaient surgies sur le parking de l'hôpital et avaient tourné en boucle dans mon esprit pendant des semaines.

Mais ce n'est pas ce que je leur ai dit. J'ai organisé le récit en épisodes : L'Hôpital, La Venue de la famille, La Morgue, La Cérémonie, Le Départ de la famille, Le Déménagement, Les Ennuis, Les Vacances, Le Chagrin.

Tout le monde regarde ses pieds. Dora a envoyé un oncle chercher une valise dans le fond de l'appartement. Je suis passée de la parole au silence sans m'en apercevoir et toute ma parenté se tait maintenant devant moi. Une chanson de Mercedes Sosa monte dans la cage d'escalier. Dora ne manque jamais une occasion d'évoquer leur rencontre, ce qui à cet instant précis a pour effet de briser le silence. « Elle était maigre » dit-elle, mais généralement cette remarque n'appelle pas de réponse.

Le retour de l'oncle du fond de l'appartement réchauffe enfin l'ambiance et réanime les conversations grâce à la valise en toile satinée couleur brique qu'il ouvre sur la table en suivant les instructions de Dora, nous laissant à peine le temps de déplacer la vaisselle. La taille de cette valise est idéale pour un séjour d'une quinzaine. Elle peut contenir jusqu'à 70 litres. « Mais je vous défie de la remplir d'eau » ajoute Dora sérieusement. Les poignées sont en cuir de vachette. L'oncle a transporté la valise de la chambre au salon par la poignée de portage latérale, ce qui lui vaut quelques moqueries, car cette oncle a la phobie des roulettes. Dora plonge son bras dans la poche frontale qu'elle explore main à plat pour constater qu'elle est vide, puis déverrouille le cadenas et tire sur la glissière. Tous les détails sont fuchsia. A l'intérieur, des sangles maintiennent les affaires à un degré impressionnant de compression et dans la grande poche en filet zippé du rabat, sont rangés des objets qui ont tous à peu près la même taille.

Pour dire « mon dieu » les cousines cachent leur bouche. Elles sont partagées entre l'horreur du constat (l'existence de Belén se mesure désormais en mètre cube de matière) et une certaine excitation à l'idée de rafler les plus beaux objets. La valise une fois ouverte, il se diffuse dans la pièce une odeur de vieux kilim poussiéreux et lentement, le parfum que Belén portait depuis 1987 (coriandre, tubéreuse, poivre, ambre-gris, ciste, cannelle, baies sauvages, miel d'oranger) sans la tonalité particulière qu'y ajoutait son corps en activité.

Dora attrape un bouquet de cuillères en bois et en corne qu'elle met dans les mains de la cousine la plus proche. Elle orchestre le partage sans que rien ne laisse penser qu'une attention spéciale

détermine ses associations entre objets de la valise et membres de la famille. Chacun marine dans son bain d'envie et de crainte devant une boîte métallique vert fougère renfermant une brève collection de pierres mauves, aussi lisses et soyeuses que du foie. Il s'agirait de Rodhocrosite d'après un jeune cousin branché « bienfaits des pierres ». C'est au tour du bocal de sable. Puis du bocal de perles. Tous les yeux scrutent le même périmètre délimité par une rangée de sièges suivant une trajectoire ovale et accidentée. Dora allège la valise du cartable protégeant une série d'aquarelles mystérieuses et maladroitement. Des éventails. Une loupe de broderie à tige articulée. Une impressionnante collection de foulards. Dora s'énerve croyant que certains sont déjà mités. Des articles de papeteries dans leur emballage d'origine. Des objets dont les formes m'échappent, perçus comme des blocs de senteur. Des vêtements qui m'étonnent et ne m'évoquent rien. Un boîtier formé par deux cadres dorés rabattant l'une sur l'autre, les photographies d'un pré et de trois corps enlacés étroitement.

Nous restons silencieux et laissons Dora que rien ne peut plus arrêter, ritualiser l'éparpillement des objets jusqu'à atteindre le point de coïncidence entre paix intérieure et valise vide.

L'hypnose s'est dissipée quand un groupe s'éloigne avec l'intention de danser devant la chaîne hi-fi. Parmi les danseurs, deux brunes d'un mètre soixante-huit. Alors qu'un enfant fait slalomer une petite voiture entre les bougies, elles se trémoussent en fléchissant les genoux et en pointant leurs index dans toutes les directions. Une cousine aux traits scandinaves d'une trentaine d'années déplace son immense paire de fesses mélancoliques jusqu'à l'enfant en larmes, les doigts brûlés et recouverts de cire. Les brunes n'ont rien vu. Dans la cuisine Dora démoule un flan. On a profité de son absence pour escamoter la valise. Une légère fatigue s'est installée. Ivre et abrutie, la première chose que je vois est un flan. Suivent une conserve de confiture de lait dans une paire de bras et Dora, les joues rouges. En annonçant le dessert, elle tire sur son collier. Pour la première fois de la soirée je remarque ses mains. Ses ongles sont vernis et sur chaque doigt, la couleur a débordé.

C'est officiel, Belén a disparu pour de bon et ce soir, même si je suis la porteuse de mauvaise nouvelle, Dora semble m'adorer.

— Vous avez vu cette beauté?

— ...

— Pourquoi elle ne vient pas plus souvent nous voir, il faudrait lui poser la question. A son âge. Quel âge as-tu ?

— ...

— A son âge, non ? On va oublier combien tu es gentille si tu ne viens pas plus souvent nous voir. Tu manges quelque chose oui ? A croire que tu n’as besoin de personne. C’est une erreur ma petite. Viens par là. Regarde-nous. On est pas beaux ?

— ...

— Regarde-nous. On ne te fait pas honte quand même ? Tu ne viens jamais ! Alors dis-moi la dernière fois remonte à quand ?

— ...

— Tu vois tu ne viens jamais. La première fois que tu es venue je m’en souviens parfaitement : tu étais là, scotchée à ta mère, à parler le français et nous regarder de travers. Non mais quel caractère !

— ...

— Très bien, très bien. J’adore. Je me vois à son âge. Tu as quel âge ? *En que nos parecemos tu y yo a la nieve.* Tu te souviens, Varvi ?

Voilà. Le moment est enfin arrivé, où deux femmes de ma famille vont se mettre à chanter en canon.

*en que nos parece-*

*en que nos parece-*

*en que nos parece- hé hé*

*en que nos parece- hé hé*

*en que nos parece- hé hé hé hé hé hé*

*en que nos parece- hé hé hé hé hé hé*

*hé hé hé hé hé hé hé hé*

*hé hé hé hé hé hé hé hé*

*en que nos parecemo — oh — os*

*en que nos parecemo — oh — os*

*tuy yoa la nie-ve hé hé*

*tuy yoa la nie-ve hé hé*

*tuy yoa la nie-ve hé hé hi*

*tuy yoa la nie-ve hé hé hi*

*tuy yoa la nie-ve hé hé hé*

*tuy yoa la nie-ve hé hé hé*  
*tu en lo blanca y galana a a a ab a*  
*tu en lo blanca y galana a a a ab a*  
*yo en deshacerme hé hé*  
*en deshacerme hé hé*  
*en deshacerme hé hé*  
*yo en deshacerme hé hé*

Δ

En 1984, j'ai quatre ans. Et je réponds du tac au tac à des mots lancés par mes cousins. Je suis comme Alice au pays des psychanalystes.

La distance à parcourir est assez longue pour qu'ils inventent un jeu sous la forme d'une conversation, comme nous sommes, lassés du trampoline, décidés à rejoindre nos parents pour nous faire payer une glace dans un des kiosques qu'on aperçoit au loin. Si je connais quelques noms de rues, j'ignore où se trouve la maison de ma tante. Je vérifie dans la direction que m'indique ma mère si le kiosque est visible d'où je suis. Derrière le grillage qui clôture le trampoline, je regarde Belén. Un atroupelement s'est formé autour d'elle. De vieux amis dont les enfants rebondissent à côté de moi. Ils crient « Lit élastique! Lit élastique ! » et m'interrogent. Pourquoi vivre ailleurs. Où est mon père. Pourquoi être parti. Pourquoi parler une autre langue. Et pourquoi parler leur langue de cette façon. Peut-on vouloir vivre en Suisse. Je les amuse beaucoup. Ils me lancent en riant des mots que j'entends pour la première fois. Ils se réjouissent de leur avantage linguistique. C'est comme ça que je gagne le surnom que mes cousins me donnent désormais : Varva la Rara<sup>1</sup>.

Mes cheveux ne sont pas tout à fait bruns et les petites blondes irritent ma mère. Je ne sais jamais où poser mon « che ». D'abord naturel mon accent s'irise sur la longueur de petites imperfections prosodiques, d'hésitations et de silences. Mes phrases sont simples et courtes, mais je peux parfaitement soutenir une conversation à propos d'animaux. En plus des silences à rallonge que je laisse planer entre les mots et le vocabulaire daté que j'emploie (immédiatement parodique dans la

---

<sup>1</sup> Varva l'étrange



bouche d'une enfant), j'adopte aussi sans le comprendre, le parler de Dora. J'ai toujours pensé que le comportement de ma grand-mère, son étrange façon de parler, les dessins qu'elle fait parfois en guise de réponses aux questions qu'on lui pose, les allusions qu'elle lancent à des histoires qu'il faudra entendre un jour, j'ai pensé que tout ce cinéma était un comportement linguistique banalement argentin.

*Abuelita, mon doudou a disparu. Qu'est-ce que tu dis ? Je ne retrouve plus mon objet transitionnel. As-tu bien cherché ?*

Nous vivons chez ma tante. Elle interrompt régulièrement son récit pour nous suggérer de sortir un appareil photo et immortaliser tel moment historique. Sa nouvelle coiffure évoque un artichaut vu de haut. En remplissant d'eau une bouilloire, et vêtue d'un large T-shirt portant l'inscription University of Tennessee, elle se lance dans la genèse de sa coupe de cheveux. Belén écarquille les yeux. Les regards lancés en direction du grand T-shirt de sa sœur vont structurer pendant tout le séjour un échange silencieux.

Prononcer des noms avec prudence, faire le tour des amis, énumérer les lieux, dénombrer les disparitions et les abandons. Les sœurs s'absorbent longtemps dans des conversations de ce genre et moi, je prends l'habitude de me tenir à l'écart de ce ronron flippant et familial. Le chauffeur de taxi qui nous conduit de l'aéroport à l'appartement de ma tante demande d'où nous venons et Belén répond sèchement *d'ici*. Pendant le trajet, elle évite mes questions de peur d'en provoquer d'autres. Elle tente de faire passer pour une lubie d'enfant le fait que je lui parle en français. Avant ça, les sœurs sont restées longtemps enlacées devant la porte d'arrivée des vols internationaux, me pressant contre leur genoux.

1984 est une petite année en termes d'accident d'avion. À peine un crash en forêt, un plongeon dans l'océan, un feu qui se s'étend rapidement à l'appareil entier.

Dans l'avion justement il fait chaud. La tension est telle qu'il semble qu'une fois ce voyage accompli ce sera le dernier. Pour tromper son ennui Belén fume et carresse du bout des doigts mes cheveux trempés. Je dors.

Pour l'enfant de quatre ans que je suis, voler suppose de s'enfermer dans une capsule pendant quinze heures en laissant tourner des moteurs assourdissant. Manger produit des accélérations dans le temps autrement suspendu. Des hôtesses défilent le long d'un étroit couloir en échantillonnant sous mes yeux la femme argentine. Leur beauté est associée pour toujours aux friandises sucrées dont elles me ravitaillent.

C'est aussi un voyage plein d'inquiétude. J'aime ma mère qui aime l'Argentine qui, il faut l'espérer, nous aimera en retour. Pour faire ce voyage nous avons attendu le retour à Ladémocratie. L'heure est venue, et je suppose que nous y ferons escale, sur le chemin de Buenos Aires.

Il y a des choses, des épisodes de la vie passée des parents dont les enfants croient pouvoir s'emparer sous prétexte qu'ils descendent de vous d'après Belén. Je l'ai souvent entendu dire qu'une fois ses racines abandonnées, elle s'est contentée d'avancer comme une liane. Les inflexions mélancoliques ou burlesques de sa voix modifiant les traits de son aventures végétalisées. À bord de l'avion qui la ramène pour la première fois dans son pays natal, elle prend conscience qu'elle vient de faire une boucle, d'abord la mer et maintenant le ciel. Effectuer cette boucle lui a pris des années, tout ça pour relier des sols qui ne la portent plus. Les souvenirs de son départ et des années qui ont suivies forment un magma insaisissable. L'océan, ses bateaux de croisière modernes et ses dauphins intemporels, résistent très bien à la tristesse.

Durant la traversée, elle avait rencontré plein de gens intéressants à l'état d'esprit aussi insondable que le sien au milieu du folklore transatlantique. Le voyage avait duré deux semaines. Elle s'était laissé dériver, de dîners-spectacle en buffets à volonté, de soirées dansantes en bains de soleil, sans que disparaisse jamais la crainte de ne plus revoir l'Argentine. Ses premières années en Europe avaient été marquées par la prolongation continuelle de l'attente d'un retour. Ma naissance n'avait pas simplifié la question de son ancrage dans un sol nouveau mais au moins l'avait-elle un peu atténué. Elle pensait avoir atteint un tel degré d'éloignement que rentrer ou déguerpir ne faisait plus de différence.

Enfant, je me méfie du mélange de promesse et de menace qui accompagne toutes les évocations de Buenos Aires. Parfois je prétends vouloir y aller mais ce pays que je me représente rempli de gens tristes, fous et caractériels m'attire moyennement. Pourtant chaque évocation de Buenos Aires consolide l'amour aveugle et intense que je voue à ce lieu inconnu. Parler l'espagnol, manger les plats du pays, apprendre les chants et écouter les histoires de Belén sont les éléments rituels qui nous téléportent dans le pays d'origine.

En 1984, l'Univers se replie sur lui-même tandis que je *retourne* là où je n'ai jamais mis les pieds. Je sens ma maison s'éloigner dans mon dos. En partant, Belén a vérifié la fermeture des stores, du gaz et des portes. Et une fois dehors elle a crié : Varvara, la route, attention !

« Salut! Je suis Isabelita de l'Atelier et je vais vous expliquer comment tourner un bol en argile sur un vrai tour de potier. Il vous faut : un tour de potier électrique et une balle d'argile. Préparez-la, vous la collerez sur la girelle. La girelle c'est le plateau du tour. Il vous faut une bassine d'eau, une éponge, un outil en bois pour racler l'excédent d'argile. Une fois que l'argile est collée sur la girelle vous pouvez démarrer votre tour à la vitesse maximale. Il faut toujours bien s'humidifier les mains de manière à ce que l'argile ne colle pas sur la peau et que la terre ne se décentre pas. C'est la même chose pour le tournage de tous les objets, d'abord on centre l'argile sur la girelle, puis on procède à plusieurs montées et descentes. En général trois suffisent pour centrer parfaitement l'argile sur la girelle. Le tournage du bol commence par la création d'un cylindre. On perce un trou au centre de la balle d'argile puis on élargit ce trou avec un pouce d'abord puis deux. Il s'agit ensuite d'ébaucher les parois, puis de les affiner pour monter le cylindre qui sera transformé en bol. Quand on tourne le bol il est important que le fond ne soit pas trop plat. Le bol se tourne depuis l'intérieur. Il faut que le fond soit arrondi. Voilà on finit de donner la forme intérieure. Les finitions extérieures feront l'objet d'une prochaine émission. Mais avant ça, il vous reste à retirer la pièce de la girelle. On la détache à l'aide d'un fil à couper la terre. Je vous donne un petit truc. Le plus facile pour enlever la pièce c'est d'avoir les mains propres et bien sèches pour ne pas risquer de la déformer. Voilà maintenant vous savez comment tourner un bol en argile sur un vrai tour de potier. Vous utiliserez la même technique avec moins de terre pour fabriquer une tasse à café. C'était Isabelita de l'Atelier. Salut ! »

Adossée contre le mur, j'observe le poste de radio qu'il est interdit d'éteindre. Dora est réveillée, elle secoue des coussins et claque des portes à l'autre bout de l'appartement. La tension électrique du grille-pain au moment d'expulser les toast, fait monter le volume de l'appareil pendant quelques secondes. Le poste est réglé sur une station de radio communautaire. Je vide le maté de son herbe de la veille, renouvelle la portion du jour et secoue le récipient en bouchant l'ouverture avec la paume de ma main pour récolter le surplus de poudre verte. Le cercle poussiéreux sur la face intérieure de ma main est une armoirie familiale. Le Thermos rempli d'eau chaude j'entame la cérémonie de l'herbe. L'eau brûlante me laisse le bout de la langue sensible et râpeux.

Sur la table se trouve encore des restes de la veille. Un fond de bouillon abandonné dans un bol. On a tenté de faire une pyramide de croûtons. Dora fait partie de ses gens qui mangent de très petites quantités de nourriture en continu. Elle a toujours un casse-croûte en cours. Ne pas manger vous rend suspect aux yeux des autres. Je me compose un petit déjeuner avec ce qui se trouve devant moi. Des tranches de mortadelle dont je découpe le bord sec avec les dents, tous les couteaux ont disparu, je fais de la dentelle. Le matin rien ne me dégoûte, je suis vierge de toute opinion et le pâté de foie aux oignons m'attire autant que les concombres marinés. Je les combine et c'est encore meilleur. J'aime les repas qui n'ont ni début ni fin et qui peuvent se diviser en nombre de parties toujours plus grand. Belén composait nos repas de cette façon. La table était parsemée de récipients de tailles variées et des aliments qu'il fallait associer selon notre désir. J'attendais de voir vers quel bol sa main se dirigerait en premier, et quel chemin elle prendrait ensuite. Il me semblait aussi qu'en déposant des plats sur la table, ses mains dessinaient des chemins à mémoriser. Systématiquement elle minimisait l'élaboration extrême de sa cuisine en parlant de deux trois petites choses à grignoter. L'expression *cositas para picar* me donnait l'impression d'appartenir à une famille de moineaux.

Dora, qui a fait son apparition, prend un air mi-écoeurée mi-amusée pour s'asseoir en face de moi. Nous partageons le maté en silence et ne rions pas du bruit de succion que nous produisons alternativement. La puissance d'aspiration de Dora est plus grande que la mienne. Avant son arrivée j'avais le sentiment d'accomplir mes gestes avec naturel. Son apparition a fait de moi une imitatrice. L'air de Dora est vieux et fatigué. Ses traits sont durs et sa peau est douce. L'amertume du maté lui froisse légèrement le visage. Elle porte un pyjama d'homme sous une robe de chambre. Le col de la chemise dépasse. Ses lunettes pendent au bout d'une chaînette et reposent sur sa poitrine. Sa main attrape un croûton sans déstabiliser la pyramide. Dans cette robe de chambre, la vieille ressemble à une étoile de mer. Dora me scrute sans rencontrer aucun des traits de sa fille. « La joie est la meilleure chose qui existe » dit une chanson qui passe à la radio. D'où sort ce visage ?, doit se demander Dora. Une décision grave qui me concerne est prise dans le secret de sa tête. Ma grand-mère me tend une dernière fois le maté que je renonce à remplir. Nous avons terminé de boire l'herbe. Ce qui reste d'eau ira aux plantes. Les mains de Dora se mettent à récolter les miettes. Elle débarrasse la table et cesse de me voir tout en me parlant. Ce regain d'indifférence nous décompose, moi et la bossa nova qui sort du haut-parleur.

— Tu dors avec ça.

- Ana me l'a donné.
- Ça ne m'étonne pas.
- C'est juste un t-shirt.
- Très bien.
- Je n'ai pas réfléchi, d'accord.
- Ça ne fait rien, mon petit coeur.
- Je vais m'habiller.
- Reste ici, je prépare un café.
- Tu ne veux pas me raconter?
- Que veux-tu que je te dise ?
- Je me disais, pour une fois que le sujet se présente.
- Qu'est-ce que tu veux savoir ?
- Je ne sais pas : Pourquoi Knoxville, Tennessee ?
- Aucune idée.
- Alors pourquoi les Etats-Unis?
- Il a commencé par le Canada.
- Le Canada?
- Pendant un ou deux ans.
- Et son départ ?
- C'était les années soixante.
- D'accord mais tu l'expliques comment ?
- Je ne me l'expliques pas. Ton grand-père était un geignard de première classe. Il se plaignait, ou disons plutôt qu'il se vantait, d'être trop grand. C'est vrai qu'il avait des difficultés à s'habiller mais il prenait ça pour une métaphore de son inadaptation sociale. Alors il est parti.
- Je ne suis pas sûre de comprendre.
- Ton grand-père qui était un homme très attirant et intelligent avait des gros problèmes. Il faisait des montagnes pour un rien, disons qu'il prenait certaines choses très au sérieux. Je crois que cette explication toute bête, qui a nos yeux semble complètement absurde, est pourtant la seule explication.
- Tu veux dire que c'est tout.

- Je dis que ça comptait assez pour qu'il se décide à partir.
- Et vous laisser.
- Et nous laisser.
- Excuse-moi mais ça me paraît invraisemblable ton histoire.
- Ton grand-père n'a jamais été diagnostiqué mais vivre avec lui était impossible je peux te le garantir.
- Je sais, je sais.
- Personne ne veut m'écouter, mais n'importe quel professionnel un peu subtil arriverait à la même conclusion.
- Ecoute...
- Il se contrefichait de la vie matérielle. Mon inquiétude lui donnait l'occasion de se sentir supérieur. Je vais te parler de sa personnalité. Il pensait que le monde extérieur, les autres, était une création de son propre esprit. Et il la trouvait médiocre.
- Tu n'es pas un peu dure ?
- Je ne crois pas qu'il ait voulu un seul des enfants que nous avons fait. Et se savoir grand-père aurait certainement été le coup de grâce si tu vois ce que je veux dire.
- Non en fait je ne vois pas.
- Chérie je sais ce que cette conversation peut avoir de pénible pour toi. Je ne cherche pas à t'ouvrir les yeux, tu sais très bien qui étais ton grand-père. Mais si tu me demandes de te raconter alors je raconte. Ta mère te parlais de lui ?
- Pas vraiment.
- Ils étaient pareils. Les deux faces de la même pièce. Et maintenant nous sommes arrivés à la fin de cette histoire.
- Pardon ?
- Tu as des plans pour aujourd'hui ?

Dora quitte la pièce, la voix de la radio prend sa place. « Dix heures et trente-neuf minutes ce matin sur radio crrrrchtttchttt. Pour le quatrième jour consécutif des organisations sociales campent au pied de l'obélisque. Elles demandent à être reçues par des membres du gouvernement, avec le slogan Une fin d'année avec terre, toit et travail. » De retour dans la pièce, elle éteint l'appareil qui aspire

comme un génie les actualités. Son doigt, sa main, sa montre : je lève les yeux vers Dora, son expression s'est radoucie.

- Tiens j'ai retrouvé ces musicassettes. Toi qui aimes les vieilleries, attrape !
- Je reçois mon héritage ?
- Un héritage parallèle mon cœur.

Depuis des années Dora conserve des boîtes qui pourraient *ne pas attendre plus longtemps*. Elle sous-entend parfois qu'elle fait cette collecte pour moi. La pensée me paralyse qu'une fois ces boîtes entre les mains, je les ouvrirai et ne pourrai plus oublier ce qu'elles renferment.

J'ai conservé chaque papier anoté trouvé chez Belén, par crainte de jeter un document essentiel mais temporairement indéchiffrable du récit en morceaux que finissent par constituer toutes les traces écrites qu'on laisse derrière soi. Mais que suis-je censée faire d'une telle découverte ? Belén avait visiblement le goût des listes.

*Yaourt Kéfir*

*CHOUCROUTE !*

*Banane Blé*

*PERSIL !*

*VIN ROUGE (Bourgogne)*

*Saumon*

*Maquereau*

*Foie de veau*

*Anchois*

*Sardines*

*JUS DE GRENADE !*

*CHOUX*

*à la vapeur....*

*CURCUMA !*

*Bruuxelles*

*Chinois*

*Brocolis*

*Fleurs*

*Batate (sic)*

*Citronnelle*

*Betterave*

*CUMIN !*

Trois feuilles froissées de neuf par neuf. Ce qui se préparait a peut-être eu lieu. Belén est passée de l'anecdote à l'essentiel, curcuma sur les doigts et cumin entre les dents.

J'attrape donc les cassettes que Dora me lance. Elle appelle *musicassette* les cassettes à bande magnétique, comme elle parle de *musique-à-bouche* quand elle évoque celui de ses grands-pères qui jouait de l'harmonica. Elle m'autorise à m'installer dans le petit bureau si je souhaite commencer à les écouter tout de suite. Ma grand-mère m'envoie écouter mon héritage sous forme de cassettes audio dans son cabinet de psychanalyse. Heureusement, je suis libre de ne pas répondre. Ce qu'il y a d'agréable avec Dora, c'est le climat élastique de nos conversations. Les sujets se présentent dans n'importe quel ordre. Le temps qui s'écoule entre deux phrases n'est jamais trop long. On peut entrer et sortir du dialogue sans qu'aucun fil ne soit jamais rompu. Sa proposition est immédiatement acceptée parce que je ne vois aucune raison d'y résister, et la tenir responsable de mon désir d'écouter sur cassette des voix du passé me va très bien. Elle marche à pas de loup derrière moi, me demande plusieurs fois de ne pas faire de bruit et pouffe comme si une chose hilarante m'attendait de l'autre côté de la porte du petit bureau.

- J'ai du soda si tu veux.
- Il me reste du café.
- Je t'apporte quelques biscuits ?
- J'ai bien mangé.
- Tu as besoin d'autre chose ?
- Je ne crois pas.
- Alors je te laisse.
- D'accord.
- Je trouve ça excitant.



- Ça l'est.
- Si j'avais su que je te donnerais ces cassettes un jour !
- Aujourd'hui.
- Oui aujourd'hui !
- Tu peux rester.
- Non je te laisse.

Quand Dora referme la porte j'éprouve le sentiment double qu'elle m'abandonne et que je m'en débarrasse. La pièce m'enveloppe instantanément dans une pellicule parfumée : antimites, cuir et eau de toilette pour dame. L'unique fenêtre, entrebâillée, rideaux tirés, donne sur un patio luxuriant. Une fois assise je choisis une bande au hasard et j'enclenche l'enregistrement.



On tient un dictaphone comme on tient un petit ventilateur de poche. Secouer la tête de gauche à droite en parlant augmente la quantité de souffle qu'on envoie sur la bande. Ensuite la voix s'éloigne, se rapproche et le volume varie. Rentrer le menton dans le cou entrave la circulation de l'air et maintient le son dans les graves. Lever les yeux au plafond produit une voix hachée, le cou est tendu, l'air manque. La voix parlée de Dora – respiration basse, souffle lent, est généralement plate, molle, peu timbrée. Pour exercer sa diction on peut s'entraîner à parler avec un bouchon de liège entre les dents. Ce corps étranger exagère l'écartement des lèvres qui finiront tôt ou tard par beaucoup mieux articuler la parole. Mais en ce qui concerne Dora, elle manque seulement d'amplification. Elle aurait les résonateurs timides et la voix originalement voilée. La vieillesse est aussi en cause, qui lui fait une voix de chèvre, et parfois elle l'exagère à mon intention. Une tonalité plaintive posée uniformément sur le discours. Pour toutes ces raisons, le dictaphone l'avantage. Tout comme le téléphone. Chacun agit cosmétiquement sur sa voix, lui donnant relief et réalité. Dans tout autre contexte de communication vive, la voix passe directement de ses cordes vocales à vos tempes et ça n'a rien à voir avec de la télépathie. Mais ce qui distingue essentiellement la voix de Dora sur bande de sa voix vive, c'est avant tout une question de température et d'humidité. Enregistrée, aride et minérale sa voix monte d'un cran dans les aigus et devient presque nasale. Souvent elle s'arrête au milieu d'une

phrase comme si elle attendait patiemment le reste de sa pensée. Ces suspensions incongrues sont des moyens, ni coquets ni hasardeux, de laisser venir les idées. Quand elle parle, son corps est si immobile qu'il paraît absent et sa voix ne semble réfléchiée par aucune surface. Ainsi sa voix enregistrée précède dans la réalité sa présence *en vivo*. Ajouté à ça, une nature hypotendue et Dora devient un tableau parlant à hauteur d'oreille dont le timbre essentiellement mat échappe à la réverbération, ce qui fait qu'on ne peut discuter avec elle que comme si on se trouvait d'un côté et de l'autre d'une vitre.

Δ

C'est bien Dora qui parle sur la première cassette. Elle attend toujours que ses enfants lui posent *les bonnes questions*. Ils n'éprouveraient envers elle ni reconnaissance ni admiration. C'est leur droit et elle s'en moque. Elle dresse la liste des événements. Déménagement dans la capitale, achat de l'appartement du centre, arrivée des militaires, fermeture de l'hôpital et tout le monde dehors. Elle trouve du travail ailleurs et commence une analyse chez une voisine d'origine catalane qui se prépare à partir/revenir (elle marque une hésitation). Une fois dehors (elle appuie sur ce mot), les enfants passeront quelques jours chez cette femme avant de partir en jurant qu'elle est folle, et de s'installer pour de bon dans un des villages de hippies sur la côte. Les premières années, ses enfants ne louent que des appartements meublés et n'achètent même pas une casserole. Là-bas, ils vivent des choses qu'ils raconteront un jour ou l'autre.

Dora tousse, renifle, se racle la gorge, effleure le micro, se mouche. Dehors des automobiles. Dedans des canalisations. Dora parle à voix basse, bouge sur son siège, triture le magnétocassette.

« Ils n'ont pas eu besoin de venir nous chercher. Nous ne pensions déjà plus qu'à partir. Je craignais surtout pour les enfants qui voyageaient avec une quantité suspecte de valises. Parmi elles, les bagages d'une cousine qui était sortie du pays en voiture et devait les rejoindre à la première escale au Brésil. Quelques minutes avant l'embarquement, comme elle figurait sur la liste des passagers, une hôtesse avait hurlé plusieurs fois son nom dans les haut-parleurs. Des policiers en tenue civile allaient et venaient sur le pont. Les enfants ont retenu leur respiration et la croisière a commencé. Heureusement, ils avaient un sens de l'aventure qui allait avec leur âge. Et ils se sont bien débrouillés.

J'avais fait leur bagages et mis dans les valises ce que je pensais être indispensable. Ils étaient sur le point de perdre beaucoup de choses et de personnes qui comptaient pour eux, mais je pensais – tout le monde le pensait – que nous ne resterions dehors que quelques mois. La traversée a duré deux semaines. Une très longue fête d'après ce qu'ils racontent. Ils avaient l'instruction de se comporter comme des vacanciers normaux. »

Dora chuchote quelque chose à son chat. Dehors à l'extrémité du champ de captation de l'appareil s'entend une conversation. Dedans un courant d'air, une porte qui claque. Dora croque dans un fruit, respire, salive, avale.

« On ne peut aimer une époque pareille que comme on aime un trou noir. Le temps me donnait l'impression de passer en boucle. Untel quitte son bureau de bonne heure, emprunte un chemin inhabituel et tombe sur un ami qui lui apprend qu'on le recherche et lui conseille de fichier le camp. Tel autre ne change rien à ses habitudes, ne croise personne et disparaît. Je ne tenais pas à retourner en prison quelles que soient mes chances à ce moment-là. Ce que je raconte s'est produit sous une autre dictature. À l'époque, nous étions des gamins. Gomez disait que j'avais attrapé le *virus politique* parce que je m'intéressais à ce qui se passait autour de moi. Au bout de quelques jours de manifestations, la police est entrée dans l'Université. J'ai été envoyée dans une prison pour femmes tenues par des nonnes. Le bus qui nous conduisait s'est arrêté devant la porte de la prison. Des femmes marchaient en file indienne. Ils faisaient sortir des prostituées dans le but de faire de la place pour les étudiantes protestataires. Nous dormions à deux par lit et l'une ou l'autre tombait régulièrement. Il fallait assister à la messe et dire amen-amen. On nous a libéré après cinq ou six jours. De retour chez mes parents, des rumeurs couraient. La police allait revenir nous chercher. On m'a envoyé chez une de mes ancienne professeur qui était psychiatre et tenait une sorte de clinique. Je travaillais et on m'hébergeait. Je partageais une chambre avec une jeune fille psychotique. Une nuit, la fille me réveille en me secouant pour aller à la messe. À demi endormie je lui réponds que je suis athée. Le lendemain, la professeure est venue me chercher pour me mettre à la porte. Elle était furieuse. La fille avait passé la tête par le fenêtre et s'était mise à crier « Au secours il y a une athée dans ma chambre ! », « Au secours il y a une athée dans ma chambre ! » On m'avait ensuite envoyé chez une tante pour l'été. »

Dora froisse du papier. Dehors, tout est calme. Dedans, ronron (chat caressé, machine en veille, personne asthmatique). Dora adresse à son chat une série de petits bises sonores.

« Un jour Belén me téléphone depuis Barcelone. Les appels longue distance coûtaient très cher. Certains téléphones publics étaient trafiqués, les gens se passaient le mot et faisaient la queue pendant des heures. Elle m'appelait régulièrement. Nos conversations étaient purement électriques. Allez savoir pourquoi. La distance qui nous séparait avait changé de nature. Elle m'annonçait qu'elle avait rencontré un pianiste. J'avais soupiré j' imagine. Le silence qui avait suivi était absolument sec. Elle s'était éloigné du combiné, attendant que je la supplie de dire quelque chose. Ensuite la conversation avait très mal tourné. Elle au moins, n'avait pas peur des hommes. Etcetera. »

Un téléphone sonne. Dora se lève, traîne les pieds sur quelques mètres, décroche et parle. Elle revient et se laisse tomber sur sa chaise. Dehors, la ville est grande. Dedans, rien que du souffle sur la bande. Dora respire, se tait, fait des gestes inaudibles.

« Belén prétendait se souvenir de vies antérieures. Un été nous avions longuement parlé, de tout. Mais quand je lui rappelais nos conversations elle me regardait comme si j'étais folle et me disait que j'avais rêvé. »

Dora ouvre une canette de soda, verse la boisson dans un verre, aspire plusieurs petites gorgées, rote et s'excuse. Dehors, un marteau piqueur, une chasse d'eau, de la musique. Dedans, lointaine une voix d'homme dit « ben bravo », une voix grave lui répond « chut », on entend aussi « hou-là » et « waouh ». Dora boit longtemps sans rien dire.

« En réalité, il ne se passait rien de particulier. Ils faisaient surtout des réunions. Rien qui ne justifie de les mettre en prison. Sans parler du fait que cela signifiait bien souvent les tortures, les disparitions, les assassinats. Nous avions toutes les raisons d'avoir peur. Mais à l'école, Belén était simplement déléguée de classe et les professeurs s'en prenaient parfois à elle. Un jour, elle devait avoir quatorze ans, elle est rentrée à la maison en m'annonçant qu'elle avait trouvé une place dans une usine du quartier qui fabriquait des chaussures. Avec ses amis, ils passaient des week-end entier entassés dans sa chambre à rédiger des tracts marxistes qu'ils distribuaient le lundi au lycée. Ils étaient sérieux. Ma fille avait beaucoup de succès mais ne restait jamais très longtemps dans le même groupe.

Elle supportait très mal de recevoir des ordres. Petite elle piquait des colères terribles et quand elle se vexait ça pouvait durer des semaines. Je ne l'ai jamais entendue prononcer aucune excuse. Elle savait parfaitement comment faire plier les autres. »

Dora se déplace (le plancher grince), marche à une vitesse normale sur le tapis, (arrivée au bout du tapis) traîne ses pantoufles sur le carrelage, abandonne ses pantoufles, marche pieds nus sur un sol mat. Dehors, un chantier, aucun oiseau, des voix qui portent loin. Dedans, un long sifflement, on court, on crie. Dora râle, allergie à la poussière, se mouche, saturation.

« Revenons à l'Espagne. Belén avait des petits amis, même si la majorité d'entre eux étaient *à côté de la plaque* et *complètement allumés*, comme elle disait. Je crois qu'elle essayait des drogues et voyait un genre de psychologue. Nous échangeons des lettres écrites sur du papier presque transparent, très léger. Le courrier postal ne nous semblait pas plus sûr que le téléphone. Une certaine paranoïa nous portait à croire que nous étions tous sur écoute. En fin de compte, seule la longueur des lettres nous informait sur l'état réel d'abattement de l'expéditeur. Une amie m'a raconté qu'une fois dehors, sa fille d'à peine vingt ans s'était mise à perdre ses cheveux et à saigner des gencives. On lui avait parlé de bruxisme secondaire associé à des problèmes psychiatriques. J'avais déjà vu ça. Les dents deviennent concaves et elles finissent par tomber. »

Dora bâille. Dehors, on entend la fin du jour. Dedans, la ventilation et le mécanisme enrrouleur du dictaphone. Dora fait craquer ses doigts, frotte une mine de crayon sur du papier, elle note quelque chose. Pendant un moment rien que du souffle sur la bande puis Dora reprend.

« Quand ils venaient chez vous, ils pouvaient prendre votre journal dans un tiroir et le lire à voix haute. J'écrivais depuis mon adolescence. Si j'avais pensé à remplacer les noms par des initiales, je me serais épargnée les nuits passées à les détruire. Et maintenant mes petits-enfants me demandent de leur raconter mon histoire. Une autre chose que j'aurais pu m'épargner. Belén avait toujours sur elle un carnet dans lequel elle rédigeait des autocritiques. Un jour, j'ai regardé dedans sans le vouloir, il était sur la table de la cuisine. *Je suis un désastre*, c'est ce que j'ai lu.»

Souffle de cassette.

En vidant l'appartement de Belén nous avons retrouvé une soixantaine de carnets dispersés. C'était comme une chasse aux œufs. Sous l'évier de la salle de bain, dans un panier à pelotes de laine, dans des sacs en papier remplis de choses à trier. En cas de départ précipité il lui aurait suffi de vider dans un sac le premier tiroir qui se présentait pour se munir des objets de première nécessité.

Souffle de cassette.

Un jour, quelqu'un a oublié une valise pleine de livres dans la salle d'attente de Dora. Une bibliothèque portative de livres interdits. La valise est restée jusqu'au soir dans la salle d'attente. La liste des livres que contenait la valise et le lieu choisi pour s'en débarrasser sont devenus des secrets de famille. Il ne se passait pas un dimanche sans que je ne trouve Belén assise à la table de la cuisine un gros volume ouvert devant elle. Elle ne lisait pas de petits livres, uniquement des gros qui nécessitaient d'être posés sur une table et scrutés pendant des heures. Quand nous avons vidé sa bibliothèque la plupart des livres avaient l'air neufs, étrangement intacts. Ni page cornée ni tranche ridée. Ceci dit, les premières pages de certains livres étaient couvertes de notes griffonnées à l'encre, des phrases étaient même soulignées et des paragraphes entiers signalés par des points d'exclamation dans la marge. Ce qui était presque pire.

Souffle de cassette.

Je cherche sa voix dans les phrases soulignées. Je la vois au volant de la Dyane, après nous avoir installées à l'arrière avec des bandes dessinées. Ces fois où nous partions en expédition pour dénicher des meubles et des objets à rapporter chez nous. C'était au milieu des années 1980 au plus fort de la mode des futons : coton-coco, coton-latex, coco-coton-latex, coton-coco-mousse. Je vois encore Belén attacher sa ceinture, se retourner vers moi et déclarer : « Ne pas prendre de risque revient à se soumettre à un impératif aliénant pour n'y gagner rien de plus que la sécurité suicidaire du confort personnel. Car le risque revient à assumer la responsabilité là où il ne reste aucun choix. Tout va bien *cielito* ? »

Souffle de cassette.

J'ai conservé un livre dont la quatrième de couverture lue à chaque occasion de passer quelques minutes seule devant la bibliothèque contenait tout ce qu'il y avait de vivant, de verbal et d'inquiétant chez Belén. Au moins deux tasses de café ont été posées sur la couverture. Une substance a coulé sur la tranche à l'emplacement du mot *grammaire*. Le haut de la page 86 a pris l'eau. Les annotations s'arrêtent à la page 28. Lisait-elle les livres que nous la voyions lire ? Au verso de la première page, des arabesques rapides au stylo bille dessinent vaguement un chat qui s'étire. En miroir de la table des matières, sur la page de gauche, quatre série de sept chiffres écrits à intervalles réguliers, de façon à ne pas former de rectangle. J'en déduis qu'il faut les lire comme ils ont été tracés, de gauche à droite. Cinq six sept un deux trois quatre, puis sept un deux trois quatre cinq six, et deux trois quatre cinq six sept un, puis quatre cinq six sept un deux trois. Elle avait une drôle de façon de faire les sept avec un petit crochet sur l'extrémité gauche de la barre horizontale. Cette inflexion graphique me procure un peu de sa voix.

Le magnétophone émet un claquement arrivé au bout de la bande et l'appareil s'arrête.

Belén disait souvent *c'est trop pour la tête* et racontais des anecdotes qui remontaient à *l'âge du dindon*. De beaucoup de choses elle n'avait pas *la plus pale idée*. On économisait de l'argent *pour si les mouches*. Il pleuvait toujours *des seaux*. Certaines choses la faisaient *chier dans la mer* et d'autres lui importaient *autant qu'un bâton*. Il fallait toujours prendre les choses *avec du soda* et ne pas *jeter la maison par les fenêtres*. Certains hommes étaient des *tristes boules*. Avant d'aller se coucher elle disait *je suis frite* et pour se donner du courage, *accorche-toi Catalina*. Face aux événements inexplicables et louches il y avait *chat enfermé*. Les trucs géniaux étaient *de pute-mère*. Après avoir cassé de la vaisselle, elle hurlait *qui l'a engendré* ! Tous les R étaient roulés. Ses enfants, Belén les appelait *mes douceurs* ou *mes petits ciels*.

Δ

A : Cette fois on y est !

B : Sans vouloir te décevoir, on est jamais ailleurs  
que dans sa tête.

Je me réveille dans une humeur de sieste noire, et dans la tête, le spectre d'une pensée dialoguée. J'ai dormi en laissant se consumer comme un bâton d'encens, une petite cigarette indienne. Je porte sous mon nez le mégot qui me délivre son odeur microscopique. Avec le cendrier, j'écrase une mouche et les cendres se dispersent. Le corps de l'insecte reste collé sur l'envers du cendrier hexagonal. Une traînée de sang séché dessine un petit lac. C'est l'heure du thé. J'adore le thé au lait. Belén trouvait ça infect. Les choses se présentent dans cet ordre : le thé, le lait et la désapprobation de ma mère.

Sur mon chemin vers la cuisine j'aperçois Dora penché au-dessus d'une planche de bois, des lambeaux de papier collant éparpillés autour d'elle. La véranda lui sert d'atelier de bricolage et comme j'occupais le bureau, elle s'était décidée à remettre à neuf certains placards dont les étagères moisissaient doucement. Une patiente que Dora avait suivie plusieurs années lui avait offert chaque semaine des échantillons de papier. Pour ne pas contrarier le don hebdomadaire, Dora en recouvrait immédiatement des pans de meubles, les papiers juxtaposant sans à-propos leurs motifs : fleurs de cerisiers, animaux musiciens, olives, flacons anciens, mousse, liège, vichy, bonbons, losanges, chevaux. Des fragments de cette tapisserie progressive jonchent maintenant le sol. La colle a eu le temps de pénétrer dans le bois. Dora frictionne soigneusement la planche avec un torchon imbibé de solvant. Ses yeux sont rouges, elle respire la bouche grande ouverte et chantonne en direction de la planche une sorte de berceuse. Je ne lui avais jamais vu de gestes aussi tendres.

Elle : Varvara ?

Moi : J'allais me faire chauffer de l'eau.

Elle : Excellente idée.

J'allume le brûleur à gaz et me rapproche de la fenêtre pour regarder les toits. Après quelques secondes mon rêve me revient. On avait équipé mon cerveau d'une visionneuse sensible capable de ralentir la *vitesse intérieure* d'une chute. Des objets étaient poussés dans le rêve par une télékinésie nocturne orientée scénario. Le temps se divisait en fragments de temps plus petits, avec l'apparence de confettis. Une ombre se formait. Je lèvais les yeux. J'identifiais un objet. Je le nommais. Pantoufle. À partir de là, elle tombait. Je la voyais venir, j'étais dessous. La pantoufle devenait la croûte glacée d'un lac, un ciel immense et d'autres choses surplombantes. Dans ce rêve, le monde avait la forme d'une grande boîte et l'ordre des paysages était alphabétique : Pampa, (Grandes) Plaines, Prairie. Je m'apercevais marchant de dos puis je me retrouvais de profil veillant à l'équilibre d'un objet en bronze, posé sur une pile de feuilles de papier cristal. Dans la boîte, une foule d'hommes, des



répliques du même en chemise couleur sable. Et au-dessus de leur chevelure épaisse flottait comme un mirage un petit peigne en corne.

C'est ici que la bouilloire siffle.

De retour dans la chambre d'écoute, je pose ma tasse sur la table, je secoue les coussins, je tape plus fort ceux qui n'ont pas retrouvé leur forme dans l'intervalle de mon absence, et une fois assise, mon corps reprend naturellement la position qu'il avait au réveil sur la chaise mais sans crispation ni raideur. De la vapeur s'élève au-dessus de la tasse. Du paquet de papier rose décoré du dieu Ganesh je sors une cigarette-à-brûler. Son ruban de fumée se plie et se déplie pendant que je retourne la cassette.

Sur la face B on a enregistré une émission sur la céramique précolombienne. Je l'écoute en avance rapide.

Bzzzrrrzzzrrr «objets en terre» Bzzzrrrzzzrrr «formes simples» Bzzzrrrzzzrrr «embrasse tout le continent américain» Bzzzrrrzzzrrr «urnes funé» Bzzzrrrzzzrrr «après cuisson une couleur» Bzzzrrrzzzrrr «consistance d'une pâte. On ne peut l'utiliser pure car elle se briserait au séchage» Bzzzrrrzzzrrr «superposition de boudins de» Bzzzrrrzzzrrr «le potier solidarise les boudins» Bzzzrrrzzzrrr «et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle soit achevée. Les boudins en anneaux» Bzzzrrrzzzrrr «très peu de ces moules sont parvenus jusqu'à nous» Bzzzrrrzzzrrr «dans les tombes» Bzzzrrrzzzrrr «les moules, eux aussi» Bzzzrrrzzzrrr «s'il s'agissait d'une figure, un endroit ou un envers différent» Bzzzrrrzzzrrr «puis la ligne qui les unissait — apparente sur les pièces de moindre qualité — était effacée» Bzzzrrrzzzrrr «les pièces à cuire étaient couvertes de branches, de bûches et de fumier» Bzzzrrrzzzrrr «épine de cactus longue et sèche» Bzzzrrrzzzrrr «un os, une plume ou un éclat de bois» Bzzzrrrzzzrrr «on recouvrait les pièces d'une fine couche de stuc qui était ensuite richement décorées de couleurs, toujours additionnées de résine agglutinante» Bzzzrrrzzzrrr-mmm-mmm-mmm. La bande patine avant de lâcher. Clakkk.

J'introduis la seconde cassette dans l'appareil. On entend jouer du piano. On rapproche le micro d'un filet d'eau qui ricoche sur une surface en émail. Dora manipule l'appareil, respire fort et marmonne d'une petite voix immédiatement identifiable. « Quoi d'autre? Quoi d'autre? Quoi d'autre? » Elle enclenche la douche et laisse couler l'enregistrement quelques minutes. La séquence s'interrompt aussi abruptement qu'elle commence. « Quoi d'autre? Quoi d'autre? » Elle fait tourner ensemble des appareils électriques: ventilateur, sèche-cheveux, centrifugeuse. Dora pose le micro pour avoir les mains libres, elle allume la radio et balaye les fréquences d'avant en arrière pendant une dizaine de minutes. Ce qui paraissait une recherche construite de sons devient ensuite une captation

brute du paysage domestique: sonneries de téléphone, d'interphones, de portes, arrivées de visiteurs, multiples interruptions, trajets en pantoufles dans un petit périmètre, rires, bouilloire qui siffle, dialogues inaudibles, fracas, petits accidents, aspirateur, objet lourd traîné sur un carrelage, biscotte mâchée, choc entre l'objet lourd et un piano. Dora dit «merde» et éteint l'enregistreur. Le reste de la bande est vide sur cette face.

Δ

Comme si cette seule action séparait les morts des vivants, je retourne la cassette dans l'appareil.

Dora parle toute seule, pense à voix haute. Ça s'entend au débit particulièrement lent et souple de la parole. Elle mentionne un cahier acheté et la disparition dramatique d'une lettre de Belén. Dora se décrit plantée devant la porte du bureau de poste à attendre de pouvoir retirer son courrier. Parce que dans cette ville, les lettres se perdent, se volent ou sont abandonnées sur une marche d'escalier.

Elle fait des liens : sa cataracte est apparue le jour de ses quarante ans. Elle s'étonne que dans une famille qui compte plusieurs générations de myopes naissent trois enfants à la vue parfaite. Elle se rappelle les années passées suspendue à la nécessité d'ajouter soixante heures de cabinet par semaine. Les enfants ont toujours besoin de quelque chose. Un tourne-disque, des vacances. Elle parle d'un livre offert à Belén, susceptible de lui apprendre des choses sur le genre de vie qu'avaient mené leurs ancêtres. Belén m'apparaît avec le livre dans les mains. Elle entre dans ma chambre sans frapper pour m'en lire des passages qu'elle trouve formidables. Elle avait tiré de ce livre un proverbe avec lequel elle accueillait les nouvelles inattendues : « Quand la chance vient te voir, propose-lui une chaise. » Tout ce que Dora raconte m'ennuie jusqu'à l'apparition de son nom : Gomez.

Gomez aurait dit à Belén : « N'attend jamais rien de personne. » Et Dora s'interroge. Pourquoi les chances pour Belén d'en déduire « Vole de tes propres ailes ! » sont si minces qu'elle entende fatalement sortir de la bouche de son père « Ne compte pas sur moi ! » Ces deux-là auraient eu bien besoin de s'asseoir à une table pour mettre les choses à plat.

Dora évoque ensuite son cerveau. Il serait lent. Elle ne devrait sa carrière qu'à la chance et à de très bons *fournisseurs d'accès au savoir*. J'apprends aussi que l'excellence intellectuelle des hommes de la

famille s'accompagnent de troubles mentaux assez handicapants. Elle se souvient être tombée enceinte le jour de ses vingt-deux ans, le soir de la fête, après trois ans de fillançailles platoniques. Un professeur de la Faculté avait accepté de résoudre la question et son père n'en avait jamais rien su. Un soir après la fin des cours, le professeur s'était présenté à la porte avec ses instruments stériles pour procéder sur Dora à un curetage sans anesthésie. Il avait déclaré que la douleur serait pédagogique.

Puis elle décrit la croissance de son grand yucca. Dora termine souvent ses films en photographiant les plantes de son patio. Une fois les films développés, elle attache un billet de banque à une image qu'elle nous envoie en guise de nouvelles.

« Et nous voilà sur le terrain scabreux des peurs ! » annonce Dora. Certains jours, elle est convaincue d'avoir raté sa vie. En savoir davantage sur ses parents n'y changerait rien. Quand la famille s'installe en Argentine, sa mère avait deux ans et cinq frères. Sur place d'autres sont nés puis l'aîné est mort de la tuberculose. Il y a aussi eu un bébé, que son père ou son oncle n'a pas vu en sortant du garage avec un sac de charbon sur le dos. Il l'a littéralement écrasé. Personne n'en a jamais parlé, elle sait même pas comment elle l'a appris mais certainement pas par sa mère.

Belén vante toujours l'extrême douceur de sa grand-mère mais Dora ne voit pas de quoi elle parle. Petite, elle m'asseyait à côté de sa mère pour la regarder écrire des lettres et cette dernière la repoussait durement avec son coude. Ses bras étaient costauds et son écriture sinueuse. Sa mère ne lui a jamais parlé yiddish, il n'était pas question que ses enfants l'apprenne. Son père ne parlait que le russe. Une raison de plus pour restreindre au minimum les échanges avec sa femme. Dora pense que ses grand-parents ont arrangé le mariage de ses parents parce que son père refusait de rentrer à Odessa et que les chances pour sa mère de se marier à son âge étaient presque inexistantes. Elle devait avoir vingt-sept ans quand elle a épousé son cousin et leurs deux enfants sont nés peu de temps après. Sa mère détestait la ville. Dora se souvient de ses longs cheveux ondulés et de l'assurance avec laquelle elle choisissait parmi les animaux entassés dans de petites cages ceux qu'ils allaient manger. S'alimenter n'a jamais vraiment intéressé Dora. Et naturellement son rejet de la nourriture a d'abord concerné les poulets. Encore aujourd'hui il lui arrive de changer de trottoir si elle voit sur son chemin un magasin spécialisé dans la volaille. La vision de ces bêtes pendues à des crochets n'a jamais cessé de la tourmenter.

Son père avait seize ans quand il a émigré. Un oncle établi en province lui avait trouvé une pension à Buenos Aires et une place de coursier dans une maison française d'exportation de céréales. Son travail l'occupait seize heures par jours et le reste du temps, il traînait avec des amis et fréquentait

beaucoup les théâtres. Dans ses affaires on a retrouvé des tickets de spectacles, les lettres d'une certaine Becky et les tableaux d'une peintre assez médiocre à laquelle Dora doit son prénom. Impossible de savoir ce qu'il pensait de tout ça, il n'ouvrait jamais la bouche. Vers quarante ans il a contracté la tuberculose et passé cinq ans au lit. Il envoyait sa fille voir des films qu'elle devait à son retour lui raconter dans le détail. Cette légèreté nouvelle, pour elle qui voyait son père comme un homme aux sourcils froncés et à l'esprit occupé par les pogroms, les famines et les guerres, n'a duré que le temps de sa maladie. Les années de fêtes qui ont précédé son mariage ont été soigneusement oubliées. Ne laissant rien filtrer, son père était au bout du compte un trotskiste taciturne qui rentrait tard le soir, partait tôt le matin et piquait des colères le dimanche. Plutôt qu'espérer obtenir quelque chose de sa propre vie, il avait décidé que ses enfants iraient dans un lycée anglais. Celui que fréquentait les enfants de ses patrons. Tout le monde connaît la suite. Envoyer Dora à l'Université n'est certainement pas une idée de sa mère. Pour elle, c'était au mieux une occasion de rencontrer un homme.

La grand-mère qu'on appelait « bobeh » avait porté de sa première à sa dernière apparition sur une photographie, une robe à fleurs sur un sous-pull à col roulé. Dans la maison plusieurs langues étaient fluides. La bobeh comprenait le russe, parlait couramment le portègne mais préférait le yiddish. Le vieux tenait à son accent russe. L'espagnol était bien suffisant pour des enfants qui n'avaient pas l'utilité des langues. Les parents attendaient d'eux qu'ils se taisent, arguant qu'ils auraient tout le temps de parler quand ils atteindraient l'âge adulte.

Espagnol : Qu'est-ce qu'on mange ?

Yiddish : Pain de poisson.

Russe : Qu'est-ce qu'on mange ?

Yiddish : Pain de poisson.

Russe : Encore ?

Espagnol : Encore ?

Yiddish : Encore.

Russe : Qu'est-ce qu'on mange ?

Espagnol : Oui ?

Yiddish : Bortch.

Russe : Encore ?

Espagnol : Encore du bortch ?

Yiddish : Très bien, que veux-tu manger ?

Espagnol : Purée de patate douce.

Yiddish : Avec du bouillon.

Espagnol : Pas de bouillon.

Yiddish : Elle mangera du bouillon.

Russe : Tu mangeras du bouillon.

Avec Dora le silence prend une tournure spéciale. Jamais totalement brisé par le timbre ni rude ni âpre de sa voix. Un timbre tissé lâche. Sa voix comme de la flanelle. On ne peut pas dire que ses parents ont eu la moindre influence sur elle et paradoxalement, il leur a été très facile de lui dicter son comportement. Dora était une enfant discrète et obéissante qui ne les a jamais vraiment contrarié mais qui a aussi imperceptiblement résisté à leur éducation. Ils étaient loin d'imaginer qu'elle ferait de son mauvais caractère l'instrument de son émancipation. Cette enfant leur paraissait tellement sombre. Rien d'autre ne l'intéressait qu'aller au cinéma et se retirer dans ses pensées. La passion qu'elle nourrissait pour son propre esprit les inquiétait particulièrement. Ce qui aurait pu n'être qu'une passade avait fini par constituer un des traits principaux de sa personnalité, et pensaient-ils, un obstacle sérieux à son bonheur. Mais elle était spéciale et s'ils n'avaient pas été ses parents, ils auraient peut-être admiré sa force de caractère. Parce que sa personnalité était d'une inventivité et d'une adaptabilité remarquable. Avec la docilité pour écran, Dora s'était lentement laissée glissée hors du cadre. La discrétion lui avait permis de se composer une présence qui relevait du mirage. Et finalement, à l'abri de l'image de celle qui a la tête ailleurs, elle avait progressivement déménagé tous les objets de sa pensée au point de concrétiser un ailleurs vers lequel rapatrier son corps le moment venu.

Au lycée elle était la seule fille de la classe avec vingt-sept garçons dont son frère. À l'Université elles étaient seize filles contre six cent garçons. Ils faisaient des blagues du style couper un pénis qui trempait dans du formol et le mettre dans la poche d'une fille de première année. Autant dire que le plus souvent elles enfilait leur blouse à l'envers pour éviter les mauvaises surprises. Certaines filles portaient une fausse bague de fiançailles. Dora ignore pourquoi son père avaient encouragé son goût pour les études en l'inscrivant dans ce lycée anglais. La dernière année, le bal annuel avait eu lieu dans un club automobile. Son petit ami l'avait laissé tomber quelques semaines avant la fête, lui préférant une fille splendide prénommée Ingrid. Dora avait passé la dernière année, comme tout le monde, à

choisir une tenue pour cette soirée. Elle y est allée avec un étudiant étranger qui ne connaissait personne et qui ne dansait pas aussi bien qu'elle l'aurait espéré.

Parfois elle économisait son argent de poche en marchant les quinze blocs jusqu'à l'Université. À midi elle prenait un sandwich et un café. Quand ils se sont rencontrés, la situation de Gomez était pire que la sienne. Son père était retraité du commerce du vin. La dernière chose qu'il a fait pour son fils a été de lui payer des cours d'anglais et un vélo. Pendant leurs études Gomez a trouvé une place dans un journal national. Il traduisait des *comics* pour leur supplément en couleurs. Dora, de son côté, a appris à faire des injections. Quand un malade avait besoin de péniciline toutes les quatre heures il fallait être ponctuel. Elle a aussi assisté quelques temps un chirurgien alcoolique dans un dispensaire de banlieu qui recevait surtout des accouchements et des accidents du travail.

Avec un groupe d'étudiants dont Gomez ne faisait pas partie, elle avait occupé la Faculté de médecine et passé quelques jours en prison. En sortant, elle avait dû se cacher quelques jours chez une amie psychiatre qui n'était pas pour rien dans la tournure que les choses ont prises pour elle par la suite.

Lors de leur rencontre à la fin de la première année, Gomez avait déjà passé les examens. C'est comme ça que tout a commencé. Elle lisait les livres et il les expliquait. En troisième année, il fallait disséquer des petits et animaux et Gomez réalisait les exercices à sa place. La preuve qu'il pouvait être gentil. Bien sûr les enfants ne l'intéressaient pas et il a toujours préféré ne pas s'en occuper. Il lui disait « Tu trouveras bien comment payer les factures » et il le croyait sincèrement. Il avait décroché un emploi à l'Université qui consistait deux jours par semaine à hocher la tête d'un air entendu. De retour à la maison, il retrouvait des amis et occupait le reste de sa journée à boire du maté, fumer des cigarettes et exclure Dora de la conversation. Il allumait une cigarette avec la précédente qui finissait par terre. Les enfants rampaient et se fourraient les mégots dans la bouche. Les enfants changent tout. Tous les jours Gomez empruntait à Dora la voiture que son père lui avait offerte pour me faciliter les trajets entre ses deux emplois. Après une dizaine d'accidents la voiture était franchement abîmée. Gomez était peut-être alcoolique. C'était en tous cas un homme à la sensibilité limitée à qui il arrivait de boire trop et qui se conduisait de manière infecte avec tout le monde.

Gomez s'est remarié avec une femme prénommé Laena. Quel prénom ! Dora s'est mise à l'appeler bêtement *la enana*, qui signifie *la naine*. Elle ne se privait pas de le faire devant les enfants d'autant plus qu'ils riaient. Gomez paraissait très amoureux. Laena était une toute petite femme avec d'affreuses dents tordues et un sacré sens de l'humour. Dora prétend que leur liaison ne lui a fait ni chaud ni froid. Au contraire, c'était totalement prévisible. Gomez était de loin l'homme le plus intéressant

qu'elle avait rencontré. Dora formait avec Gomez un couple très mal assorti mais assez original. Les femmes timides comme elle, les personnalités fantasques et solitaires plaisaient à Gomez. Pendant un temps ils avaient même formé avec la naine un trio inséparable.

Dora passe la tête pas l'entrebâillure de la porte pour savoir comment ça se passe et me dit en riant:

— Les Laena sont des femmes charmantes, agréables et attractives, qui cherchent à plaire et à se faire aimer. Chez les Laena, les sentiments l'emportent. La paix les inquiète. Elles sont toujours soucieuses, coquettes et perfectionnistes. Leurs points faibles sont l'hypersensibilité, l'imagination et la nervosité qui, croisées, leur occasionnent des angoisses. Les Laena sont souples dans leur charme, leur diplomatie et leur humour. Mais quand les Laena tentent de concrétiser ce qu'elles ont en tête, elles s'exposent à des crises nerveuses. Le plus souvent elles sont indolentes. Enfants déjà, les Laena sont impressionnables, cyclothymiques, capricieuses, timides, hyperémotives et très dépendantes de leur environnement. Avec les Laena il faut se méfier de la surprotection car ces enfants savent particulièrement attendrir et on aura tendance à anticiper leur moindre caprice pour éviter les crises de nerfs, au risque de renforcer leurs tendances obsessionnelles latentes. Les Laena savent aussi profiter des problèmes de santé ou du manque d'appétit pour attirer l'attention sur elle et obtenir de l'affection supplémentaire. Ça colle assez bien avec le personnage si tu veux mon avis.

Dora salue comme au théâtre, s'affale sur le divan, défait les plis de sa robe de chambre en velours d'éponge framboise, resserre la ceinture, réajuste les pans qui laissaient ses cuisses à découvert, et pousse un long soupir. Quelques secondes seulement elle suce un bonbon imaginaire et devient dans mon dos une somme de petits bruits horripilants et humides.

Le radiocassette a claqué peu de temps après qu'elle a passé la tête dans la pièce. J'ai tourné mon visage vers elle, lui ai lancé un sourire plutôt tendre. Elle arbore la couleur l'air de dire *laissez-moi être une femme en rose et vous ne m'aurez pas comme ça*. Dora libère une mèche de cheveux coincée sous la monture saumon de ses lunettes de lecture et de la même main glisse la pulpe de son index sur l'écran d'une tablette comme si elle tentait délicatement de prélever une miette ou un cil. Dora reprend, elle me fait la lecture :

— Bien que charmantes, les Devorah ne sont généralement pas très belles. Il faut cependant s'attendre à rencontrer quelques natives de ce nom à la beauté exceptionnelle. Un

caractère exclusivement lunatique fait passer les Devorah de la gaieté à la mauvaise humeur plusieurs fois par jour. Les Devorah sont des créatures qui ont besoin d'affection. Elles en prodiguent aussi volontiers qu'elles en réclament. Un amant qui ne leur dit pas rapidement *je t'aime* sera vite taxé de refoulé. Pour agir les Devorah ont besoin d'encouragements, de compliments voire de flatteries. Ces femmes n'ont qu'un défaut: elles se plaignent en permanence. Ha ! Inutile de dire que ce trait de caractère est susceptible de leur causer bien des dommages et risque de compromettre leurs chances de bonheur.

Il y a quelques Noël de ça, Dora étonnée, avait reçu la dernière tablette tactile à la mode. On avait désigné le cousin Horacio pour présenter à la *nieja* les fonctionnalités du cadeau dans un langage simple. Elle pourrait donc jouer au solitaire tout en surveillant la cuisson des pâtes ou rester allongée au salon en attendant que commence la rediffusion matinale de la messe de minuit. Dora qui détestait équitablement la cuisine et la messe, n'avait pas relevé les exemples choisis et s'était seulement extasié: « Que maravilla! » Les cousins avaient tapé dans le mille avec leur cadeau. « Gracias chicos! » Depuis qu'on avait posé un pied sur la Lune, Dora avait eu l'impression de vivre dans le futur. La famille était la seule chose que le progrès semblait avoir épargné. Mais sa *boule de cristal dernier cri* comme elle s'était mise à l'appeler la suivait partout. Elle mouillait encore le bout de son doigt pour tourner les pages et des chiffons antistatiques traînaient dans tous les coins de son appartement.

— Comment ça ? « Ce prénom n'existe pas, peut-être avez-vous fait une faute de frappe » ... V-A-R-V-A-R-A. Voilà! Trésor, tu écoutes? Varvara signifie la femme du silence. L'émotivité d'une Varvara est à 48% (ça n'est pas beaucoup). Mais elle compense avec son intelligence (tu vois), 92% c'est très bien. Son animal est la carpe. Tiens. Sa couleur, le jaune. Ça concorde? Varvara est une femme qui ne craint pas d'exprimer sa part masculine. Aime le contact humain (voyez-vous ça). Inspire une vive sympathie (là d'accord). Est assez secrète. S'exprime peu. Aime dominer. Et attention, cultive un certain mystère. Intuition très fine. Écoute bien. Séduction redoutable quoique très imaginative. Émotivité tout en finesse (malgré les 48%). Son grand sens de l'amitié la rend attachante (tout à fait juste). Goût du débat. Un certain entêtement (c'est peu dire). Capable d'exploser. Saine gestion de l'échec mais tendance au refoulement sentimental. Le reste est dans la même veine. Brutale, fonceuse, rapide, audacieuse, idées bien arrêtées sur les choses et les gens. Excellente vitalité,



ambitieuse, indépendante, vit très mal le côté envahissant de la famille (alors ça !).

Dynamisme largement relayé par une volonté de fer. Intelligence riche et complexe (ah quand même) mais elle passe parfois à côté de l'essentiel. Possessive sans excès. Vrai désir de vie intense. Grande chance. Charme indéniable. Et le meilleur pour la fin : les Varvara font de remarquables femmes au foyer, ce qui n'empêchera pas certaines natives d'aller chercher l'épanouissement dans une profession en rapport avec les chiffres, la terre, les animaux, le confort ou l'immobilier. Trésor, ta mère t'a vraiment gâtée avec ce prénom!

Elle rit encore pendant que je révise une boîte pleine de cartes postales. Le fond est tapissé par une feuille de papier cristal, une lettre tapée à la machine à écrire. Dora m'ordonne de faire comme si elle n'était pas là, lire son journal va lui prendre un moment, je peux continuer tranquille.

À part quelques expirations par la bouche, et de temps à autre, un «c'est pas possible » ou un « quelle horreur », Dora ne fera plus aucun bruit.

Δ

Je laisse courir mes doigts sur les fines tranches cartonnées. Le bloc de cartes postales ouvrant au passage de mes doigts des lucarnes sur une lettre qui tapisse le fond de la boîte. Un grand trait rouge barre le texte. Je soupçonne Dora d'en être l'auteur, alors pour ne pas l'embarrasser, je décide de lire à même le fond. Je me saisis d'autant de cartes que peut la pince de ma main. En trois mouvements j'ai constitué devant moi plusieurs piles inégales, il ne me reste qu'à faire pivoter la boîte d'un quart de tour, pour lire :

*Mes chéris,*

*Je ne vous apprends rien en vous disant que je vieillis. Chaque jour ma mort se rapproche. C'est très banal et j'aimerais pour une fois vous en parler sérieusement. Je ne suis pas malade mais je vous connais, alors ne riez pas. J'ai eu le temps de me faire à cette idée, elle m'est même devenue plutôt agréable. La seule chose que je souhaite est de mourir avant vous et encore en possession de quelques facultés physiques et mentales. L'idée de me nettoyer le cul vous fait peut-être rire pour le moment. Pourtant c'est une idée insupportable et la réalité le deviendra tout autant pour vous si quelque chose arrivait. Mais ça ne sera sans doute pas le cas, je suis en pleine forme et je compte bien mourir dans mon sommeil comme quatre générations de femmes avant moi!*

*Notre famille possède une longue tradition de morts indolores et plutôt élégantes. J'ai fait un rêve intéressant cette nuit. Je vous épargne les détails mais vous me trouviez étalée sur le tapis du salon. Vous décidiez de me rouler dans la moquette qui se décollait très difficilement du sol, elle arrachait par endroits des morceaux de parquets et vos mains étaient pleines d'échardes. Cette histoire ne m'a pas lâchée de la journée. C'est ce qui m'a décidé à vous écrire. J'imagine ce que vous devez penser. Mais vous êtes assez grands et je suis, moi, assez vieille pour avoir le droit d'envisager ma mort comme je l'entends. Je ne vois aucun avantage à laisser mon corps se décomposer dans un boîte, et que vous deviez en plus payer pour ça. J'aimerais pouvoir faire don de mes organes (mais il est probable qu'ils sont déjà trop usés), et qu'avec le surplus on fasse ce qu'on veut, du moment que ça présente une quelconque utilité. Pourquoi ne pas nourrir le tigre du jardin zoologique? Le mieux serait de donner mon corps à la science, à une institution scientifique, publique de préférence. Je ne veux pas être embaumée, je souhaite que mon cadavre serve à quelque chose. Ensuite il pourra être incinéré et vous ferez avec les cendres ce qui vous plaira. Réunissez-vous, invitez les amis et la famille, et préparez des petites choses à grignoter. Je ne suis pas folle, j'éprouve peut-être un peu de nostalgie pour ma vie d'étudiante. A l'époque, on conservait les corps dans un énorme bassin rempli d'eau trouble. On s'amusait parfois à faire des batailles de bras. Mais vous avez entendu mille fois ces histoires. Je compte sur vous pour faire ce qu'il faudra le moment venu. Je me sens beaucoup mieux. Maintenant n'y pensons plus! Ne tardez pas trop à venir me rendre visite.*

*Dora qui vous aime.*

Je sens son regard sur ma nuque. Elle a baissé sa tablette et m'observe. Pendant un instant nous baignons dans un silence atone et confortable. Son expression change, je déchiffre une vague excuse faciale pour rompre le contact visuel et retourner à son article. Ou était-ce une forme d'avertissement. Une façon de me dire que je ne dois pas espérer obtenir autre chose que les explications habituelles.

Δ

3

GOMEZ

Fragment n° 1

— J'ai le plaisir de t'avoir ce soir ne gâchons pas tout.

— Tu me demandes de rester jusqu'à la fin du repas et tu exiges que je pose mes questions plus tard ?

— Tu m'aides à bouger la table.

— D'accord.

— Alors bonsoir.

— Bonsoir.

— Merci de me faire l'honneur, mais aussi le plaisir de ta présence.

— Je n'ai pas le choix.

— C'est toujours la même histoire.

— Je n'ai pas le choix.

— Donne-moi ton assiette je vais te servir.

— Tu cuisines.

— Merci pour ta patience.

— C'est un repas ? On mange ? Qu'est-ce qu'on fait là ?

— C'est moins un repas qu'une structure, puisque tu me poses la question.

— Cette définition vaut pour tous les moments que nous passons ensemble ou seulement pour les repas ?

— Normalement un repas c'est une création mais c'est aussi une reconstitution. C'est là qu'on fabrique les conditions d'une conversation avec les autres. Donc oui. C'est une grande chose, avec une structure cohérente que nous faisons tenir ensemble. Je suis le régisseur si tu veux mais sans ta participation ça n'aurait pas lieu.

— Allons-y pour la structure.

— J'aime bien ce mot.

— Structure.

— Bon. Alors la grande question, c'est la question du dialogue. Notre conversation c'est de la pure structure. Tes questions et mes questions. Tes réponses et mes réponses. Tout autour flottent des représentations. L'image de moi qui précède les paroles. L'image de moi qui leur succédera. La conversation c'est toujours un risque.

— C'est très bon.

— Comment ?

— Ce que tu as préparé, qu'est-ce que c'est ?

— Un émincé de veau à l'estragon.

— Délicieux.

— Je cuisine tu sais.

— Je ne savais pas.

— Alors je t'étonne.

— Pourquoi ce choix ?

— Tu parles de l'estragon ?

— Tu es parti.

— Il vaut mieux ne rien attendre des autres.

— C'est une réponse ?

— Oui c'est une réponse.

— Tu me sers du vin ?

— Avec plaisir ma jolie. Tu as d'autres questions ?

— Il y a du vin blanc dans la viande ?

— Tu veux une preuve que je suis bien le cuisiner ?

— La polenta est parfaite.

— Je ne peux pas te donner de meilleures réponses. Cette chose avance, notre conversation se poursuit, quelle que soit sa cohérence. Je suis hors sujet, très bien. J'aimerais que tu changes un instant la perception que tu as des choses. Ecoute. Pour manger ma cuisine, tu dois changer ta façon de manger.

— Et les années passées à ne pas se voir ?

— Le temps est une réalité. Il te donne la possibilité de transformer ta pensée, de penser à une chose en même temps que tu penses à autre chose, simultanément. Ça n'est pas mystique, c'est même complètement matérialiste. Tu vois ce que je veux dire ?

— Tu roules encore tes cigarettes ?

— A la perfection tu en veux une ?

— Non, non ça va. Tu me resserres du vin ?

— C'est quoi ces machins que tu fumes.

— C'est indien. On en trouve partout. Alors ? Pas de photos, pas de cartes, rien.

— Tu savais où je me trouvais. Avais-tu besoin d'informations supplémentaires ?

— Les enfants en ont besoin.

— Certains n'en veulent pas. Qui a besoin d'être père ?

— Est-ce que tu penses vraiment que tu n'en as pas besoin ?

— Si tu penses que tu n'a pas besoin d'une chose alors tu n'en as pas besoin. Ce n'est pas aux autres de te dire de quoi tu as besoin. Si tu as besoin d'être le père : sois le père. Si tu as besoin d'être la fille : sois la fille. Je pense que ces liens ne doivent pas s'imposer. Si tu penses que tu veux une chose, prend-la. Si tu n'en veux pas elle ne va pas te brutaliser pour te convaincre. C'est suffisant pour moi.

— Besoin, besoin, besoin.

— Besoin, besoin, besoin en effet.

— Huh-pffffff.

— Ecoute. Tu me gardes en mémoire pour le reste de ta vie. Je ne suis pas un objet précieux et unique. Il y a cinquante ou soixante représentations possibles du même objet. Toutes ces images à partir d'une seule, tu imagines! Résultat, le souvenir de ton père, tu ne peux ni le perdre ni l'abîmer. Tu le possèdes une fois pour toute sans qu'il ne vienne augmenter ou encombrer considérablement de ta vie.

— C'est de la pensée écologiste ?

— Je te resserre un peu de vin ?

— Merci. Est-ce que tu essaies de me dire, je ne sais pas, Vole de tes propres ailes ?

— J'ai horreur de cette expression.

— Tu le dirais comment ?

— Vas-y !

— Vas-y ?

— Ou « fais-le ».

— Faire quoi exactement ?

— Les gens attendent de leur père qu'il leur dise « quoi » faire et « comment » le faire. Ce qu'ils oublient c'est que la raison pour laquelle un père est ce qu'il est, c'est généralement parce qu'il ne

sait pas faire grand chose. C'est valable pour les mères. Et pour n'importe qui d'ailleurs. Ça te fait rire ?

— Oui évidemment.

— Je ne sais pas ce que je suis supposé te dire.

— Que dirait ton père ?

— Mon père s'écroulerait ivre mort sur la table.

— Parfait. Et ta mère que dirait-elle ?

— « Qu'est-ce que tu attends ».

— Comment ça ?

— Elle dirait « Qu'est-ce que tu attends pour... »

— Pour ?

— ... « pour mettre ton père au lit », je ne sais plus ce qu'elle avait l'habitude de dire.

— Hum.

— Ça peut être absolument n'importe qui.

— Comment ça ?

— Un père peut être absolument n'importe qui.

— Tu n'es pas mon père ?

— Je suis ton père mais « un père » peut être absolument n'importe qui. Ce n'est pas grand chose, « un père ».

— Tu es n'importe qui ?

— Je suis n'importe qui.

— Tu es une merde ?

— Je ne suis pas une merde, tu n'es pas une merde, nous ne sommes pas des merdes.

— Tu es une merde.

— Essayons de changer de modèle deux minutes. Imagine que tu gagnes une immense liberté en n'étant pas ce que tu es en train de devenir. Qu'es-tu censé faire si ne pas exercer ton rôle te permet justement d'être qui tu es ?

— Tu es une merde.

— Ce n'est pas une métaphore. C'est un problème concret Belén. Je ne pouvais pas m'en tenir à ça. J'ai aussi des ...

— C'est vraiment déprimant de t'écouter parler comme si mon existence n'avait pas ...

— Mais tu existes et je n'ai rien à voir là-dedans!

— Tu as l'air ravi.

— Je trouve ça merveilleux.

— Mais pas une photo, pas une carte. Rien.

— C'est faux, il y a eu des cartes.

— C'est vrai, il y a eu des cartes.

— Il faut les relire, elles sont faites pour ça.

— Douze cartes depuis ton départ ça fait un tiers de carte par an.

— Un peu plus que ça.

— 494 mots au total ça fait...

— Tu vas calculer ?

— Ça fait 15,43 mots par an.

— Tu m'en veux.

— Dora t'en veut. Tu ne finis pas ton assiette ?

— Tes calculs m'ont coupé l'appétit.

— Tes cartes postales, mes calculs.

— Que vas-tu faire ?

— Comment ça ?

— Que vas-tu faire de ta vie ?

— Rester ici je suppose.

— C'est petit.

— Oui, c'est petit.

— Ça te plaît.

— Il y a le lac.

— Tu pêches la truite ?

— Pas ce genre de lac.

— On se croirait dans une carte postale.

— Décidemment.

— Avec les montagnes et le geyser.

— Tu oublies la viande séchée.

— Quelle invention !

— Une vraie brochure touristique.

— Tu connais sa hauteur ?



- La hauteur du « geyser » ?
- Oui le « gey-ser », je prononce mal ?
- Peut-être 120 mètres.
- Et comment ça se passe ?
- Comment ça, « comment ça se passe » ?
- Ton « g-e-y-s-e-r » il se comporte comment ?
- Il s'élève, il retombe, il s'élève, il retombe...
- Un vrai métronome.
- Non pas vraiment. Il est plutôt imprévisible.
- Bien. Très bien ! C'est encore mieux.
- Quel enthousiasme !
- Ça m'intéresse.
- Je vois, je vois.

Fragment n° 2

*Vallée de la mort. Cratère Ubebebe.* Du ciel, du ciel et encore du ciel. Il ne me reste plus qu'à remonter sur un cheval... Quels paysages fabuleux. Vous ratez quelque chose! Gomez

*Paysage alpin.* J'ai dépensé tellement d'argent à New York, il me restait tout juste assez pour un timbre. Heureusement j'ai trouvé cette jolie carte des Alpes dans le métro! Gomez

*«Visit Tennessee».* Vol sans histoire. Le pays est montagneux et plein de forêts. Les feuilles commencent à prendre de belles couleurs. A l'entrée du campus, une grosse femme sympathique distribuait de la documentation sur la région et des cadeaux tirés au sort. J'ai gagné un badge, un drapeau pour voiture et un sac de sport. Je vais me plaire ici. Gomez

*Bison de profil.* Mes collègues m'ont emmené dans un parc zoologique de trois cent cinquante hectares. J'ai vu des ours, des bisons, des orignaux (un orignal), des loups, des coyotes, des cervidés, des sangliers, des outardes et des fouines. Gomez

*«Old Faithful», geyser le plus photographié au monde.* Je suis au lit malade. Hier, j'ai fait un délicieux repas comprenant une soupe jardinière avec macaronis et tomates, puis des truites saumonées pochées avec des légumes du jardin et comme dessert une succulente tarte aux myrtilles. J'ai retrouvé cette carte de Yellowstone qui date un peu. Elle était pour vous. Gomez

*Disneyland «Jungle Cruise».* J'avais un jour de libre et je me suis décidé à faire cette fameuse croisière en bateau pour voir les baleines. Après cinquante minutes de navigation, on nous demande de nous taire. Notre espoir est intense, mais rien ne se passe, à part la vision fugitive d'un phoque. Le temps se gâte, un brouillard épais se lève et je me gèle les fesses pendant encore cinquante minutes. Gomez

*Pancho Villa sur son cheval.* Pain beurré, salade verte et tomates, terrine de foie d'oie avec toasts, soupe jardinière, cochon de lait au feu de bois, lapin, roastbeef, mouton, pommes de terre, choux, carottes et raves, omelette norvégienne, vin, café et cognac. Manger est une fête! Salutations. Gomez

*Ville la nuit.* 553 m de hauteur. 2570 marches d'escalier. Un belvédère à 447 m (magnifique panorama!). A 353 m un restaurant tournant, la cuisine est correcte, une révolution complète prend 72 minutes. On m'y a emmené l'autre jour. Gomez

*Niagara Falls.* On accède par un tunnel directement sous les chutes. J'avais ôté mes chaussettes et remonté mon pantalon au-dessus du genou. Et ils vous prêtent un ciré avant de descendre. Formidable! Gomez

*«Tunnel Tree», Sequoia National Park.* J'ai donné vos âges à la vendeuse pour la taille. Si ça ne va pas, vous n'aurez qu'à faire un ourlet et mettre une ceinture. C'est la dernière mode ici. Soyez sages. Gomez

*Chef Indien.* Votre papa pense à vous. Bonne année [*chiffre illisible*] ! Gomez

*Blason de l'Université.* Nous déménageons dans une maison très spacieuse. Impossible de recevoir quiconque pour le moment. Je compte vous rendre une petite visite à l'automne prochain. Gomez

Fragment n° 3

Des mains caressaient les tranches des livres alignés sur les étagères de la bibliothèque. Soudain, il jeta par terre pain et fromage. L'air calme dans la pièce calme avait un léger parfum, un mélange de vieux papiers, de cuir de qualité et de cire d'abeille. Soudain, il reçut sur le tibia un coup retentissant et se mit à hurler, mais sans lâcher prise. Le bout de ses vieux doigts parcouraient les reliefs familiers des livres, reconnaissant jusqu'au plus petites accidents sur les tranches des riches volumes. Soudain, il reçut dans les côtes un grand coup qui l'immobilisa une minute. Combien d'années avaient disparues depuis que ses doigts avaient touché ces livres pour la première fois ? Au même instant, tombèrent du haut du chiffonnier trois ou quatre bouteilles d'où se répandit dans la pièce une odeur piquante et âcre. L'homme souriait. Et aussitôt il se releva, haletant, de plus en plus bizarre, sans tête et sans mains, car il avait enlevé son gant droit, après le gauche. Il ne parvenait pas à se souvenir combien d'années. Inutile de tenter de se souvenir d'un temps qui n'avait pas existé. Alors il palpa sa jambe et se baissa. Ces livres existaient depuis toujours et lui existait en eux. Tout à coup le fantôme s'assit et, avant que personne eût pu se rendre compte de ce qui se passait, les pantoufles, les chaussettes, le pantalon avaient été poussés du pied sous la table. Lui n'était qu'une extension de ses livres dans l'espace, hors du temps. « Attention ! attention ! » Ces livres magnifiques enfermaient les produit du génie dans une langue incomparable. Seulement cette langue, sa langue, aucune autre. Il fit lentement glisser ses doigts suivant le tracé des lettres J-O-Y-C-E. L'homme voyait ses racines clouées au Nord. Et c'est ainsi que disparu l'Homme invisible.

Fragment n° 4

Le Journal des Modificateurs de la Réponse Biologique a eu le privilège de publier encore récemment un point de vue du docteur Gomez intitulé « La poésie du sang ». C'est avec tristesse que nous annonçons aujourd'hui sa mort prématurée à nos lecteurs. Le docteur Gomez s'est éteint à Knoxville, Tennessee, sans avoir fêté son 57<sup>ème</sup> anniversaire. Il était né à Buenos Aires, Argentine, et laisse derrière lui trois enfants. On lui doit une foule d'articles et quelques chapitres de livres qui seront encore lus longtemps après lui. On se souviendra de son humour corrosif et de son talent d'imitateur inégalable. Parmi les lecteurs, certains ont peut-être eu le privilège de lire les nouvelles de science-fiction qu'il faisait paraître chaque année à Noël, pour ses amis. Selon sa volonté, il faudra attendre un demi siècle supplémentaire avant de pouvoir faire découvrir ce trésor à un public plus large. Le titre de cette nécrologie m'a été suggéré par Gomez lui-même lors de ce qui fût la dernière conversation de l'auteur avec un homme remarquable. Ce trait d'humour troublant, à l'image de sa personnalité complexe, constitue peut-être un dernier message adressé à ceux et celles que sa vie intéressera, et qui auront à cœur d'en rassembler les fragments, pour la raconter.

Fragment n° 5

**Air**

Sous sa veste, il porte en gilet un pull duquel il a coupé les manches. Pour avoir l'air moins grand, il ne déplie jamais complètement les coudes. Son intelligence hors du commun et sa taille exagérée donnent à la plupart des gens l'impression qu'il les prend de haut.

Gomez repasse lui-même ses chemises. Il repasse aussi ses *jeans* mais il repasse sommairement les torchons. Il travaille assis et troue les coudes de ses pulls. Il en coupe donc les manches et les porte ainsi. Ses jambes sont si longues qu'il est impossible pour un pantalon standard de les couvrir entièrement.

À cause de sa grande taille, certains l'appellent « l'homme et demi ».

**Alimentation**

Gomez pouvait manger des pâtes, de la pizza, des casseroles de fruits de mer et des paellas, ça le laissait indifférent.

Toute cuisine originale était pour lui à base de bœuf.

Gomez possédait deux mots pour dire « grillades ».

Il n'y avait chez lui, ni jambon accroché au plafond ni pyramides de champagne.

Il se damnait pour du veau pané sans les frites.

Il pleurait en mangeant un bon steak avec une salade.

Les tartes aux légumes le faisaient rire.

Sa vie tournait autour du café.

Ses croissants étaient aussi étroits et profilés que des lunes montantes.

Son parfum de crème glacée favori était à coup sûr, le citron.

## **Allure**

Des chaussures en toile, un pantalon à pince, une ceinture cache-billet, une chemise couleur sable, une pince à cravate, une blouse de travail, un grand bavoir à spaghettis, un grand bavoir à fruits de mer, un shetland beige, un protège-manche, un protège-poche, une montre bracelet, une chevalière, un étui à cigarettes, un stylo plume, des lunettes à monture d'écailles, une casquette de sport et un k-way publicitaire.

De la gomina dans les cheveux et les cheveux peignés en arrière.

## **Amérique**

Un jour Gomez avait quitté l'Argentine. A l'origine de son départ, une affaire de pantalons trop courts ou de chaussures trop étroites. Non seulement il ne rentrait pas dans les vêtements à sa disposition, mais le monde lui-même semblait tout petit.

Gomez avait quitté sa famille pour de nouveaux costumes.

Malgré sa personnalité génial, ce sociopathe, comme l'appelait Dora, n'avait pas trouvé de solution plus mesurée à son problème.

La personnalité antisociale de Gomez était directement liée à l'humiliation qu'il éprouvait en portant des vêtements étriqués.

Son inconfort existentiel lui fournissait des raisons suffisantes pour s'en aller.

Il avait quitté Buenos Aires pour Knoxville dans le Tennessee.

Là-bas il avait vécu comme si sa famille n'avait jamais existé et cette vie l'avait rendu heureux.

En 2010, la concession de sa tombe avait expiré et cette échéance n'avait tracassé personne.

En s'évaporant dans la nature, il n'avait pas fait que du mal autour de lui.

## **Analogie**

Dans une maison avec porche, je touche à l'Amérique de Gomez. Mes yeux glissent d'un gouffre de café noir vers un vieux fermier d'origine danoise, homme à la carrure sèche et au tempérament appliqué à qui il manque une oreille, peut-être arrachée par la patte d'un ours noir ou par un sabot

acéré de daim. Lentement il tend une bâche sur un pick-up de l'autre côté de la rue. Derrière la maison, se trouve le jardin qui conduit à la rivière, la même qui circule entre les champs de pois.

Le jour de la Fête de la Ville, je me prends d'affection pour un vieillard flottant dans un costume sombre, épais et rigide. Des vêtements taillés directement dans la moquette. Les yeux de l'homme sont turquoise et toute sa personne baigne dans une forte odeur d'urine.

Le visage de Gomez n'a pas eu le temps de se rider. Et à sa mort les cheveux de Gomez étaient noirs et nombreux.

### **Apparition**

Gomez n'apparaît pas sous les traits d'un zombie, mais selon un cadrage particulier qui lui coupe généralement les jambes à hauteur de genoux. Il est immobile plutôt qu'inerte. Silencieux mais pas muet. Et quel que soit le paysage, Gomez se trouve debout, dressé comme un poteau électrique au centre de l'image.

### **Bateau**

Les enfants de Gomez ont quitté le pays en embarquant sur un paquebot italien dont personne n'est plus sûr du nom, l'Andrea ou le Stockholm. Ou encore le Rex, dont Belén aurait pu adopter la devise, « à travers les embûches jusqu'aux étoiles ». Mais l'Andrea a coulé après être entré en collision avec le Stockholm. Quant au Rex, il a brûlé pendant quatre jours avant d'être démonté et oublié.

### **Belén (souvenir de)**

En claquant un tiroir plein de couverts, Belén s'excuse. Pas la peine d'en parler, Gomez n'a rien laissé. Elle se souvient seulement de sa dernière visite. Il est resté un jour ou deux. Son appareil ne le quittait pas. Façades, grillages, verre brisé, pieds dans le sable. Il photographiait des choses de ce genre mais pas de visages. Il y a bien une image de nous prise par lui. L'image se trouve « quelque part ». Au moment de cette visite j'étais bébé. Quel genre d'individu ne désire pas être photographié avec un petit être tout chaud dans les bras ? Belén et moi restons silencieuses. N'importe quel individu que crisper la présence sur un tube de pommade, des mots « Crème Tendresse Bébé de Calinasse ».



## Décor

Gomez loue une maison meublée dont certains objets présentent des marques d'usures. Un fauteuil a gardé l'empreinte des fesses du précédent locataire. Le cendrier du salon est abîmé. Un choc a arraché un copeau de verre. Gomez prend l'habitude de frotter le bout de sa cigarette à cet endroit pour en faire tomber la cendre.

On ignore s'il préférerait les cigarettes *Colorado*, « parfaites à tout point de vue », les *Saratoga*, « de nouvelles sensations dans le plaisir de fumer », ou les *Arizona*, « cigarettes douces/mélange nord-américain ». Était-il le genre d'homme à fumer de cigarettes appelées *Good luck* ?

## Chercher (façons de le)

Un jour morose, je peux confondre le cyberspace avec un tuyau hypothétique reliant deux régions distinctes de l'espace-temps. A un bout je suis vivante et à l'autre je ne suis pas morte. Entre les deux une mélancolie fluide me pousse à taper le nom de mon disparu dans un rectangle blanc et je navigue longtemps dans une sorte de non-monde des non-morts. Pour mon grand-père j'obtiens quatre-vingt-six-mille pages de résultats en vingt-six secondes.

Tennessee, Tennessee.

Cancer, Cancer, Cancer.

Son nom est associé à une certaine Roberta Relford.

Des mots animés attendent mon action.

Daddy's gone to Knoxville.

Deux dentistes à Miami.

Je fouille sans espoir ni méthode les archives d'une revue scientifique américaine, et je tombe sur un article dont la totalité du contenu m'échappe, solennellement dédié à Gomez.

## Direction

Gomez aimait provoquer les habitants du Sud en vantant la supériorité – historique, météorologique, culturelle, artistique, botanique, culinaire, ... - du Nord.

« Chaime Lamérique Dounor ».

Au Nord se trouvait des vêtements plus grands, une langue qui sonnait mieux, des forêts plus denses, des tour plus hautes.

Au Nord se trouvait la vie et les costumes qu'il lui tardait d'enfiler.

### **Dora (opinion de)**

Gomez était un être insupportable, indifférent, irresponsable, insensible, impulsif, occasionnellement toxicomane et sérieusement alcoolique.

Il avait pourtant un charme fou et un esprit génial.

Il se prenait pour Cortazar ou il avait les mains de Cortazar.

Sa personnalité de psychopathe ne l'empêchait pas d'être un homme au regard magnétique et à la voix envoûtante.

Il conduisait comme un malade, dansait comme une brute, buvait comme un trou, fumait comme une cheminée, était tendre comme une porte de prison.

Un coup il vous regardait de travers. Un coup il vous ignorait.

Gomez prenait du plaisir à écraser ses cigarettes sur le sol de la cuisine, sans se soucier ni des enfants qui rampaient ni de la femme qui nettoyait.

Il se croyait génial et il l'était peut-être. Ce qui est sûr, c'est qu'il était supérieurement grand.

Une grande asperge jaune.

### **Enfance**

Jusqu'à ce qu'il se mette à porter des chemises couleur sable, Gomez avait toujours été un désastre vestimentaire. Il avait fallu attendre l'apparition de sa deuxième épouse pour que son apparence s'améliore. Ce problème remontait à l'enfance. Tous ses vêtements avaient été portés avant lui par un frère de seize mois son aîné qu'on appelait «le gros». Sa mère disait «cette chemise devrait t'aller, ton frère n'entre plus dedans». Les frères partageaient une petite chambre et se disputaient à propos des slips qu'ils piochaient chaque matin dans un tiroir continuellement approvisionné en exemplaires propres par leur mère. Un frère cadet était né qui avait aussitôt obtenu de la mère qu'elle achète pour

lui des habits neufs. La croissance de celui-là avait été rapide. En un an et demi ses pieds avaient grandi de façon spectaculaire et Gomez entraînait dans la plupart des chaussures que ce frère laissait derrière lui.

En rompant toute relation avec eux, Gomez s'était privé pour toujours du contexte qui expliquait les proportions exceptionnelles de son corps.

## **Famille**

Couple

Sexe.

Enfant.

Sexe.

Enfant.

Sexe.

Enfant.

Séparation

Aventure.

Aventure.

## **Fantasme**

Pour les Amérindiens, Knoxville se trouve sur un territoire Cherokee. « Et me voilà » se disait Gomez.

## **Fête (jour de)**

7 janvier, jour du collectionneur.

24 février, jour du mécanicien.

24 mars, jour de la mémoire.

25 mars, jour des femmes enceintes.

1<sup>er</sup> avril, jour de la fiancée.

2 avril, jour des victimes.  
29 avril, jour de l'animal.  
1<sup>er</sup> mai, jour du travailleur.  
6 mai, jour du chauffeur de taxi.  
11 juin, jour du voisin.  
20 juin, jour du drapeau.  
20 juillet, jour des amis.  
14 septembre, jour du webmaster.  
23 septembre, jour du sourire.  
9 octobre, jour du départ.  
26 octobre, jour de la belle-mère.

## **Fin**

Sous des draps jaunes soufre, Gomez se remémore peut-être sa vie. Des voix tournent dans le noir de sa tête. Des images le bercent. Dunes de glaises recouvertes d'herbe revêche claire. Plateaux friables. Etendue tachetée de cailloux. Espace aux terminaisons calmes et brumeuses. Il se pose au milieu d'un champ de pois. Là le sol est plutôt mou, les herbes hautes et denses. Dans cette région en-dehors des poteaux électriques il est la seule présence verticale. Des arbustes s'entassent parfois aux endroits où le terrain a glissé. Ils n'ont rien de remarquables mais ils poussent. C'est l'eau qui a creusé ce paysage. Le soleil tape, le vent soulève des vagues de poussière chaude, Gomez ferme les yeux. Il pense à l'eau, à la soif, au minimalisme de l'ombre, aux vertus consolatrices des panoramas, à la Prairie, à la Pampa, à la platitude du jour, à la recherche du plaisir, aux promenades, à la mélancolie des retours en voiture, à la très légère inquiétude de la marche, aux risques encourus par les amoureux de se promener ensemble, au soupçon qui pèse sur les autres pendant l'acte de contemplation, celui qui consiste à penser que quand deux personnes regardent la même montagne l'une d'elles pourrait en retirer un plaisir plus grand, à l'injustice générale qui veut que le premier à dire c'est beau soit souvent le même, à la surenchère naturelle des panoramas grandioses, à la fatigue qui conduit une personne curieuse à un aveuglement volontaire face à son unique occasion de voir plusieurs couches de sol superposées, à la restitution pauvre par écrit des idées obtenues en marchant, aux portions d'espace que nos déplacements font exister et disparaître.

Il ne pense ni à ses parents ni à ses enfants. C'est à peine s'il pense à lui-même. Ce qui lui revient c'est le monde.

## **Histoire**

La première femme qui épouse Gomez est une psy végétarienne et cinéphile. Lui, aime surtout se traîner en robe de chambre d'une pièce à l'autre de la maison. Il aime l'odeur du tabac. Sous son peignoir il reste nu. Le voile de fumée va là où va la main à la cigarette. Colorado, Arizona, Saratoga, Good Luck ? Les volutes tournent en prenant des chemins inattendus. La fumée de cigarette est l'odeur du monde et sa maison.

La première femme, c'est Dora. Elle confie ses enfants à des muchachas pendant qu'elle travaille et limite les contacts avec les autres mères du quartier. On raconte que sa cuisine est immangeable, que ses poubelles se reconnaissent à leurs reliefs de casseroles carbonisées. Elle n'est pas la seule à porter des pantalons mais les siens ont de drôles de coupes. Sa difficulté à se faire des amis dans le quartier achève de la rendre totalement antipathique aux yeux de tous. Et un jour, Gomez déserte la maison.

## **Intensité**

Les enthousiasmes de Gomez vous prenaient de court.

Ses engouements vous surprenaient.

Personne ne s'attendait jamais aux déferlements de paroles caressantes dont il avait le secret.

L'effusion de ses sentiments vous flattait par surprise.

Après de grandes avalanches de mots enguimauvés, son indifférence pouvait être totale.

## **Ironie**

A la nouvelle du coup d'état, après avoir retourné le problème pendant plusieurs semaines, Gomez avait téléphoné à ses enfants pour prendre de leur nouvelle. C'est en s'inquiétant de leurs potentielles disparitions, que lui était réapparu dans leurs vies.

## Joie

A son bonheur nouveau participe l'idée de vivre dans une ville où les enfants se prénomment Brownie, Ben, Brad ou Beauford. Il estime qu'il a eu largement son compte de Jorge Luis, Julio Florencio, Emilio Alfredo ou Luis Alberto.

## Malentendu

J'ai toujours confondu le prénom de la deuxième femme de Gomez avec les mots « Chaise à bascule ».

Gomez a épousé Chaise à bascule. Une fois installés dans une maison avec un porche, ils s'asseoient chaque soir sur une chaise berçante pour regarder passer les voitures à la nuit tombée.

Chaise à bascule aimait le chien de Gomez alors que Gomez haïssait le canari de Chaise à bascule.

Gomez regardait Chaise à bascule mettre de l'ordre dans la maison. Il partait au travail et là-bas, il regardait une femme de ménage ranger son laboratoire.

Chaise à bascule et Gomez riaient en faisant l'amour. Ils préparaient le dîner en riant. Ils avaient ri au supermarché et dans la voiture.

Chaise à bascule partageait avec Gomez un grand amour pour le Nord. Cette passion s'incarnait le mieux dans le signal traînant des trains de marchandises qui était aussi émouvant selon Gomez, que l'apparition d'un couple de biches dans votre jardin.

Chaise à bascule était d'accord avec ça.

## Mère

La mère de Gomez femme appartenait à la dernière génération des femmes à chapeaux. Les toques tenaient sur sa tête grâce à des coiffures sculpturales et compliquées que des coiffeurs échafaudaient sur son crâne au cours de longues séances loin du domicile. Elle passait ensuite du temps dans la salle de bain à essayer de faire tenir la coiffure avec de la laque, et envoyait ses fils lui acheter des filets pour protéger ses cheveux de l'aplatissement nocturne. Chez l'épicier, les garçons en profitaient pour voler des poignées de pistaches. Un jour que Gomez n'oublierait pas, les poches de son pantalon avaient cédé à cause du frottement des coques contre ses cuisses. Chaque pas avait menacé de déchirer un peu plus la fibre, et c'est finalement la couture des poches qui avait lâché. Le pauvre avait

tendu ses longues jambes en deux arcs solides, espérant ainsi retenir les fruits qui se déversaient dans ses chaussettes. Depuis ce jour, dans l'opinion de ses frères, Gomez demeurerait un être dérangé et infréquentable.

## **Monde**

« El mundo. » La fille qui pousse la porte de la chambre le prend pour elle. Les détails de la chambre apparaissent progressivement. La fille s'avance. Gomez la regarde pleurer, espérant qu'elle recule jusqu'à la porte, que la porte s'ouvre et aspire la fille dans la lumière du couloir.

« El mundo. » La fille reste plantée devant son lit et n'a pas l'intention de lui chercher un journal. Elle guette son dernier souffle sans cligner des yeux et croit enregistrer à jamais tout ce qu'elle voit. Pendant les heures où elle prend la réclamation de Gomez pour un délire de mourant, elle se retient de faire pipi. Elle se cramponne à l'image que forment son père et ce lit. Quand Gomez sera mort, la fille restera captivée par le grand défilé des images qui se rabattront devant ses yeux comme des diapositives.

## **Mort**

La fille pousse la porte de la chambre, il fait noir, Gomez dit quelque chose. « El mundo. » Il réclame le journal. Elle se tape les tibias contre le cadre du lit. Près de la fenêtre une femme assise fait claquer sa langue. Pourquoi être venue?

« El mundo. » On va laisser pleurer la fille du mourant.

« El mundo. » Gomez veut son journal et de l'eau. Tout ce sable dans la bouche lui donne soif.

## **Parents**

La mère avait un prénom en A. Le père un prénom en O. Le père du père était un criminel catalan que la cavale avait conduit à Buenos Aires. Sous un faux nom il avait épousé une femme jolie et propre issue d'une famille possédant les moyens de se faire photographier régulièrement. De nombreux enfants étaient nés et étaient morts. O avait survécu pour devenir un marchand de vin, corpulent et brutal. Ivre la majeure partie du temps, il se croyait assez lucide pour tenir un petit journal de poche dans lequel il notait ses meilleures idées. La bibliothèque familiale comptait deux rangées de

livres dont cinq ouvrages servaient de cachette à billets. Ne sachant pas lire, A avait appris à distinguer la forme et le graphisme caractéristique de chacun des cinq livres. Elle savait aussi s'éclipser discrètement avant que l'alcool ne rende O trop affectueux.

## **Photographie**

Gomez est accoudé à une balustrade. Il est descendu de voiture pour admirer le paysage du haut d'un pont. L'image délivre un flash sonore : une femme prononce le mot ALLEMAGNE. Gomez a le visage plissé, ébloui et triste.

Gomez est au travail. Il regarde dans un microscope et tient un stylo dans la main droite. Je le croyais gaucher. La feuille est blanche. Pourquoi faire semblant d'écrire?

Gomez est encore au travail. Il pose dans la même pièce, en sandwich entre une table de travail (tas de papiers, livres, objets divers entreposés) et une étagère encombrée (classeurs, chaîne hifi, dictionnaires). La blouse fait docteur, mais les manches trop courtes font écolier. Où est passé le microscope? Sous la blouse il porte un tricot clair. Il est ramassé sur lui-même, enfoncé dans sa chaise.

Gomez est plus jeune. Il prend la pose en haut d'un escalier, assis, les jambes tendues le long d'une douzaine de marches, en chaussures italiennes au format américain. Il a encore l'air ébloui. N'avait-il pas de lunettes de soleil? A ses côtés deux enfants rayonnent de bonheur.

Gomez peigne soigneusement ses cheveux en arrière. Ses cheveux forment une petite « banane » au-dessus du front. Les côtés se dégarnissent progressivement. Il cesse d'utiliser de la gomina. Parfois, en l'absence de peigne, il se recoiffe avec la main. Soit ses cheveux ne poussaient pas, soit il entretient sa coupe de manière à donner l'impression que ses cheveux ne poussaient pas.

## **Portrait**

Description sommaire : grand brun.

Particularités : lunettes permanentes et blouse blanche.

Hobbies : littérature et grande vitesse.

Travers : grande vitesse et tabac.

Phobies : vue du sang, psychanalyse et famille.

Personnalité: géniale, dilettante, sens très relatif des réalités.



Tempérament: charismatique, soupe-au-lait.

Autre: retire sa veste de costume et enfile un peignoir.

## **Proverbes**

Gomez aime les proverbes.

Ne cours pas après un homme ou un autobus.

Ne regarde pas les dents du cheval que tu as reçu.

Si tu dois habiter parmi les loups, apprend à hurler.

Ne donne pas de bougie à cet enterrement.

L'occasion est dépeinte chauve.

Bonjour la variole.

« Je suis sûr » a été fait prisonnier.

Parfois, il faut avaler le crapaud.

Arbre qui pousse de travers, ne se redresse jamais.

Doucement à travers les cailloux.

Le diable a perdu son poncho ici.

Pour celui qui se lève tôt, tout est fermé.

Celui qui se lève tôt, dort peu.

Celui qui se lève tôt, fait la vaisselle la veille.

Ne regarde pas les dents de celui qui se lève tôt.

Celui qui ne court pas, vole.

Celui qui sait, sait, et celui qui ne sait pas, est le chef.

Celui qui s'en va sans qu'on le chasse, revient sans qu'on l'appelle.

Dans une bouche fermée, n'entrent pas les mouches.

Faire quelque chose à l'envers du concombre.

Cracher sur les grillades.

La nécessité a une tête de chien.

Personne ne meurt la veille.

Flèche tordue ne vise personne.

Plus compliqué que le slip d'une pieuvre.

Plus de fumée que dans un télégramme indien.  
Pour chaque chose brisée, une chose décousue.

### **Rencontres**

Ses parents ont vu des lumières étranges dans la Pampa.  
Des traces inexplicables sont apparues dans le jardin du voisin.  
Un de ses amis a aperçu des engins flottant dans l'air.  
Un avion de ligne qui le transportait, a été gêné par un ovni.

### **Temps**

La ponctualité ne fût pas aussi importante à ses yeux qu'elle a pu l'être pour d'autres.  
Il pouvait arriver en retard à ses rendez-vous.  
Il pouvait ne pas cesser d'en sortir et d'y revenir.  
Pour lui, le temps fût élastique.

### **Trame**

Gomez avait vécu dans plusieurs endroits où il avait fait différentes choses. Il était grand, portait des lunettes. Il était le brun aux blouses blanches. Il était « l'homme et demi ». Il était le fumeur invétéré, le retardataire national, le disparu vedette, le mauvais père, l'ami formidable, le nouvel américain. On le disait bon photographe. Qu'aurait-il pensé du goût de sa première femme pour les appareils jetables? On ne lui connaissait pas de machine à écrire. Il avait toujours sur lui un petit magnétophone de poche. Le bout de ses doigts était jaune. Il ne supportait pas la vue du sang. Il détestait bavarder tranquillement. Il disait « ce n'est pas mon truc », pour balayer toute discussion à propos de la famille, de la politique et de la psychanalyse. On lui trouvait du charme. Si vous étiez un membre de sa famille, vous n'occupiez pas une place centrale dans sa société. Ces amis le disaient fidèle, loyal, casanier, affectueux. Sa suprême intelligence compensait son caractère difficile. Il pensait que la famille faisait toujours ressortir les pires traits de votre personnalité. En ce qui le concernait, ses enfants étaient d'accord avec ça.

## Voix

Gomez parle le français comme s'il mettait le pied dans une moufle.

On dit qu'il avait acheté dans une boucherie de Genève, une quantité extravagante de viande séchée du pays, incapable de se faire comprendre du boucher.

Dried meat from the country.

Carne seca del país.

Il avait une voix d'homme dans la moyenne, à 125 hertz.

Il n'avait pas chanté de berceuse à ses enfants. Il ne fredonnait des milongas que quand il était seul et n'imitait jamais ni les tambours ni les cuivres des fanfares.

Il travestissait sa voix dans le but de faire rire.

Il aimait lire de la poésie à voix haute.

Son timbre de voix n'était pas crispant.

Il parlait lentement, avec douceur et souplesse.

En anglais, il avait un très fort accent espagnol ou, à l'inverse, il ne restait aucune trace de ses racines portègues dans son accent tennesseé.

Quand il se mettait en colère, qu'il voulait être méchant et dédaigneux, il rendait sa voix sèche et faisait claquer mentalement les fouets artisanaux en cuir tressés qui ornaient les murs de sa maison.

Sa voix devenait modérément lourde. Elle paraissait à la fois solide et élastique, tandis que Gomez envoyait à la ronde des séries de piques, de moqueries et de reproches.

Ses deux cordes vocales étaient semblables à douze lanières de cuir de kangourou tressées à la main. Lorsque Gomez se mettait en rogne, ses émotions donnaient de l'énergie cinétique à ses cordes vocales. Cette énergie se propageait alors le long de son pharynx jusqu'à mettre sa glotte en mouvement. L'énergie folle qui se trouvait concentrée là culminait dans un coup de glotte caractéristique. Gomez obtenait ainsi une mini détonation comparable à celle produite, à une autre échelle, par le tonnerre.

Malgré ses six pieds et demi, les cordes vocales de Gomez ne dépassaient pas la longueur moyenne chez l'homme. Il n'en possédait que deux, qui s'écartaient quand il tirait sur sa cigarette et se rapprochaient quand il avalait une gorgée de thé glacé.

Comme la plupart des gens, Gomez ignorait que les cordes vocales sont en réalité des plis vocaux. Cette erreur le conduisait à se sentir plus proche de la guitare que du bandonéon.

4

VARVARA

On a sonné. Dora attend du monde. L'ascenseur est en panne, ce qui lui laisse le temps d'enfiler un pantalon, une chemise, de se peigner, de donner un coup de chiffon à ses verres de lunettes poussiéreux. Hebe et Maria Mar sont ses plus vieilles amies. Elles auront besoin du magnétocassette. Dora me suggère de sortir faire un tour. Je suis enfermée depuis mon arrivée, je viens si rarement, c'est le moment d'explorer ma ville, de retrouver mes racines, qu'est-ce que j'attends.

Hebe est venue avec un livre qu'elle secoue sous le nez de son amie encore sur le pas de la porte. Essoufflée elles serre Dora dans ses bras et s'exclame « Quelle mine superbe! » L'autre rétorque « Arrête ton cirque! » On entend quelqu'un rire dans l'escalier. Maria Mar qui est menue et moins rapide atteint enfin le palier. Les bras levés elle donne de gentilles petites claques sur les joues de ses amies qui s'écartent pour la laisser passer. « Ne commencez pas vous deux. »

Hebe est rousse. Les cheveux de Maria Mar sont gris rosé comme du bois de pin. Sur le crâne de Dora l'habituel carré de cheveux clair. Tous les lundis se réunit le Club dont elles sont les seuls membres. Il ne concerne ni la beauté, ni le foyer. Le but de leurs réunions est d'entrer en communication avec les morts. Si ça ne donne rien, elles ont de toutes façons un tas de choses à se raconter. Et elles s'intéressent aussi tout naturellement à la télépathie. Dora a fait imprimer des T-shirts « Nos fantômes sont analogiques ». Hebe porte le sien sous une chemise à motifs cashmere. Dora a noué autour de son cou un foulard en tulle mauve. Maria Mar porte une longue jupe évasée et une paire de tennis. Elle a roulé le plus haut possible les manches de son T-shirt. Il fait chaud. Elle sort de son sac une boîte de gâteaux secs anglais aux flocons d'avoine. Dora pose sur la table un Thermos d'eau chaude, laalebasse creusée chargée d'herbe et la paille en argent. Hebe installe le matériel. Une semaine plus tôt, elles avaient passé trois heures à tenter de capter sur diverses bandes les voix de leurs défunts. Il fallait maintenant fouiller dans toute cette matière à la recherche des sons caractéristiques de ces présences.

Dans leur jeunesse elles essayaient déjà de faire tourner des tables. A quinze ans, avec une planche à découper la viande, Hebe avait fabriqué une tablette à communiquer avec les esprits, qu'elle employait pour contacter sa grand-mère et flirter avec des vedettes de cinéma disparues. Oui. Non. Deux arcs de lettres. Une ligne de chiffres. Au revoir. Tout ça tracé au pinceau avec de l'encre bordeaux. Comme curseur elle utilisait selon le nombre des participantes un petit verre à liqueur ou un plectre en corne. Il fallait attendre que les parents sortent. Venaient Maria Mar et Dora, peut-être une ou deux autres filles, certaines passaient la nuit, trop nerveuses après ça pour dormir seules. Hebe n'avait jamais peur. Mais après qu'un soir, sa planche lui avait dicté

VOUS  
AVEZ  
CHEZ  
VOUS  
UNE  
BOITE  
DE  
PHOTOS  
NON  
CLASSEES

Hebe avait trouvé l'esprit malhonnête, la phrase tordue, le message pervers. Quelque chose l'avait touché, et son équipement personnel de transcommunication était passé à la poubelle.

C'est Dora qui avait initié ses amies aux voix électroniques. Elle-même en avait entendu parler bien avant de se lancer dans l'expérimentation. A son retour d'Espagne, comme elle souffrait de rhumatisme qui lui déformait les doigts, elle avait commencé à tenir un journal-audio. Alors qu'elle écoutait des bandes au hasard, elle avait entendu des sons inhabituels. Elle avait tout de suite pensé à cet homme qui, enregistrant des oiseaux, avait capté la voix de sa mère. Dora avait d'abord cru entendre un écho de sa propre voix, puis sous la sienne une autre qui paraissait double, légèrement gargarisée, atteignant par moments des pics de hauteur inaccessibles à la sienne. Une voix de femme proche de celle de sa mère, sa tante peut-être. Elle s'était passé et repassé la bande. Chaque passage avait rendu la voix plus évidente et plus claire, jusqu'à ne laisser aucun doute. Sa mère, sa tante peut-être, tentait de lui dire quelque chose. Dora avait cessé de dormir, tracassée par ce que sa mère ou sa tante n'avaient pas eu le temps d'exprimer. Elle pensait que si un être avait encore quelque chose à vous dire depuis la mort, ça ne pouvait être qu'une mauvaise nouvelle. Les amies de Dora avaient adoré cette histoire. Elles s'étaient mises à étudier sérieusement la question et avaient formé leur Club de Transcommunication du Lundi.

Δ

Maria Mar (ouvrant la séance) — Dans son bureau mon père avait une table ronde du même genre que celle-ci qu'il pouvait commander à distance. Elle était faite dans un bois léger et se déplaçait en faisant des bons très maladroits.

Hebe — Un animal domestique en somme.

Dora — On peut commencer? Merci.

Maria Mar — Excuse-nous! Hebe la cassette.

Hebe — Voilà-voilà.

Dora — Chut.

Maria Mar — Chut.

Hebe — Voilà-chut!

Maria Mar — Sur celle-ci c'est le piano.

Hebe — Oui le piano.

Dora — Encore un peu d'eau chaude?

Maria Mar — Ne te dérange pas, j'y vais.

Hebe — Et mes biscuits?

Dora — Délicieux, comme toujours.

Hebe — Et mes biscuits Mari?

Maria Mar — Elle vient de te le dire, ils sont terribles.

Dora — C'est le calme plat sur cette bande.

Hebe — Un peu de patience.

Maria Mar — Si j'allais nous chercher de l'eau chaude ?

Dora — Vous avez entendu?

Maria Mar — Hebe, reviens en arrière.

Dora — Voilà, ça tourne.

Hebe — On a quelque chose?

Maria Mar — Chut.

Dora — Chut.

La Bande — JiiPiïTiiViiR

Dora — Ecoutez ça

La Bande — JiiPiïTiiViiR

Doras — Encore  
La Bande — JiiPii'TiiViiR  
Dora — Encore  
La Bande — JiiPii'TiiViiR  
Dora — Je peux te voir?  
La Bande — Je peux te voir  
Maria Mar — Je peux te voir?  
La Bande — Je peux te voir  
Dora — Je peux te voir?  
La Bande — Je peux te voir  
Maria Mar — C'est ça Je peux te voir  
La Bande — Je peux te voir  
Hebe — Ils peuvent nous voir?  
La Bande — Je peux te voir  
Dora — Stop. Ne risquons pas de trouer la bande.

Δ

Je sors faire quelques tours de pâtés de maison. Le trottoir est encombré de cartons, j'avance au hasard, des hommes à moto hurlent à mes fesses quelque chose d'assez grossier, quelque chose qui ressemble à « quel potager ! » Par chance mes limitations linguistiques m'épargnent ce genre de vexation. Un homme affalé contre un mur renchérit avec un sobre mais irritant, « bonjour déesse ». Un bloc plus loin la rue sent le pneu brûlé. Un enfant joue avec un sac plastique. Je trouve les femmes superbes. Je ne regarde en l'air sous aucun prétexte. Il n'y a presque plus de ciel. Je suis recouverte d'une pâte de sueur et de poussière. J'achète un « choripan » au coin de la rue suivante, le jus de saucisse dégouline le long de mon bras, s'arrête à mon coude. J'achète un soda de maté et une entrée pour la prochaine séance dans le premier cinéma qui se présente. La salle est déjà dans le noir, des soupirs me pressent de choisir mon siège. Consciente que je ne suis plus pour les spectateurs dispersés dans la salle qu'une grande ombre qui se déplace en leur bouchant la vue, je penche mon corps en direction d'une montagne de vêtements pour signifier que j'ai choisi de m'asseoir là. Un homme aux contours vagues la déplace, la brusquerie dans ses gestes est plutôt explicite. En



m'asseyant je fais encore du bruit, et le silence revenu, je remarque une vibration sifflante qui découpe à chaque expiration le souffle de mon voisin en milliers de confettis sonores. Le film venait de s'ouvrir sur une vue de Buenos Aires depuis l'estuaire du Río de la Plata.

— *Pardon.*

*Une jeune femme descend du bus. Elle entre dans un immeuble et se dirige vers un appartement dont la porte d'entrée est gardée par trois hommes armés. Ils se connaissent et se saluent.*

— *Bonjour.*

— *Salut.*

— *Salut. Comment vas-tu ?*

— *Bien merci.*

— *Alors ? Quand est-ce qu'on va au cinéma ?*

— *Demain.*

— *Bien sûr, demain. Toujours demain ?*

— *Tu ne me crois pas ?*

— *Non.*

— *Il ne faut pas perdre espoir.*

*À une employée de maison qui ouvre la porte.*

— *Bonjour.*

— *Je lui dis que vous êtes là.*

*Coupe.*

— *Ferme la porte, connasse.*

*Une jeune fille penchée sur les toilettes se fait vomir. L'employée de maison à ouvert la porte de la salle de bain pour la prévenir de l'arrivée de son amie.*

- *Votre amie est là.*
- *Je sais.*
- *Votre père n'aime pas que vous fassiez ça.*
- *Mais tu ne vas rien lui dire.*

*Elle s'essuie la bouche en remontant le couloir et entre dans le salon.*

- *Salut.*
- *Salut.*
- *Pourquoi tu n'es pas venue en cours aujourd'hui ?*
- *Je ne me sentais pas bien.*
- *Tu ne m'as pas amené le livre ?*
- *Il était trop lourd, je te l'amène demain.*

*Prétextant d'aller aux toilettes l'amie se lève, emportant son sac avec elle, détail que mon voisin à l'air de trouver curieux, comme il émet un petit « tssk » sonore. La fille passe devant la salle de bain sans s'arrêter et entre dans la chambre du père. Elle sort du sac deux appareils qu'elle relie entre eux par des fils électriques et place le dispositif sous le lit. Ses mains tremblent un peu.*

*Coupe.*

*L'amie revenue dans le salon, la conversation reprend.*

- *Tu sais ce qui arrivera si mon père rentre à la maison et ne me trouve pas. Allez, reste ici et on révise ensemble.*
- *On doit aller au cinéma. S'il te plaît.*
- *Mais comment ça « on doit ». Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui t'arrive ?*
- *S'il te plaît.*

*Une porte s'ouvre hors champ et la fille se précipite au ralenti en direction des bruits de clés.*

- *Bonjour ma fille.*
- *Holà « daddy »!*

### *Coupe*

L'homme à côté de moi s'est endormi. Il a l'air idiot quand la lumière s'allume. Tout le monde sort. Le projectionniste descend dans la salle, il secoue l'homme longtemps, son sommeil est profond, mais il finira par se réveiller. Une fois dans la rue, je ne sors pas mes lunettes de soleil. A la montagne, seuls les touristes en portent. Je ne sais pas quelle est la règle ici. Je suis éblouie mais je retrouve mon chemin. Revenant sur mes pas, remontant en sens inverse le courant des parfums : viande grillée, poussière et pneu brûlé. La clé que Dora m'a laissé ouvre le verrou du bas. Le temps de tourner la clé est aussi celui de baigner dans le parfum feuilleté du patchouli et de l'eau de Javel qui se recouvrent mutuellement. La porte ne grince pas quand je la pousse et mes sandales sur le carrelage ne produisent aucun bruit remarquable. Dans l'appartement tout est calme, seules quelques voix étouffées s'échappent du cabinet. Dora et ses amies sont occupées à dérusher des bandes, ce qui constitue le cœur des activités du Club dans lequel elles ne préfère pas m'inviter, arguant alternativement que je serais « trop jeune » ou que ça serait « trop frais ». Une fois abandonnées mes sandales dans le couloir je me dirige lentement vers la cuisine en profitant du contact rafraîchissant des carreaux sous mes plantes de pieds. La cuisine est complètement en désordre. La table croule sous un monceau de feuilles arrachées à des carnets, des agendas, des calendriers. On a commencé à découper les feuilles en lamelles régulières de la largeur d'un serpent. Sous la table s'entassent les déchets non transformables. Un carton posé sur une chaise recueille les cotillons, la soirée du réveillon se prépare.

Je n'ai fêté qu'une fois le passage de l'an à Buenos Aires. C'était il y a dix ans.

Il fait nuit. Je vois Belén mollement accrochée à mon bras. Le trottoir est couvert de papier et nous marchons avec la même attention que si nous traversions un tapis d'algues sèches. Le papier crisse faiblement sous nos chaussures. La coutume veut qu'on jette par les fenêtres la paperasse de l'année écoulée: brouillons, rouleaux de fax, carbone et calque, blocs notes, feuilles datées et arrachées. Sur quelques mètres de trottoirs de longs brins de papier s'entassent en hachurant le sol, les bureaux de ce bloc ont des déchiqueteuses. Plus loin, sur plusieurs mètres, une pagaille indéchiffrable nous laisse

imaginer des bureaux mis à sac, cartons secoués et tiroirs renversés directement dans la rue depuis les hauteurs. Les reliefs du tapis rendent notre marche instable et assourdit nos pas comme le ferait une forêt. De l'autre côté de la rue des enfants escaladent une montagne de matériel électroménager. Tout indique que les appareils ont volé en éclats après avoir été projetés depuis une certaine hauteur et avant de prendre cette forme dentelée et massive. Mais il est assez improbable qu'une habitant profite d'une averse de papier pour balancer discrètement par la fenêtre tout son équipement de home cinéma. Cette vision s'incruste profondément dans ma mémoire et choisit pour la voix off Belén nous intimant de « ne pas jeter la maison par les fenêtres ».

Je passe une heure à découper des rubans de papier, ne me remémorant rien et ne me projetant nulle part. Mon attention ne dérive de la ligne imaginaire dans laquelle je tranche, que pour tenter de surprendre la sueur franchissant la barrière de la peau et s'agglutinant en gouttelettes. Au bout d'un moment, comme s'il s'agissait d'une partie de cache-cache où personne ne serait venu me débusquer, je décide qu'il est temps de signaler ma présence aux trois chercheuses de fantômes. Avant de frapper, je pose mon oreille contre la porte du cabinet.

— Tu as noté quoi?

— Pour la première j'ai noté « c'est papa ». Ensuite « j'ai ta réponse » On entend bien le « s » final. Et pour celle-ci « je t'écoute » ou « jetez tout. »

Hebe m'ouvre la porte.

— Bonjour Trésor.

— Entre ma Beauté.

— Regardez qui est là.

Δ

*Réverbération vintage. Tu as entendu ce joujou, mon pote? Il s'agit du tout nouveau Ghost Echo extra-spec-taculaire qui appelle au-delà du vide! Le Ghost Echo est notre prise fantasmagorique sur les unités de réverbération à ressort et ampli-banche hantées d'antan. Cette émulation de réverbération analogique/numérique effrayante dispose de 30 ms - 150 ms de pré-délay, contrôlables via le bouton « attack », pour tout les styles, du plus rapide et claquant rockabilly aux piscines visqueuses de réverbérations ectoplasmiques. Lorsque vous jouez staccato, vous entendrez les traînées torturées de la réverbération, ce qui produira davantage de retombées ou d'échos. En jouant legato, la pédale révélera une «profondeur» ambiante énorme qui grossit le son - et attention, c'est juste derrière vous! Ouf, c'était proche ! Une commande détermine la longueur et l'épaisseur de la désintégration, c'est-à-dire qu'elle contrôle la durée pendant laquelle les esprits désincarnés des notes ne flottent plus avec nous dans l'éther. Au réglage maximum, il descendra dans une boucle infinie d'auto-oscillation...*

Etcaetera, etcaetera, conclut Dora en repliant le prospectus dont elle vient de nous faire la lecture, en se pinçant une joue pour ne pas rire. Hebe a acheté en ligne une pédale d'effets pour guitare après avoir lu un article intéressant sur son utilisation en TCI.

L'instrument en question figure sur la table au milieu d'un tas d'objets disposés visiblement dans une absence totale de cohérence, un matériel que le désordre apparent laisse à l'état provisoire de liste :

ruban adhésif

pincès d'électriciens

pédale d'effets pour guitare

antenne inspirée du Theremine

rouleau de papier d'aluminium

bol tibétain

eau dans une coupe

sable sur une assiette

ampoules électriques

petits postes de radio

crécelle

magnétophone

micros

table de mixage

gâteaux secs à l'avoine

bonbons à la mousses d'islande

maté

bougies

papier de verre

mine de plomb

carnets à spirale

tête d'ail

bouquet de sauge

pendule

câbles

câbles

câbles

Finally, j'ai le droit d'assister à l'expérimentation qui va suivre. On me confie même la tâche de chronométrer l'événement. Je dois savoir qu'un fantôme met parfois vingt secondes pour prononcer un seul mot. Et la durée des silences a aussi son importance.

Rapidement, Maria Mar me résume la situation : Le dispositif magnéto-radio fonctionne à merveille et on peut dire que depuis le temps, elles le maîtrisent. Elles ont surnommé cette première période expérimentale « La phase du pinson nocturne ». Maintenant, elles ont envie de passer à autre chose, de stimuler les communications qui leur paraissent un peu plates à la longue. Il n'y a qu'à piocher quelques relevés de séances au hasard pour s'apercevoir que les esprits parlent un peu toujours de la même chose. C'est papa, maman, Dieu et compagnie. Alors, elles se sont dit que des instruments moins standards pourraient peut-être attirer des fantômes plus inhabituels. Elles ne se font pas d'illusions et n'espèrent pas communiquer avec Jimmy Hendrix mais elles placent quand même de grands espoirs dans la pédale d'effets. Le nom est prometteur, Ghost Echo, je ne trouve pas ? Maria Mar me tend un carnet ouvert à une page qu'elle me demande de lire.

Séance du 17 juin 2015 – 19h30

*Temps= 00 s    Dora allume le poste.*

*Silence.*

- T= 11 s La modulation démarre (sifflement similaire aux lanières d'un fouet) et le signal habituel se fait entendre (genre vent et vague)*
- T= 21 s Une voix commence à se faire entendre sur le support.*
- T= 44 s La voix s'interrompt mais le sifflement et le signal habituel continuent à être entendus.*
- T= 50 s Le sifflement s'arrête.*
- T= 56 s Le signal habituel s'arrête.*  
*Silence total.*
- T= 109 s Un nouveau signal habituel démarre.*
- T= 127 s Une faible voix émerge du bruit de fond et semble répondre à la question de Hebe « qui veut du café ? ». La voix dit : « je veux » ou « j'en veux ».*
- T= 140 s Fin du signal et fin du contact.*  
*Silence.*  
*Nous pensons qu'il s'agit de Belén.*

En me reprenant le carnet des mains, Maria Mar m'explique les deux-trois choses que je dois encore savoir sur la communication avec les esprits.

Il faut avant tout soigner le contexte. Ne pas mettre de chauffage, même en hiver. Limiter les lumières inutiles. Eteindre tous les appareils électriques qui ne serviront pas. Les esprits utilisent les machines mais aussi notre « énergie ».

Il faut qu'elle soit bonne. Avoir bien dormi, bien mangé. Être positif, réceptif, concentré. Ces « conversations » peuvent être fatigantes physiquement et mentalement.

Il faut être reposé. Ne surtout pas le faire quand on est de mauvaise humeur.

Il faut être endurant et patient car décrypter les enregistrements ou attendre qu'un esprit se manifeste peut durer des heures.

Il faut toujours un bruit de fond car les esprits se servent des bruits pour poser leur voix. Ça peut être un téléviseur allumé dans une pièce adjacente, branché de préférence sur une chaîne étrangère. Un bruit d'eau qui coule. Une feuille de papier que l'on froisse. La radio est le bruit de fond le plus couramment utilisé. Un frottement de crayon sur une surface rugueuse marche aussi.

Il faut savoir que les esprits n'ont pas toujours de message à passer. Ils refusent parfois de donner leur nom. Ils peuvent vous faire des farces.

Il faut un peu d'entraînement pour apprendre à reconnaître la voix des esprits et décrypter leur langage. Les morts n'ont ni oreilles ni larynx pour parler alors ce qu'on appelle « voix » est en fait un

phénomène de voix électronique (pve). Il y a trois types de voix. Les voix de la classe A qui sont claires, de bonne qualité et audibles. Ces voix sont faciles à comprendre et ne demandent aucun traitement sonore. Les voix de la classe B sont les plus communes mais de qualité légèrement inférieure à la classe A. Donc pas toujours audible. En général, elles ne demandent qu'une petite amélioration du son en terme de volume ou de vitesse. Avec ces voix, il arrive qu'on soit en désaccord sur ce qui est dit. Les voix de la classe C sont de très mauvaise qualité. Même en améliorant l'enregistrement elles restent totalement brouillées. Avec celle-ci il est en général impossible de se mettre d'accord.

Une dernière chose importante à savoir. Je n'ai pas besoin de croire aux fantômes. Il suffit d'être curieux et ouvert d'esprit. D'ailleurs, à entendre certains fantômes, notre existence serait elle aussi questionnable.

Les trois transcommunicatrices du lundi ont concocté un rituel d'ouverture de séance, qui se déroule toujours ainsi :

Hebe tire les rideaux.

Maria Mar couvre les lampes avec des foulards de couleur. Orange pour améliorer la sociabilité, turquoise pour favoriser la communication, indigo pour développer l'intuition, violet pour symboliser le passage.

Dora allume le bouquet de sauge et promène la fumée sur les appareils qui serviront pendant la séance.

Elle passe ensuite la fumée de sauge autour de Maria Mar, comme si elle traçait son contour dans l'air.

Maria Mar prend le bouquet et trace le contour de Hebe.

Puis Hebe prend le bouquet et trace le contour de Dora.

Enfin, Dora reprend le bouquet et fait danser la fumée autour des fenêtres et des portes.

Le matériel est allumé.

Le maté est servi.

La phrase rituelle est prononcée.

*Ó esprits entendez. Ó esprits repondez.*



Je suis moi aussi détournée dans l'espace avec le bouquet de sauge. Les appareils crépitent, des impulsions électriques se font entendre et après un moment, un grésillement général. C'est visiblement un signal, tous les regards se tournent vers moi et me font comprendre sans parole, qu'il est temps de démarrer le chronomètre.

Δ

À la mémoire de Natalia Idelsohn, Emilio Machado et Silvia Machado.

L'autrice a bénéficié en 2011 d'une Bourse d'aide à l'écriture nouvel·le auteur·e du Département de la culture et du sport de la Ville de Genève qui lui a permis d'entreprendre l'écriture de ce texte.

© Carla Demierre, pour la présente publication, 2021.